

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

(1942)

Vigiles de l'esprit

Un document produit en version numérique par Bertrand Gibier, bénévole,
professeur de philosophie au Lycée de Montreuil-sur-Mer (dans le Pas-de-Calais)
Courriel: bertrand.gibier@ac-lille.fr

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Bertrand Gibier, bénévole, professeur de philosophie au Lycée de Montreuil-sur-Mer (dans le Pas-de-Calais), bertrand.gibier@ac-lille.fr, à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

Vigiles de l'esprit (1942)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alain, VIGILES DE L'ESPRIT. Paris : Éditions Gallimard, 1942, 264 pages. Collection "nrf". Recueil de textes écrits entre 1921 et 1933.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter, 8.5'' x 11'')

Édition complétée le 23 juillet 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Vigiles de l'esprit

Avant-propos, Juillet 1904

I.	<u>La ruse de l'homme</u> , 25 mai 1921
II.	<u>Les deux ordres</u> , 16 juin 1921
III.	<u>La prière</u> , 27 juin 1921
IV.	<u>De la chance</u> , 30 juin 1921
V.	<u>Folies de l'imagination</u> , 18 juillet 1921
VI.	<u>Lire</u> , 6 août 1921
VII.	<u>Les liens de société</u> , 10 août 1921
VIII.	<u>L'éloquence et l'enseignement</u> , 13 août 1921
IX.	<u>Le matérialisme</u> , 13 octobre 1921
X.	<u>Connaissance du monde</u> , 15 octobre 1921
XI.	<u>Leçon de l'éclipse</u> , 23 octobre 1921
XII.	<u>Thalès, compagnon muet</u> , 31 octobre 1921
XIII.	<u>Saisons de la grande histoire</u> , 6 novembre 1921
XIV.	<u>L'esprit du monastère</u> , 19 novembre 1921
XV.	<u>La grande histoire</u> , 28 novembre 1921
XVI.	<u>L'homme enchaîné</u> , 30 novembre 1921
XVII.	<u>La nécessité secourable</u> , 15 décembre 1921
XVIII.	<u>Pièges de la politesse</u> , 31 décembre 1921
XIX.	<u>Le premier janvier</u> , 1 ^{er} janvier 1922
XX.	<u>Le géomètre intempérant</u> , 17 janvier 1922
XXI.	<u>Le géomètre intelligent</u> , 25 janvier 1922
XXII.	<u>Les surprises du calcul</u> , 2 février 1922
XXIII.	<u>Esprit des preuves</u> , 8 février 1922
XXIV.	<u>Obscurités de l'expérience</u> , 24 février 1922
XXV.	<u>Bon usage des genres</u> , 3 mars 1922
XXVI.	<u>Les faiseurs de tours</u> , 4 mars 1922
XXVII.	<u>Une guerre dans les nuages</u> , 7 mars 1922
XXVIII.	<u>L'avenir par les astres</u> , 12 mars 1922
XXIX.	<u>Après la mort</u> , 13 mars 1922
XXX.	<u>La conscience du juge</u> , 14 mars 1922
XXXI.	<u>Science et culture</u> , 17 mars 1922
XXXII.	<u>Le remords</u> , 25 mars 1922
XXXIII.	<u>Paradoxes sur le temps</u> , 12 avril 1922
XXXIV.	<u>Les pièges de la mathématique</u> , 16 avril 1922
XXXV.	<u>L'ombre de Platon</u> , 22 avril 1922
XXXVI.	<u>Résistance du temps</u> , 6 mai 1922
XXXVII.	<u>La justice intérieure</u> , 10 mai 1922
XXXVIII.	<u>Les conditions de l'expérience</u> , 16 mai 1922
XXXIX.	<u>Les détourneurs</u> , 24 mai 1922
XL.	<u>L'art de vouloir</u> , 30 mai 1922

XLI.	Choisir son opinion , 21 juin 1922
XLII.	La culture et les espèces politiques , 23 juin 1922
XLIII.	L'âme du fanatisme , 15 juillet 1922
XLIV.	Les chemins de la paix , 19 juillet 1922
XLV.	Vertu des belles œuvres , 29 septembre 1922
XLVI.	Épictète et César , 23 janvier 1923
XLVII.	La relativité et le sens commun , 12 mars 1923
XLVIII.	Le temps irréversible , 7 juin 1923
XLIX.	Les valeurs Einstein cotées en Bourse , 13 juin 1923
L.	L'inconscient , 17 juin 1923
LI.	L'esprit contre le rite , 27 juin 1923
LII.	De l'idée vraie , 1 ^{er} juillet 1923
LIII.	La bordure du temps , 25 septembre 1923
LIV.	Éloge de l'apparence , 7 octobre 1923
LV.	La matière des rêves , 9 octobre 1923
LVI.	Le mécanisme du rêve , 15 octobre 1923
LVII.	La machine à explorer le temps , 27 octobre 1923
LVIII.	Le Penseur aux yeux fermés , 2 février 1924
LIX.	La lune à l'horizon , 4 février 1924
LX.	Deux genres de merveilleux , 20 février 1924
LXI.	Noël et Pâques , 12 avril 1924
LXII.	Rapport de la raison et de l'expérience , 14 mai 1924
LXIII.	La hache de silex , 20 mai 1924
LXIV.	La pomme de Newton , 22 mai 1924
LXV.	Le morceau de plomb , 22 juin 1924
LXVI.	L'instinct , 3 juillet 1924
LXVII.	Les esprits coureurs , 26 août 1924
LXVIII.	Saint Christophe , 1 ^{er} septembre 1924
LXIX.	Les métiers et la raison , 15 novembre 1924
LXX.	Machines à penser , 5 août 1925
LXXI.	Les maux imaginaires , 15 novembre 1925
LXXII.	Pensées d'ozone , 15 janvier 1926
LXXIII.	Crédules et incrédules , 20 septembre 1926
LXXIV.	Candide , 12 janvier 1927
LXXV.	Libre pensée , 3 septembre 1927
LXXVI.	La foi qui sauve , 17 septembre 1927
LXXVII.	La charpie , 3 juillet 1928
LXXVIII.	Division et opposition à l'intérieur de l'esprit , 1 ^{er} septembre 1928
LXXIX.	Léviathan , 3 octobre 1928
LXXX.	Calcul mental , 3 novembre 1928
LXXXI.	Philosophie de l'histoire , 28 mai 1929
LXXXII.	Passions d'été , 28 août 1928
LXXXIII.	Le bon usage des idées , 3 septembre 1929
LXXXIV.	La toupie , 5 septembre 1929
LXXXV.	Du miracle , 5 octobre 1929
LXXXVI.	Rançon de la politesse , 1 ^{er} décembre 1929
LXXXVII.	Le supérieur et l'inférieur , 21 janvier 1930
LXXXVIII.	L'avion tyran , 1 ^{er} mars 1930
LXXXIX.	Les abstractions , 1 ^{er} janvier 1931
XC.	Le roi Semblant , 9 avril 1931
XCI.	L'amitié selon l'esprit , 3 décembre 1931

-
- XCII. [L'éternel Aristote](#), 25 janvier 1932
XCIII. [Penser juste](#), 15 février 1932
XCIV. [Un nouveau dieu, le probable](#), 7 décembre 1932
XCV. [Fétichisme des physiciens](#), 5 janvier 1933
XCVI. [La technique à son rang](#), 29 avril 1933
XCVII. [La stupide violence](#), 1^{er} juillet 1933
XCVIII. [La superstition de l'expérience](#), 20 septembre 1933
XCIX. [L'élite pensante](#), 4 novembre 1933
C. [Le courage de l'esprit](#), 21 décembre 1933

Alain (Émile Chartier)
(1868-1951)

***VIGILES
DE L'ESPRIT***

Paris : Éditions Gallimard, 1942, 264 pp.
Collection nrf.

Recueil de textes publiés entre 1921 et 1933.

[Retour à la table des matières](#)

Vigiles de l'esprit (1942)

Avant-propos

Juillet 1904

[Retour à la table des matières](#)

AVANT-PROPOS¹

Ce serait, à mon sens, un pauvre enseignement que celui qui redouterait et fuirait le jugement des pères et des mères, et des sages de la cité. Je dois donc, mes amis, vous faire une leçon de plus, et qui éveille un vif écho de toutes les autres, et je vais vous parler du sommeil.

Vous croyez tous bien savoir ce que c'est que dormir et ce que c'est que s'éveiller ; mais pourtant non. Dormir, ce n'est pas avoir les yeux fermés et rester immobile ; car vous savez qu'on dort parfois les yeux ouverts et tout en se promenant ; de plus, un homme très éveillé et très attentif peut avoir les yeux fermés et être immobile ; Archimède dormait moins que le soldat. Dormir, ce n'est pas non plus ne pas connaître et ne pas se connaître ; car vous savez qu'en dormant souvent l'on rêve, et qu'en rêvant, on se reconnaît soi-même, on reconnaît les autres hommes, les choses, le ciel, les arbres, la mer.

¹ Discours prononcé par Alain à la distribution des prix du lycée Condorcet en juillet 1904.

Qu'est-ce donc que dormir ? C'est une manière de penser ; dormir, c'est penser peu, c'est penser le moins possible. Penser, c'est peser ; dormir, c'est ne plus peser les témoignages. C'est prendre comme vrai, sans examen, tout murmure des sens, et tout le murmure du monde. Dormir, c'est accepter ; c'est vouloir bien que les choses soient absurdes, vouloir bien qu'elles naissent et meurent à tout moment ; c'est ne pas trouver étrange que les distances soient supprimées, que le lourd ne pèse plus, que le léger soit lourd, que le monde entier change soudain, comme, dans un décor de théâtre, soudain les forêts, les châteaux forts, les clochers, la montagne, tout s'incline comme au souffle du vent, avant de s'engloutir sous la scène.

Oui, quand nous dormons, nous sommes un peu comme au théâtre ; nous ne cherchons pas le vrai, du moins pour le moment ; aussi accueillons-nous, sans surprise, les fantômes ridicules et les fantômes terribles. Au fond de nous subsiste une confiance dans les choses, une confiance dans la raison, une confiance dans la cité, et dans les portes fidèles, qui fait que nous nous disons : si je voulais examiner, si je voulais interroger ces fantômes, j'apercevrais autre chose qu'eux, par quoi je les expliquerais ; je retrouverais, dans ce chaos, le monde ; et, au lieu d'admirer la disparition subite du château fort, du pont et de la mer, j'admèrerais l'art de l'ingénieur et l'adresse du machiniste.

Eh bien, se réveiller, c'est justement se décider à cela. Se réveiller, c'est se refuser à croire sans comprendre ; c'est examiner, c'est chercher autre chose que ce qui se montre ; c'est mettre en doute ce qui se présente, étendre les mains pour essayer de toucher ce que l'on voit, ouvrir les yeux pour essayer de voir ce que l'on touche ; c'est comparer des témoignages, et n'accepter que des images qui se tiennent ; c'est confronter le réel avec le possible afin d'atteindre le vrai ; c'est dire à la première apparence : tu n'es pas. Se réveiller, c'est se mettre à la recherche du monde. L'enfant, dans son berceau, lorsqu'il apprend à percevoir, quelle leçon de critique il nous donne !

Et vous apercevez maintenant, amis, qu'il y a beaucoup de manières de dormir, et que beaucoup d'hommes, qui, en apparence, sont bien éveillés, qui ont les yeux ouverts, qui se meuvent, qui parlent, en réalité dorment ; la cité est pleine de somnambules.

Ce sommeil-là, amis, vous n'en avez pas encore l'expérience. Quand vous dormez, alors tout simplement vous dormez, et presque sans rêves ; dès que l'organisme est réparé, aussitôt vous cherchez et vous créez.

Tout est pour vous lutte, débat et conquête. Aussi, pendant cette année, vous n'avez rien voulu recevoir sans preuves ; vous vous êtes jetés au milieu des idées, joyeusement ; vous avez compris des systèmes, vous les avez reconstruits, et vous les avez ruinés ; admirable jeu. Vous voilà tout pleins de projets. Déjà, en pensée, vous réformez ; les idées croissent en vous comme

les feuilles sur l'arbre. Vous allez entrer dans la cité des hommes comme vous êtes entrés autrefois dans le monde, en citoyens ingénus. Là aussi, vous allez reconstruire ; là aussi, vous allez juger le fait, avant de l'accepter. Vous n'allez pas vous contenter de rêver les lois, la justice, et l'alliance des hommes avec les hommes ; vous allez essayer de les percevoir.

Or, vous trouverez sur votre chemin, comme dans la fable, toutes sortes de Marchands de Sommeil. Il me semble que je les vois et que je les entends parmi vous, tous les marchands de sommeil, au seuil de la vie. Ils offrent des manières de dormir. Les uns vendent le sommeil à l'ancienne mode ; ils disent qu'on a dormi ainsi depuis tant de siècles. D'autres vendent des sommeils rares, et bien plus dignes d'un homme, à ce qu'ils disent ; les uns, sommeil assis, en écrivant ; les autres, sommeil debout, en agissant ; d'autres, sommeils en l'air, sommeils d'aigles, au-dessus des nuages. Les uns vendent un sommeil sans rêves ; les autres, un sommeil bavard ; les autres, un sommeil plein de merveilleux rêves ; rêves fantaisistes ; rêves bien rangés ; un passé sans remords et un avenir sans menaces ; rêves où tout s'arrange, comme dans une pièce de théâtre bien composée. Sont à vendre aussi d'admirables rêves, des rêves de justice et de joie universelles. Les plus habiles vendent un sommeil dont les rêves sont justement le monde. À quoi bon alors s'éveiller ? Le monde n'ajoutera rien au rêve.

Oui, il ne manque pas d'hommes, vous en rencontrerez, amis, qui croient que le vrai est un fait, que l'on reçoit le vrai en ouvrant simplement les yeux et les oreilles ; qu'ils se chargent, eux, de vous faire rêver le vrai sans plus de peine que n'en demandent les autres rêves. Puisque le vrai est trouvé, disent-ils, il est puéril de le chercher. Spectacle étrange, mes amis, que celui d'hommes qui crient le vrai sans le comprendre, et qui, souvent, vous instruisent de ce qu'ils ignorent ; car souvent, eux qui dorment, ils réveillent les autres. Aveugles, porteurs de flambeaux.

Les hommes qui veulent sincèrement penser ressemblent souvent au ver à soie, qui accroche son fil à toutes choses autour de lui, et ne s'aperçoit pas que cette toile brillante devient bientôt solide, et sèche, et opaque, qu'elle voile les choses, et que, bientôt, elle les cache ; que cette sécrétion pleine de riche lumière fait pourtant la nuit et la prison autour de lui ; qu'il tisse en fils d'or son propre tombeau, et qu'il n'a plus qu'à dormir, chrysalide inerte, amusement et parure pour d'autres, inutile à lui-même. Ainsi les hommes qui pensent s'endorment souvent dans leurs systèmes nécropoles ; ainsi dorment-ils, séparés du monde et des hommes ; ainsi dorment-ils pendant que d'autres déroulent leur fil d'or, pour s'en parer.

Ils ont un système, comme on a des pièges pour saisir et emprisonner. Toute pensée ainsi est mise en cage, et on peut la venir voir ; spectacle admirable ; spectacle instructif pour les enfants ; tout est mis en ordre dans des cages préparées ; le système a tout réglé d'avance. Seulement, le vrai se moque de cela. Le vrai est, d'une chose particulière, à tel moment, l'universel de nul moment. À le chercher, on perd tout système, on devient homme ; on se

garde à soi, on se tient libre, puissant, toujours prêt à saisir chaque chose comme elle est, à traiter chaque question comme si elle était seule, comme si elle était la première, comme si le monde était né d'hier. Boire le Léthé, pour revivre.

On vous dira : le réel est ce qu'il est ; vous n'y changerez rien ; le mieux est de l'accepter, sans tant de peine. Qu'est-ce à dire ? Vos rêves ne sont-ils pas le réel pour vous, au moment où vous rêvez ? Qu'est-ce donc que rêver, si ce n'est percevoir mal ? Et qu'est-ce que bien percevoir si ce n'est bien penser ? Cet homme, qui agite sa godille dans l'eau, il n'est pas facile à percevoir, car je vois bien qu'il se penche à droite et à gauche, et je vois bien que le bateau avance par secousses, la proue tantôt ici, tantôt là. Mais, ce que je ne vois pas tout de suite, c'est que c'est cette godille, mue transversalement, qui pousse le bateau. Il faut que je voie d'abord que la godille est inclinée, par rapport aux mouvements que j'observe ; il faut ensuite que je voie en quel sens on peut dire qu'elle se meut normalement à sa surface ; et que je voie aussi comment, en un sens, elle se meut dans une direction opposée à celle du bateau ; comment l'eau est repoussée, comment le bateau s'appuie sur sa quille et glisse sur elle. Et cela, il faut que je le voie, non pas au tableau ni sur le papier une fois pour toutes, mais dans l'eau, à tel moment. Voir tout cela, c'est percevoir le bateau, et l'homme. Ne pas voir tout cela, c'est rêver qu'un bateau s'avance et qu'un homme, en même temps, fait des mouvements inutiles.

Il dépend donc de vous, à chaque instant, de mettre tout en ordre, d'être à chaque instant Galilée et Descartes, ou de rester Thersite. Il dépend de vous de comprendre comment le moulin, qui se détache en noir sur le fond éclairé du ciel, tourne sous l'action du vent, du même vent qui caresse vos mains, ou bien d'assister, comme dans un cauchemar, à des naissances et à des anéantissements d'ailes noires. Oui, le monde est, si vous le voulez, une espèce de rêve fluide où rien n'est lié, où rien ne tient à rien. Oui, vous pouvez croire que le soleil s'éteint tous les soirs. Mais vous pouvez aussi reconstruire une machine du soleil et des planètes, saisir dans la course des astres les effets de la pesanteur familière qui attache vos pieds au sol, et fit, tout à l'heure, tomber une pomme devant vous. À chaque instant, vous pouvez, ou bien dormir et rêver, ou bien veiller et comprendre ; le monde admet l'un et l'autre. Et quand vos rêves seraient vrais, vous n'en dormiriez pas moins. Croire que le soleil tourne autour de la terre, ou croire au loup-garou, c'est rêve de rustre ; mais si vous croyez, vous, que la terre tourne, sans comprendre pourquoi vous le croyez, si vous répétez que le radium semble être une source inépuisable d'énergie, sans savoir seulement ce que c'est qu'énergie, ce n'est toujours là que dormir et rêver ; je vous accorde que c'est dormir comme il faut et rêver comme il faut ; c'est le sommeil qui s'est le mieux vendu cette année.

Anaxagore disait : « Tout était confondu ; mais l'intelligence vint, qui mit tout en ordre » ; c'est vrai. En chacun de vous, à mesure qu'il s'éveille, l'intelligence vient ; elle chasse les rêves ; chaque jour elle ordonne un peu plus le monde ; chaque jour elle sépare l'être du paraître. C'est à nous, Dieux

Subalternes, qu'a été confiée la création ; grâce à nous, si nous sommes des dieux vigilants, le monde, un jour, sera créé. Passez donc sans vous arrêter, amis, au milieu des Marchands de Sommeil ; et, s'ils vous arrêtent, répondez-leur que vous ne cherchez ni un système, ni un lit. Ne vous laissez pas d'examiner et de comprendre. Laissez derrière vous toutes vos idées, cocons vides et chrysalides desséchées. Lisez, écoutez, discutez, jugez ; ne craignez pas d'ébranler des systèmes ; marchez sur des ruines, restez enfants. Au cours de cette année, nous avons lu Platon ensemble ; vous avez souri d'abord ; souvent même vous vous êtes irrités, et Socrate vous a paru un mauvais maître. Mais vous êtes revenus à lui ; vous avez compris, en l'écoutant, que la pensée ne se mesure pas à l'aune, et que les conclusions ne sont pas l'important ; rester éveillé, tel est le but. Les Marchands de Sommeil de ce temps-là tuèrent Socrate, mais Socrate n'est point mort ; partout où des hommes libres discutent, Socrate vient s'asseoir, en souriant, le doigt sur la bouche. Socrate n'est point mort ; Socrate n'est point vieux. Les hommes disent beaucoup plus de choses qu'autrefois ; ils n'en savent guère plus ; et ils ont presque tous oublié, quoiqu'ils le murmurent souvent dans leurs rêves, ce qui est le plus important, c'est que toute idée devient fausse au moment où l'on s'en contente.

Il est pourtant évident que toute gymnastique a pour effet de dissoudre des habitudes, et de libérer de nouveau la nature. Ainsi l'escrime substitue le jugement au mécanisme ; et le jugement est ici une action toujours mieux analysée, dont les instants successifs dépendent de moins en moins les uns des autres, et de plus en plus des perceptions successives. De même, la critique substitue le jugement au mécanisme ; et le jugement est, ici, un discours de plus en plus analysé et retenu, souple comme l'événement même, toujours prêt et toujours frais, invention à chaque instant, renaissance et jeunesse toujours.

Ce sont de ridicules escrimeurs, vous le savez, que ceux qui ont un coup tout préparé, et le font en toute circonstance, sans s'occuper des mouvements de l'adversaire. Tout à fait de la même manière, ceux qui pensent par systèmes préconçus, s'escriment tout en dormant, objections supposées, réponses prévues, vain cliquetis de mots qui ne touche rien, qui ne saisit rien.

Aussi ceux qui traitent les questions me font-ils souvent l'effet de bateleurs qui soulèveraient de faux poids. On voit bien qu'ils n'ont pas assez de mal, et qu'ils ne tiennent rien de lourd dans leurs mains. Et en vain, ils feignent d'être fatigués ; nous ne les croyons point, car leurs pieds ne s'incrusteront pas dans la terre. Aussi, sur les vrais poids, sur les rochers qu'il faudrait soulever, leurs mains glissent, emportant un peu de poussière. La foule regarde et admire, parce qu'elle croit que c'est la règle du jeu, de n'enlever qu'un peu de poussière. Heureux celui qui saisit une fois le bloc, dût-il ne pas même l'ébranler ! À tirer dessus, il prendra des forces. Peut-être à la fin, il soulèvera le fardeau, disparaîtra dessous, sera entraîné et couché par terre mille fois, comme Sisyphe.

Ainsi, après avoir analysé beaucoup d'exemples, vous aurez de fortes mains d'ouvrier qui saisiront et garderont.

N'oubliez donc jamais, amis, qu'il ne s'agit point du tout de trouver son lit, et enfin de se reposer. N'oubliez pas que les systèmes, les discussions, les théories, les maximes, les idées, comme aussi les livres, les pièces de théâtre, les conversations, comme aussi les commentaires, imitations, adaptations, résumés, développements, traductions, et tout ce qui remplit les années d'études, que tout cela n'est que préparation et gymnastique. La vérité est momentanée, pour nous, hommes, qui avons la vue courte. Elle est d'une situation, d'un instant ; il faut la voir, la dire, la faire à ce moment-là, non avant, ni après, en ridicules maximes ; non pour plusieurs fois, car rien n'est plusieurs fois. C'est là que j'attends le sage, au détour du chemin.

Il y a des événements qui interrogent violemment tous les hommes, et qui exigent d'eux une réponse ; des événements qui n'attendent point et qu'on ne pouvait attendre ; des événements qui éclairent le passé et l'avenir comme l'incendie éclaire la rue ; et cette lueur-là aussi éveille tous les hommes, les chasse tous de leur repos, et soudain disperse leurs rêves ; il faut qu'ils agissent, il faut qu'ils se prononcent, il faut qu'ils pensent, en débandade. Alors, comment voulez-vous qu'ils pensent ? Ils dormaient, et les voilà jetés dans la foule, et déjà emportés. Alors ils regardent leurs amis et leurs ennemis, la tranquillité de leur maison, et toutes sortes d'images confuses, par quoi ils se décident enfin à hurler pour ou contre, le long de la rue mal éveillée. Et des opinions comme celles-là sont réellement des rumeurs dans la nuit, des rumeurs de déroute dans la nuit. Trouver le vrai ainsi, par hasard ; quelle triste victoire ! Une erreur du grand Descartes était plus vraie que cette vérité-là.

Vous vous rappelez les vierges folles ? Elles dormaient en attendant l'époux ; et elles sont condamnées à le suivre de loin, en traînant leurs lampes vides. Quel beau symbole, amis, et combien d'hommes se traînent ainsi toute leur vie à la suite de l'événement, en retard toujours, pour avoir dormi en l'attendant. Sachez-le, l'événement viendra comme un voleur ; et il faut l'attendre les yeux ouverts, autour des lampes vigilantes. Ainsi avons-nous fait ; ainsi avons-nous joyeusement travaillé, sans but, pour travailler, afin de rester jeunes, souples et vigoureux ; ainsi vous continuerez, à l'heure où dorment les faux sages, les Protagoras marchands d'opinions avantageuses, les Protagoras marchands de sommeil ; ainsi vous discuterez librement toujours, autour des lampes vigilantes. Vienne après cela l'aube et le clair chant du coq, alors vous serez prêts, et la justice soudaine que l'événement réclamera de vous, je ne sais pas ce qu'elle sera ; mais je dis, c'est notre foi à nous, qu'elle ne coûtera rien à votre géométrie.

Mais j'ai parlé assez longtemps. Vous n'êtes pas habitués, amis, à m'entendre parler si longtemps tout seul. Ce n'est pas le lieu, ce n'est plus le temps de livrer à vos discussions ces idées que je vous ai jetées, un peu pressées et vives, afin de vous réveiller encore une fois. Ainsi l'on jette au visage d'un dormeur de vives gouttes d'eau fraîche. Elles brillent un peu ; elles frappent

et saisissent ; et bientôt elles ne sont plus qu'invisible vapeur, dans le grand ciel. Oubliez donc ce que j'ai dit, qui n'est que paroles, et travaillez à percevoir le monde afin d'être justes.

Juillet 1904.

Vigiles de l'esprit (1942)

I

La ruse de l'homme

25 mai 1921

[Retour à la table des matières](#)

La route en lacets qui monte. Belle image du progrès qui est de Renan, et que Romain Rolland a recueillie. Mais pourtant elle ne me semble pas bonne ; elle date d'un temps où l'intelligence, en beaucoup, avait pris le parti d'attendre, par trop contempler. Ce que je vois de faux, en cette image, c'est cette route tracée d'avance et qui monte toujours ; cela veut dire que l'empire des sots et des violents nous pousse encore vers une plus grande perfection, quelles que soient les apparences ; et qu'en bref l'humanité marche à son destin par tous moyens, et souvent fouettée et humiliée, mais avançant toujours. Le bon et le méchant, le sage et le fou poussent dans le même sens, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou non. Je reconnais ici le grand jeu des dieux supérieurs, qui font que tout serve leurs desseins. Mais grand merci. Je n'aimerais point cette mécanique, si j'y croyais. Tolstoï aime aussi à se connaître lui-même comme un faible atome en de grands tourbillons. Et Pangloss, avant ceux-là, louait la Providence, de ce qu'elle fait sortir un petit bien de tant de maux. Pour moi, je ne puis croire à un progrès fatal ; je ne m'y fierais point. Je vois l'homme nu et seul sur sa planète voyageuse, et faisant son destin à chaque moment ; mauvais destin s'il s'abandonne bon destin aussitôt, dès que l'homme se reprend.

Suivant Comte en cela, je chercherais une meilleure image de nos luttes, de nos fautes et de nos victoires. Si vous avez quelquefois observé une barque de pêche, quand elle navigue contre le vent, ses détours, ses ruses, son chemin brisé, vous savez bien ce que c'est que vouloir. Car cet océan ne nous veut rien, ni mal ni bien ; il n'est ni ennemi ni secourable. Tous les hommes morts, et toute vie éteinte, il s'agitait encore ; et ce vent, de même, soufflerait selon le soleil ; forces impitoyables et irréprochables ; la vague suit le vent et la lune, selon le poids et la mobilité de l'eau ; ce vent mesure le froid et le chaud. Danse et course selon des lois invariables. Et pareillement la planche s'élève et s'abaisse selon la densité, d'après cette invariable loi que chaque goutte d'eau est portée par les autres. Et si je tends une voile au vent, le vent la repousse selon l'angle ; et si je tiens une planche en travers du flot, le flot la pousse aussi, comme le flot s'ouvre au tranchant de la quille et résiste sur son travers. D'après quoi, tout cela observé, l'homme se risque, oriente sa voile par le mât, les vergues et les cordages, appuie son gouvernail au flot courant, gagne un peu de chemin par sa marche oblique, vire et recommence. Avançant contre le vent par la force même du vent.

Quand j'étais petit, et avant que j'eusse vu la mer, je croyais que les barques allaient toujours où le vent les poussait. Aussi, lorsque je vis comment l'homme de barre en usait avec les lois invariables et bridait le vent, je ne pris point coutume pour raison ; il fallut comprendre. Le vrai dieu m'apparut, et je le nommai volonté. En même temps se montra la puissance et le véritable usage de l'intelligence subordonnée. La rame, le moulin, la pioche, le levier, l'arc, la fronde, tous les outils et toutes les machines me ramenaient là ; je voyais les idées à l'œuvre, et la nature aveugle gouvernée par le dompteur de chevaux. C'est pourquoi je n'attends rien de ces grandes forces, aussi bien humaines, sur lesquelles danse notre barque. Il s'agit premièrement de vouloir contre les forces ; et deuxièmement il faut observer comment elles poussent, et selon quelles invariables lois. Plus je les sens aveugles et sans dessein aucun, mieux je m'y appuie ; fortes, infatigables, bien plus puissantes que moi, elles ne me porteront que mieux là où je veux aller. Si je vire mal, c'est ma faute. La moindre erreur se paye ; et par oubli seulement de vouloir, me voilà épave pour un moment ; mais le moindre savoir joint à l'invincible obstination me donne aussitôt puissance. Ce monstre tueur d'hommes, je ne l'appelle ni dieu ni diable ; je veux seulement lui passer la bride.

25 mai 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

II

Les deux ordres.

16 juin 1921

[Retour à la table des matières](#)

Au temps des Universités Populaires, j'ai vécu en union étroite avec l'élite du prolétariat. Il faut décrire exactement ce genre de fraternité, que la volonté et l'humeur sauvaient, non les doctrines. Il est vrai que, par précaution, je n'ai jamais voulu me dire socialiste ; j'entends précaution de méthode, et purement théorique, comme on pense bien ; mais quand j'aurais été socialiste, les pensées de mes rudes compagnons n'auraient pas pour cela coïncidé avec les miennes. Chose digne de remarque, la parole, signe vivant et aussitôt oublié, créait une amitié et une confiance dont le souvenir m'est bien précieux encore aujourd'hui. Mes plus saines réflexions sont sorties de ces entretiens sans nuances ; et encore aujourd'hui, quand j'essaie de penser en homme, j'évoque ces témoins incorruptibles. Pourtant je n'écris nullement comme je leur parlais, et je crois qu'ils ne me liront guère. Trop de détours sans doute, et trop de théologie, surmontée, il me semble, mais néanmoins conservée. Tous les dieux courent avec ma plume ; je veux qu'ils fassent poids et preuve aussi ; ils font métaphore, s'ils ne peuvent mieux. Il faut que le passé humain donne corps aux idées. Or, le prolétaire méprise un peu ces jeux, et cette marche lente. Je crois comprendre pourquoi.

Comte signalait déjà comme un fait nouveau et étonnant la profonde irrégion du prolétaire. Il faut comprendre par les causes. Nous dépendons tous en nos actions de deux ordres. L'ordre extérieur nous tient en sa mâchoire de fer, sans égards pour nous ; mais nous de même, sans égards pour lui. L'ordre humain nous tient de même, par le jeu des intérêts, des affections, des passions ; toujours ayant égard et demandant égard ; l'ordre humain, compliqué, flexible, qui répond par politesse à politesse, par menace à menace, par confiance à confiance. La guerre est un cataclysme de l'ordre humain ; et vous voyez par là que l'ordre humain nous tient ferme aussi. Mais sa prise est indirecte et rusée ; selon des lois qui ne paraissent point.

Un professeur dépend de l'ordre humain ; un avocat de même. Ce qui est à remarquer c'est que le prolétaire n'en dépend presque point. Sa vie dépend des choses qu'il manie, et de la façon dont il les prend. L'ouvrier de campagne a charge de vendre ce qu'il fabrique ; là il retrouve l'ordre humain, le sourire, la politesse, les ruses du marché. Le prolétaire des villes est de plus en plus délivré de ce souci ; il n'a jamais à conclure de marché dans lequel sa personne, son caractère et son humeur jouent un rôle. Il apprend à faire, non à plaire. Et, comme les idées, en chacun, se forment de son expérience, voilà donc un esprit formé sur les choses seulement ; des idées saines, justes, et courtes. Un physicien, qui manie les mêmes choses, pierres, métaux, liquides, gaz, que le prolétaire, est pourtant formé tout à fait autrement ; c'est que le principal de sa tâche est de persuader, non de faire ; toutefois, quoiqu'il tire souvent plus d'avantages de dîner en habit et de plaire que de trouver quelque alliage utile, le physicien est encore assez prolétaire, surtout s'il montre un génie inventeur ; il peut ignorer l'ordre humain et la politesse, et s'en soucier peu.

Rassemblons. Toute sagesse vient des choses c'est dans les choses que la loi invariable se montre, et que l'esprit trouve sa méthode universelle, qui le mène tout droit à l'inflexible justice. Toute erreur vient de l'ordre humain, parce qu'il se laisse fléchir par prière et flatterie. Dangereux à contempler d'abord ; l'esprit y perd ses preuves, et devient courtisan. Et tout l'obstacle est dans l'ordre humain aussi, en ses traditions, croyances et passions. Et cela ne se laisse pas forger comme le fer. Pièges, ruses, détours, retours. Il faudrait comprendre, si l'on veut modifier. Manœuvrer avec précaution, parmi ces erreurs étonnantes et ces vérités enchaînées. Le prolétaire ne sait ici que frapper ; et, par sa justice même, il ne veut point frapper. L'esprit ouvrier est limité là.

16 juin 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

III

La prière.

27 juin 1921

[Retour à la table des matières](#)

Réfléchissant sur les miracles de la volonté, je m'entretenais en souvenir avec le camarade Dubois. Je suivis ses mouvements de pensée, ses changements d'opinion, ses découvertes, ses expériences, pendant peut-être dix ans, au temps des Universités Populaires. C'était un homme indomptable et intrépide, curieux de tout, et fermement décidé à vivre humainement. Je le connus socialiste, révolutionnaire, anarchiste ; toujours sincère devant lui-même et devant tous ; non pas doux ; il ne supportait guère que l'ordre humain ne fût pas conforme à ses jugements impatients, impérieux, fougueux. Or, prenant de l'âge, et promu chef de famille par l'effet des lois biologiques, qui se moquent de nos jugements, il se trouva élément dans une organisation naturelle ; ainsi ses conceptions politiques furent ramenées du discours à l'expérience ; C'est le sort de toutes nos conceptions, quel qu'en soit l'objet.

Il est relativement facile de savoir ce qu'il faut enseigner à un enfant ; mais l'enfant n'est pas une chose abstraite ; l'attention et le travail sont liés à cette machine humaine, dont les réactions sont compliquées, indirectes, et presque toujours imprévisibles. La nature de chacun se développe selon un chemin sinueux, parce que tout y est lié, parce que l'âge apporte de nouvelles ressources et de nouveaux obstacles aussi. Un peloton de fil embrouillé, qui se

noue ici quand on le dénoue là, donne une faible image de l'être humain en formation et en travail. Il ne se peut pas que l'homme n'ait pas de passions. L'impatience, les reproches, tous les mouvements convulsifs de l'éducateur traduisent fort mal ses vrais sentiments, surtout quand il est père ; et tout amour est tyran, comme on sait. Contre quoi le petit paquet de muscles, mal gouverné par lui-même, et néanmoins tout à fait rebelle au gouvernement extérieur, se resserre, se contracte, se met en boule ; puis, par réaction naturelle, se relâche, se détend, s'étale en paresseux, dans les deux cas sans mémoire, on dirait presque sans cœur, de toute façon insaisissable. Telle est l'épreuve naturelle de tout projet et de toute réforme, dès que l'on veut modeler l'ordre humain, si fortement organisé selon la vie. Je me borne à indiquer les réactions de frère à frère, d'enfant à mère, d'épouse à époux. Cette petite république donna à penser à son énergique gouvernement. Le camarade sentit la puissance des passions ; en ceux qui lui étaient le plus proches ; en lui-même, dans ce petit monde qui était à lui. Ainsi ce hardi réformateur comprit, vers ses trente ans, qu'il devait d'abord se gouverner lui-même. Sage détour. Car on peut parier que si presque tous les citoyens gouvernaient passablement leurs propres passions, les affaires publiques seraient tempérées et raisonnables. En revanche, il est sûr que si les citoyens se gouvernent mal, l'ordre public viendra au pis, quelle que soit la constitution.

C'est alors que je vis le camarade Dubois aux prises avec lui-même, et cherchant la sagesse. Méprisant tout à fait notre morale abstraite, qui oublie les passions, il trouva sur son chemin quelque Salutiste qui voulut lui apprendre à croire et à prier. « Comprenez-vous cela ? me disait le camarade Dubois. Je suis impatient et irritable. Je voudrais la patience et la douceur. Mais où les prendre ? Eux m'ont donné conseil. Tous les matins et tous les soirs, pendant cinq minutes, je demande la patience et la douceur. À qui ? Je ne crois ni à Dieu ni à diable. Or, ils disent que cela n'importe pas beaucoup. Donc je demande ; et, ce qui est plus étonnant, j'obtiens. Vous savez si je suis obstiné. Matin et soir je demande. Et il se fait un grand changement en moi. Et non seulement je suis délivré de la violence intérieure ; mais il me semble que je délivre les autres ; mes enfants ont plus de confiance en moi ; ils travaillent mieux ; ils réussissent mieux ; et le métier aussi va tout seul. Tout me sourit. Pour la première fois je comprends ce que c'est qu'une religion, et comment les hommes arrivent à sentir l'aide et la grâce de Dieu aussi clairement que je vous vois. » Il apercevait le piège ; il n'y fut point pris. Il était assez grand garçon pour juger les miracles, et ne croire jamais qu'à sa propre volonté.

27 juin 1921

Vigiles de l'esprit (1942)

IV

De la chance.

30 juin 1921

[Retour à la table des matières](#)

Nous croyons à la chance, bonne ou mauvaise. Nous mettons en séries les bonheurs et les malheurs, comme si le précédent était cause du suivant, et toute la suite ensemble cause du suivant. Comme on voit que les joueurs voudraient régler leur jeu sur les coups qui ont précédé, quoiqu'ils sachent bien que le coup suivant, aux jeux de hasard, ne dépend nullement du précédent. Beaucoup sont entraînés à jouer rouge après une série de rouges, supposant une préférence ou disposition de la roulette. Et moi je me crois sage en jouant sur la noire, au contraire, après une longue série de rouges. Mais celui qui entre dans la salle et qui ne sait rien de ce qui a précédé est juste aussi bien renseigné que les autres, puisque le coup suivant ne dépend pas du précédent. Ces séries ne sont séries qu'en nous, comme par une empreinte sur l'imagination. Toutefois ce n'est pas peu.

Un accident de chemin de fer dépend de causes bien déterminées ; c'est le travail de l'entendement de les découvrir ou supposer. Mais l'imagination rattache plus volontiers un accident à un autre, et cherche la cause de cette série, ce qui conduit à des suppositions fantastiques. Le joueur que je considérerais se représentera quelque esprit de la roulette, quelque pensée directrice qui puisse relier les uns aux autres des coups qui se ressemblent. Il appelle chance cette divinité dont il voudrait deviner les intentions. Ce genre de

pensée est une des causes du plaisir que l'on trouve au jeu, car toutes les superstitions sont aimées. Pareillement le lecteur de journaux est en train d'imaginer quelque absurde conspiration contre les voyageurs des chemins de fer.

Il faut considérer qu'ici l'homme est dans le jeu, et pièce du mécanisme, en sorte qu'il n'est pas impossible qu'une telle idée, fondée d'abord sur l'imagination, passe ensuite dans les faits. Il se peut que quelque fou soit poussé par cette série imaginaire comme par un destin. Mais il n'est pas bon non plus que ceux de qui dépend la marche des trains soient en quelque sorte possédés par l'idée qu'une suite d'accidents en annonce d'autres. Car la crainte ne ressemble nullement à la prudence. Crainte inspire des actes ridicules, et, par réaction, souvent une folle témérité. Rien ne vide l'esprit comme la peur. En ce sens une suite d'accidents peut réellement être parmi les causes d'un nouvel accident. Toutefois ce genre de causes, que l'on pourrait appeler mystiques, agissent faiblement dans les chemins de fer, parce que les réactions humaines y sont limitées et comme guidées par des conditions matérielles, où tout est visible, mesurable, explicable. Au contraire, pour un pilote d'avion, il est assez clair qu'un atterrissage détermine le suivant ; c'est pourquoi contre les présages, si souvent vérifiés, les aviateurs ont leurs fétiches, dont l'influence favorable est aussi vérifiée. Et comment pourriez-vous espérer que les hommes ne soient pas superstitieux en toutes les actions où leur destin dépend de leur propre confiance, quand nous voyons que les joueurs le sont presque tous, quoique l'événement ne dépende nullement de leurs opinions. Que dire alors de la guerre, où l'opinion est la seule cause ? La superstition jouera alors à plein, soit qu'il s'agisse de la chance d'un chef, soit que l'on pense à la chance du chef des négociations de qui dépend paix ou guerre ? Un peuple sera jeté à la guerre par de folles idées de chance et l'on dira, comme tel homme d'État, qu'il n'y a rien de pire qu'un chef qui n'a pas de chance. Qui donc se fierait à ce visage malheureux ? Au rebours, un visage impassible défie la chance. Car c'est là qu'on lit les conséquences de l'événement et de l'incident. Le moral des troupes dépend de ces impondérables. Les Dieux ont plus d'un visage.

30 juin 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

V

Folies de l'imagination.

18 juillet 1921

[Retour à la table des matières](#)

Je rencontrai le philosophe en même temps que la pleine lune, à son lever, montrait son large visage entre deux cheminées. « Je m'étonne toujours, lui dis-je, de voir le disque lunaire plus grand que je ne devrais. » Sur quoi il voulut bien m'instruire : « Ni au zénith, dit-il, ni à son lever, vous ne voyez le globe de la lune comme il est ; ce ne sont que des apparences, qui résultent à la fois de la distance où se trouve l'astre, et de la structure de vos yeux. Par l'interposition d'une lunette grossissante, vous verriez encore une autre apparence ; il faut toujours s'arranger des instruments qu'on a. » À quoi, je répondis : « Fort bien ; et je m'en arrange ; pourtant je ne m'arrange point aussi aisément de cette lune si grosse à son lever, car c'est par un faux jugement que je la vois telle, et non point du tout par un jeu d'optique. » « La réfraction, dit-il, est un jeu d'optique. » « Il est vrai, répondis-je, toutefois la réfraction n'a rien à voir ici. » Il se moqua : « Mais si, dit-il, c'est toujours, ou à peu près, le bâton dans l'eau, qui paraît brisé. Toutes ces illusions se ressemblent, et sont d'ailleurs bien connues. »

J'avais roulé un morceau de papier en forme de lunette, et j'observais l'astre, tantôt avec l'œil seulement, tantôt au moyen de cet instrument digne de l'âge de pierre, émerveillé de voir que la lune, dès qu'elle était isolée des autres choses par ce moyen, reprît aussitôt la grandeur qu'on est accoutumé de

lui voir lorsqu'elle flotte en plein ciel. « Les astronomes, lui dis-je, savent tous que l'apparence de la lune n'est pas plus grande à l'horizon qu'au zénith ; vous pourriez vous en assurer en la regardant à travers un réseau de fils tendus et entrecroisés, comme ils font. Mais ma simple lunette de papier suffit presque pour ramener à l'apparence ce fantôme de lune, que mon imagination grossit. Et, donc, laissons aller le bâton brisé et la réfraction. Ce n'est pas ici la structure de mes yeux qui me trompe, ni le milieu physique interposé. Que la lune me paraisse plus petite d'ici que si je m'en rapprochais de quelques milliers de kilomètres, voilà une illusion ; mais que je la voie plus grosse à l'horizon qu'au zénith, cela n'est pas. Même dans l'apparence, cela n'est pas ; je crois seulement la voir plus grosse. Mettez votre œil à ma lunette. » « Je ne l'y mettrai point, dit-il, parce que je sais que vous vous trompez. » Il est bien impertinent de vouloir montrer à un philosophe une expérience qui trouble ses idées. Je le laissai, et je poursuivis mes réflexions.

Quand on a décrit l'apparence, quand on a fait voir qu'elle traduit la réalité en la déformant d'après la distance, d'après les milieux interposés et d'après la structure de l'œil, on n'a pas tout dit. On a oublié, ce n'est pas peu, ce genre d'erreur qui semble apparaître, si l'on peut ainsi dire, et qui ne répond même pas à l'apparence. Aussi, pour saisir l'imagination en ses folies, cet exemple est bon. Malebranche ne l'a point ignoré ; et plus récemment Helmholtz l'a rapproché de ces montagnes et de ces îles, qui, dans le brouillard, semblent plus grandes qu'à l'ordinaire. Au reste, les explications qu'ils donnent l'un et l'autre de ce jugement faux sont peu vraisemblables. De toute façon, et notamment pour la lune, je dois accuser un mouvement de passion, un étonnement qui ne s'use point, de voir cet astre s'élever parmi les choses, et qui me trompe sur l'apparence elle-même, faisant ainsi monstre de mon opinion seulement. C'est mon étonnement qui grossit l'image ; c'est la secousse même de la surprise qui me dispose à un effort inusité. Un spectre dépend toujours de ma propre terreur. Et il n'y a que des spectres. L'imagination se joue dans ces grandeurs qui dépendent de l'émotion. On avouera qu'il est singulier que la grandeur de l'île dépende du brouillard. Simplement c'est l'inconnu qui grandit par l'inquiétude même. Et quand on ne comprendrait pas pourquoi, encore est-il que la nature humaine est ainsi, et qu'il faut tenir compte de cette sorte de fait. Suivant donc une idée neuve, je me trouvais à cent lieues de mon penseur aux yeux fermés. L'apparence n'est pas explorée ; elle change par mes émotions. Vous qui croyez que les dieux n'apparaissent plus, allez voir la lune à son lever.

18 juillet 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

VI

Lire.

6 août 1921

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on veut corriger passablement des épreuves d'imprimerie, il faut se délivrer du sens, des constructions, de l'enchaînement, enfin de tout ce qui intéresse, de façon à percevoir les mots pour eux-mêmes, et dans leur structure usuelle. Souvent l'on découvre la faute après avoir lu la phrase, par un regard distrait et jeté du coin de l'œil. Lire en remontant n'est pas un mauvais moyen. De toute façon, il faut revenir à percevoir les mots comme des objets ; mais la difficulté même qu'on y trouve fait bien voir à quel point l'intelligence est prompte et hardie. Un homme qui lit perçoit quelques sommets, quelques signes ou parties de signes de place en place, et devine presque tout. Non sans risques ; cette témérité définit la pensée en son mouvement naturel. Quiconque pense commence toujours par se tromper. L'esprit juste se trompe d'abord tout autant qu'un autre ; son travail propre est de revenir, de ne point s'obstiner, de corriger selon l'objet la première esquisse. Mais il faut une première esquisse ; il faut un contour fermé. L'abstrait est défini par là. Toutes nos erreurs sont des jugements téméraires, et toutes nos vérités, sans exception, sont des erreurs redressées. On comprend que le lecteur ne regarde pas à une lettre, et que, par un fort préjugé, il croie toujours l'avoir lue, même quand il n'a pas pu la lire ; et, si elle manque, il n'a pas pu la lire. Descartes disait bien que c'est notre amour de la vérité qui nous trompe principalement, par cette

précipitation, par cet élan, par ce mépris des détails, qui est la grandeur même. Cette vue est elle-même généreuse ; elle va à pardonner l'erreur ; et il est vrai qu'à considérer les choses humainement, toute erreur est belle. Selon mon opinion, un sot n'est point tant un homme qui se trompe qu'un homme qui répète des vérités, sans s'être trompé d'abord comme ont fait ceux qui les ont trouvées. C'est pourquoi nos prédécesseurs, et surtout les plus anciens, qui se sont trompés en beaucoup de choses, sont pourtant de bons guides ; et c'est justement parce qu'on ne peut rester à ce qu'ils ont dit que ce qu'ils ont dit est bon.

Revenant à la lecture, je dirais que le progrès des parties au tout et des éléments à l'ensemble n'est peut-être pas naturel autant qu'on croit ; et c'est peut-être perdre temps que vouloir montrer l'alphabet d'abord. On a observé que l'enfant apprend plus aisément à écrire qu'à lire ; mais cette remarque ne conduit encore à rien ; il faudrait rechercher si la pratique de l'écriture ne ralentit pas le travail de la lecture, qui est certainement, de tous les travaux humains, le plus long et le plus difficile. L'enfant lit peut-être alors comme il écrit, une lettre après l'autre, et reste perdu dans ce détail ; et il se peut que ce travail ingrat lui donne pour toujours une marche boiteuse, car c'est à lire que l'esprit prend son allure. Allant même plus loin, je dirais qu'il ne manque pas d'esprits qui épellent les problèmes, et qui pensent toute leur vie par lettres et syllabes, sans assembler jamais. J'ai eu cette chance d'apprendre à lire sans qu'on ait su comment ; ainsi j'appris l'alphabet quand je savais déjà le sens de beaucoup de mots, j'entends de mots imprimés. Si l'on mettait hardiment cet exemple en système, en dressant l'enfant à suivre au doigt une histoire que l'on lui lirait, je crois qu'on vaincrait en presque tous ce bégaiement sur les lettres, qui explique le contraste, si souvent remarqué, entre la pensée lisante et écrivante et la libre invective. Belles folies. Raison pauvre et laide.

6 août 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

VII

Les liens de société.

10 août 1921

[Retour à la table des matières](#)

Le pouvoir militaire règne par la peur ; non pas parce qu'il inspire la peur, cela c'est un effet secondaire, mais parce qu'il guérit la peur. Et l'homme n'est point tant poltron quand il est éveillé et reposé ; seulement la nature biologique lui fait sentir périodiquement la fatigue, et la nécessité de bien dormir. Nous sommes assujettis à cette condition d'être inertes et sans défense pendant le tiers au moins de notre vie. Un enfant bien éveillé, ou seulement un chien bien défiant, peuvent alors sauver Hercule non seulement de la mort, mais aussi de la peur. Telle est la raison principale des sociétés et des liens de société. Celui qui ne se fie à personne ne peut dormir. Et cette condition entraîne d'autres vraisemblablement. Il existe un régime, qui est à peu près celui du tigre, d'après lequel le sommeil profond, paisible, abandonné, est remplacé par une sorte de somnolence, qui n'exclut pas la vigilance ; cette somnolence s'étend sur toutes les heures de la vie, et couvre même les actions. Je ne me fais aucune idée de la pensée du tigre ; mais chacun peut se faire une idée de ce demi-sommeil tyrannique, qui résulte d'extrême fatigue jointe à extrême alarme, et dans lequel les perceptions prennent naturellement forme de rêves, par l'impossibilité de cet énergique contrôle qui définit le réveil. J'inclinerais même à penser que tous les rêves sans exception se forment dans un état de demi-sommeil ou de demi-réveil. Les dieux ont existé parmi les choses en un temps sans doute où le plein sommeil n'était jamais permis ; et

peut-être les cités où l'on dort n'ont gardé des dieux que la crainte de les voir de nouveau apparaître. Quand Tacite nous conte comme des faits connus de tous que les statues s'agitaient et saignaient, et que des fantômes passaient dans l'air, ce n'était peut-être qu'un retour à l'ancienne insomnie, où, tout le monde essayant de veiller en même temps, il n'y avait plus un seul homme bien éveillé dans la ville.

Le sommeil ayant un tel prix, il ne faut point s'étonner si les gardiens, qui assurent le sommeil des citoyens, furent toujours adorés. Et s'il faut que tous soient gardiens à leur tour, ils n'en adorent que mieux cette partie d'eux-mêmes qui est fidèle, qui obéit, qui n'oublie ni l'heure ni la consigne. Le profond sommeil est la récompense, et elle suffit. Mais la claire pensée fait aussi partie de la récompense, en sorte qu'il est dans l'ordre que l'institution militaire considère toujours les travaux et même les pensées comme des produits subordonnés. La fidélité et l'obéissance marchent donc les premières, selon l'ordre humain. Et le savant, aussi bien que le marchand, doit payer tribut au militaire. On dira que le progrès peut bien changer ces rapports-là ; néanmoins je n'attends pas que le progrès nous conduise jamais à vivre sans dormir. Notre nature biologique nous tient par là, et nous tient bien. Faire que les protecteurs du sommeil n'abusent point de leur privilège, ce n'est pas facile. Toutefois, je compterais plutôt ici sur ceux qui produisent, que sur ceux qui pensent, car la fonction pensée est évidemment subordonnée, comme la fonction même des gardiens, à la fonction de produire, c'est-à-dire au travail. Il faut d'abord des produits. On incline toujours à confier l'organisation au travail, et tel est le fondement de toutes les utopies. Au reste, une secrète affinité avec la fonction militaire prédispose le travail à régler toute la société. En sorte que, vraisemblablement, c'est le travail qui dicte les lois, et de loin la pensée les approuve et réserve une sorte de respect aux travailleurs et aux militaires. Tel est l'intérêt général et l'idolâtrie de société.

10 août 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

VIII

L'éloquence et l'enseignement.

13 août 1921

[Retour à la table des matières](#)

Je connais un homme très savant, et de jugement ferme, qui n'a jamais pu prendre sur lui de faire un cours. Sans doute il en accuse une imagination trop mobile, et cette timidité folle qui efface tout ce que l'on sait dans le moment même où l'on en a le plus grand besoin. Mais ces effets de l'imagination sont eux-mêmes purement imaginaires. Dans le fait, dès que l'on a commencé la première phrase, tout le reste va ; et l'on voit qu'il n'y a rien de si commun qu'un homme capable de parler une heure durant, sans beaucoup chercher ses mots et sans tromper l'attente de l'auditoire. Toutefois la question est de savoir si l'on a jamais pu instruire quelqu'un par ce moyen. Je crois que nous confondons les genres, et que l'éloquence n'a rien de commun avec l'enseignement.

L'éloquence réveille ce qui est déjà connu, mais qui dormait, mais qui était sans force, et déshonoré par la maigre conversation. L'orateur est celui qui remet debout votre propre idée, de façon que ce qu'il dit soit justement ce que vous auriez voulu dire et que vous ne saviez pas dire. Comme ils sont cent ou mille qui renaissent ainsi à eux-mêmes ensemble par la magie de l'orateur, il y a un échange de témoignages, par l'applaudissement, par les mouvements de l'attente et de la pleine satisfaction, par le silence même. Ces témoignages font preuve, mais d'une certaine manière ; preuve d'importance, plutôt que preuve de vérité. Quand mon socialisme, ou mon nationalisme, ou mon

catholicisme faiblit par la solitude, cela ne veut pas dire précisément que j'en doute ; il est mieux de dire que j'y crois toujours, et que l'objet manque seulement de consistance ; je ne retrouve plus cette forte apparence, qui m'assurait sans autre examen comme sait faire une chose. L'orateur n'apporte donc point de preuves, mais plutôt le sang, la chair et le mouvement, qui manquent toujours trop à toutes les espèces de preuves. Il réveille et rassemble, par son cri, le troupeau des forces inférieures, occupé à paître. L'orateur ressemble donc assez à ces maîtres de gymnastique qui disposent le corps selon l'esprit.

Enseigner est une autre fonction, dont on n'a presque point vu encore les effets, Et ceux qui disent que nos maîtres négligent trop l'éducation, en considérant l'instruction seulement, se trompent tout à fait. Car tout est, au contraire, éducation en notre enseignement ; je dirai presque que tout y est maniement d'armes. J'entends les cris uniformes et invariables des instructeurs, et je vois les conscrits un peu gauches qui s'étudient à disposer leur corps selon le cri. Je ne connais que la version latine, ou quelque autre exercice de ce genre, qui apaise le cri, et nous mette, enfin, en présence d'une idée qui ne soit pas une arme. Et ce seul pouvoir de considérer une idée sans l'empoigner aussitôt a suffi pour élever même des esprits médiocres au-dessus du fanatisme tremblant. Mais les meilleurs, par une plus longue familiarité avec la forme belle, ont fini par retrouver leur propre corps en ces pensées étrangères ; par ce détour la gymnastique revient, et l'esprit est assuré de lui-même. Voilà à peu près ce que c'est que penser sans crier. C'est ce que pressentait et préférerait sans doute l'homme timide dont je parlais, forte tête assurément. Trop sensible au cri humain ; trop sensible à son propre cri. Mais il y a heureusement plus d'un chemin vers le silence pythagorique.

13 août 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

IX

Le matérialisme.

13 octobre 1921

[Retour à la table des matières](#)

On entend d'étranges choses dans les trains. Un homme disait à un autre, en parlant d'un troisième absent : « Il est matérialiste, et en même temps, il est idéaliste. Comment cela s'arrange dans son esprit, je ne sais ; pourtant c'est ainsi. » Je suppose que l'homme qui parlait était pasteur de son métier ; mais il ne faut pas oublier que les pasteurs et prêtres parlent à beaucoup de gens, et se font écouter. Au surplus la même contradiction, que ce voyageur signalait, se retrouve dans un bon nombre de prolétaires, qui se disent matérialistes et qui sont en même temps des hommes de grande foi. Y a-t-il contradiction ?

Le matérialiste est assuré de la nécessité mécanique, ; il croit ferme que les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets ; de quoi les preuves sont innombrables, pour celui qui manie l'outil ; et, si peu qu'il s'instruise, en réfléchissant sur le levier, le coin ou la poulie, il entrevoit une loi simple, du même genre que celles qui se montrent à tous dans les opérations arithmétiques les plus faciles. Dans une addition, il faut que l'esprit s'y retrouve ; il n'admet point du tout comme possible que les mêmes nombres, plusieurs fois additionnés, donnent des totaux différents. L'esprit se retrouve encore dans le levier, de la même manière et sans trop de peine. « Car, se dit l'homme, je suis certain qu'un bâton ne travaille pas, et qu'ainsi je dois retrouver au petit bras du levier le travail que j'exerce sur le grand. Et, comme c'est évidemment le

même travail de monter six seaux d'eau au premier étage, et un seul seau d'eau au sixième étage, je comprends pourquoi cet effort puissant sur l'extrémité du petit bras, qui se déplace peu, équivaut au faible effort qu'exerce ma main en parcourant une distance bien plus grande. » Quand il peut écrire que le produit de l'effort par la distance est le même aux deux bouts du levier, et quand il s'assure que les machines les plus différentes de forme et les plus composées vérifient toutes sans exception cette loi simple et élégante, c'est alors qu'il triomphe, nouvel Archimède, et préjuge que tous les changements dans ce monde se font d'après des lois de ce genre qu'il s'agit de découvrir. C'est prononcer intrépidement que ce qui satisfait notre raison est en même temps la loi des choses. Le voilà qui suit Pythagore et Platon, quoiqu'il n'en veuille point convenir.

Idéaliste ainsi en théorie, il l'est aussi naturellement dans la pratique. « Si j'ai ce grand pouvoir de comprendre ce qui est, comment pourrais-je ne pas l'employer à régler ce qui sera ? Les idées inflexibles gouvernent déjà le monde des choses ; elles doivent gouverner le monde des hommes. Quand je vois que les journées de travail sont dévorées par les oisifs, je puis bien m'arranger de cela, me faisant flatteur de riches comme tant d'autres ; mais mon esprit ne peut s'en arranger ; il ne s'y retrouve point ; il ne comprend point. Il faut désormais que mes actions aient égard à la plus noble partie de moi-même. » Ainsi méditerait le réformateur, s'il prenait le temps de réfléchir sur ses propres idées. Mais il les pousse devant lui comme des outils, cherchant le vrai de chaque chose et le juste de chaque action. Ainsi tournait le cric, bien avant que la théorie du levier fût connue.

13 octobre 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

X

Connaissance du monde.

15 octobre 1921

[Retour à la table des matières](#)

Une éclipse de soleil ne nous apprend rien de neuf ; nous connaissons la forme et les dimensions apparentes de ces deux disques dont l'un peut recouvrir l'autre. Les courses de ces deux astres sont bien faciles à observer dès que l'on connaît les groupes d'étoiles qui reviennent invariables en chaque saison. Pour la lune, l'observation est directe et facile. Vous la voyez d'abord en son croissant, après le coucher du soleil ; vous remarquez aisément quelque étoile dans son voisinage ; le lendemain, à la même heure, vous voyez clairement que la lune s'est déplacée vers l'est en même temps que son croissant s'est élargi ; le chemin qu'elle fait ainsi en un jour est d'environ vingt-cinq largeurs de lune, soit plus de douze degrés. Si vous la suivez dans le ciel vous la voyez s'éloigner du soleil jusqu'à se montrer juste quand le soleil se couche ; elle est alors dans son plein ; puis, dérivant toujours vers l'est, elle se rapproche du soleil levant, en même temps qu'elle s'amincit de nouveau ; elle se perd dans les rayons solaires, pour reparaître ensuite au couchant. Il est naturel de penser que la lune invisible voyage alors en même temps que le soleil.

Il reste à connaître les déplacements du soleil, en considérant, après son coucher, quelles sont les étoiles qui le suivent ; et l'on remarque, si l'on observe de quinzaine en quinzaine, que les étoiles gagnent sur le soleil ; nous dirons, d'après cela, que le soleil dérive vers l'est aussi, comme la lune, mais

bien plus lentement, faisant en un an le tour des étoiles, et suivant parmi les constellations le même chemin que la lune ; d'où cette conclusion qu'à chaque nouvelle lune, la lune devrait nous cacher le soleil ; le vrai est que leurs routes sont voisines et se croisent deux fois. Le détail est compliqué ; mais enfin l'éclipse peut être attendue ; nous y reconnaissons la lune familière.

L'éclipse de lune fait apparaître un troisième personnage, que nous n'avons jamais vu dans le ciel. La pleine lune se lève devant moi ; le soleil s'est couché derrière moi ; une ombre arrondie attaque la lune par le dessous, comme d'une grosse boule qui se trouverait juste entre le soleil et la lune ; comme une autre lune, qui ferait éclipse de soleil pour les habitants de la lune. Considérant les positions, les grandeurs, et ce que je sais du ciel, je n'ai point le choix. C'est la terre elle-même que je vois dessinée par son ombre, comme je vois sur ce mur l'ombre de mon chapeau. Je sais que la terre est ronde, d'après des raisonnements forts, mais qui vont contre les apparences communes. Cette fois-ci l'apparence répond aux raisonnements ; je vois que la terre est ronde ; je vois le bord du disque terrestre sur la lune comme les habitants de la lune le verraient sur le soleil au même moment. Image unique de notre demeure voyageuse.

15 octobre 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

XI

Leçon de l'éclipse.

23 octobre 1921

[Retour à la table des matières](#)

Nous eûmes pour cette éclipse une nuit sicilienne. La lune se leva dans les chemins du soleil de mai ; je reconnus les ombres de ce beau printemps ; mais ce n'était plus la lune du rossignol, ni ses ombres allongées ; c'était déjà la haute lune d'hiver. Occasion de penser à ce chemin oblique que la lune et le soleil suivent dans le ciel. Et puisque la pleine lune est à l'opposé du soleil, il est naturel qu'elle soit basse quand le soleil brille presque au sommet du ciel, haute au contraire, quand le soleil d'hiver se traîne sur l'horizon méridional. Cependant, par l'effet d'un peu de bruine peut-être, l'entrée dans la pénombre se laissait à peine deviner par des ombres moins marquées sur l'herbe ; c'était comme un premier voile sur la nuit terrestre.

La lune, quand je revins, avait bondi au-dessus des chênes ; plus petite d'apparence, plus fortement dessinée, comme une perle sur un velours ; image de la Chasseresse inviolable. Mais l'ombre du ciel sembla la tacher en un point, sur son bord oriental, et vers le haut. J'attendais l'ombre par dessous, comme un chat attend la pluie. L'éclipse plus embrumée que j'avais vue il y a quelques années commençait ainsi. Il n'est pas mauvais de se tromper d'abord ; l'esprit est ramené de ses rêves, et réellement réveillé ; je plains ceux qui ne se trompent plus. Il fallut réfléchir à ceci que, comme le soleil en cette saison n'est pas encore au plus bas, la pleine lune n'est pas encore au plus haut ; son mouvement vers l'est est donc montant ; et comme c'est par ce

mouvement qu'elle entre dans l'ombre, tout se trouve expliqué. Par l'ombre, je perçus la position du soleil ; cette ombre arrondie et nette, aussi noire que la nuit, projetait sur la lune le contour de la terre, l'Afrique peut-être, ou l'océan Indien, et les mers polaires du Sud. Par le progrès de l'ombre, le mouvement de la lune m'était sensible, diminué pourtant du mouvement du soleil, environ douze fois plus lent. La lune et l'ombre montaient ensemble dans le ciel, en même temps que les étoiles déjà plus brillantes ; mais j'arrivais à comprendre, par le spectacle même, que ce mouvement commun ne modifiait en rien l'éclipse. Ainsi s'instruisait Pythagore. Et je sentais en même temps un peu de mépris pythagorique, à l'égard des hommes sans cervelle qui croient que la nuit succède au jour. La lune et l'ombre témoignaient ensemble que le jour ne cesse point, ni la nuit, et que c'est la terre en tournant qui nous promène de l'un à l'autre. Comme l'éclipse du soleil par la terre que je voyais maintenant en quelque sorte de la lune, dure toujours aussi, sans qu'il se trouve toujours quelque observateur convenablement placé pour la percevoir. Ainsi l'éclipse rentrait dans l'ordre, l'éclipse si touchante pourtant sur l'astre signe ; car je crois que l'éclipse du soleil par la lune produit une crainte principalement animale ou biologique, au lieu que l'éclipse de lune éveillait une terreur proprement religieuse, et qui touchait d'abord l'esprit. Le froid me rappela que j'étais loin de l'heureuse Sicile, et termina mes réflexions.

23 octobre 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

XII

Thalès, compagnon muet.

31 octobre 1921

[Retour à la table des matières](#)

Quand un de nos agités me tire par la manche pour me faire connaître que toute la physique est maintenant changée, je pense d'abord à délivrer ma manche. S'il me tient ferme, alors je me mets tristement à réfléchir sur ces faibles propositions que l'on peut lire partout, et dans lesquelles je cherche vainement l'apparence d'une erreur. L'un me dit que la longueur d'un corps en mouvement dépend de la vitesse. J'ai depuis longtemps l'idée qu'un torpilleur lancé à toute vapeur se trouve un peu raccourci, comme s'il heurtait du nez un corps dur. Et l'on m'a conté que les tôles d'un torpilleur rapide s'étaient trouvées comme plissées après les essais ; chose prévisible. « En réalité, dit un autre, il s'agit d'un raccourcissement apparent, qui vient de ce que nos mesures sont changées par la vitesse. » Tout à fait autre chose alors ; mais je n'ignore point non plus que les mesures sont changées par le mouvement ; si je marche en sens contraire, un train mettra moins de temps à passer devant moi. « Justement nous y voilà, dit un troisième ; le temps dépend des vitesses ; ainsi ce qui est long pour l'un est réellement court pour l'autre. Et comme tout au monde est en mouvement, il n'y a donc point de durée de quoi que ce soit qui puisse être dite véritable. » Eh bien, pourquoi ne dit-il pas aussi qu'il est impossible à la rigueur de régler une montre sur une autre ? Par exemple, on règle un pendule de Paris sur un pendule de New York, par la télégraphie sans fil ; mais si vite que courent les ondes, je n'entends toujours

pas le « Top » au moment même où il est envoyé. Et que sais-je de la vitesse de ces ondes elles-mêmes, si ce n'est par d'autres mesures ? Alors le quatrième : « Nous mesurons la vitesse de la lumière, et toujours par le moyen de quelque mouvement que nous supposons uniforme ; cela même, l'uniformité, est relatif à la rotation de la terre, que nous supposons se faire toujours en un même temps. Cercle vicieux évidemment ; l'horloge témoigne que la terre tourne avec une vitesse constante ; mais la rotation de la terre, comptée par les étoiles, prouve que l'horloge marche bien. Le temps absolu nous échappe. »

Sur quoi je voudrais répondre que le mouvement absolu nous échappe aussi. Descartes a déjà dit là-dessus le principal ; et quand on dit qu'une chose tourne ou se meut, il faut toujours dire par rapport à quoi ; le passager qui se meut par rapport au navire, peut être immobile à ce moment-là par rapport au rocher. J'avoue qu'il est toujours utile de réfléchir là-dessus ; mais que l'idée soit neuve, je le nie. C'est comme le grand et le petit, qui dépendent du point de comparaison. Platon s'amusait déjà à dire que Socrate, comparé à un homme plus petit que lui et à un homme plus grand, devenait, ainsi plus grand et plus petit sans avoir changé de grandeur. Or ici le cinquième, qui est philosophe de son métier, me dit : « Vous battez la campagne, au lieu d'étudier les théories elles-mêmes. Vous n'oseriez pas dire que l'espace où nous vivons est absolument sans courbure. Comment affirmeriez-vous que le temps dans lequel nous vivons a une vitesse constante, ou seulement une vitesse qui soit la même partout ? » Dans la bouche de ce mal instruit apparaît enfin une faute connue et bien ancienne, qui est de prendre la figure pour l'espace et le mouvement pour le temps. Car c'est une figure qui est droite ou courbe, et non pas l'espace ; et c'est un mouvement qui est vite ou lent, et non pas le temps. Mais la discussion n'instruit pas. Je m'enfuis jusqu'à Thalès, compagnon muet.

31 octobre 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

XIII

Saisons de la grande histoire.

6 novembre 1921

[Retour à la table des matières](#)

Un journaliste rapportait ces jours-ci le propos d'un astronome d'après lequel l'inclinaison de l'axe de la terre sur son orbite diminuant présentement, et devant se trouver nulle dans trois ou quatre siècles, il ne fallait pas s'étonner de voir que la différence des saisons s'atténuait en tous pays. Nous aurions partout, dans deux ou trois siècles, un continuel équinoxe, c'est-à-dire des nuits constamment égales aux jours, d'où résulterait dans nos pays tempérés un printemps perpétuel. Avant d'imaginer toutes les conséquences de ce grand changement, avant même de me livrer au petit espoir qui en résulte pour l'hiver prochain, j'ai couru à mon livre. Ces lentes oscillations, dont la période est d'environ vingt-six mille ans, ne sont point sensibles dans l'expérience, et donc ne me sont point du tout connues. Mais lisons ce qu'on en dit. Il est clair pour moi, et pour mon lecteur aussi peut-être, que si l'axe de la terre était perpendiculaire au plan de son orbite, l'équateur viendrait se confondre avec la route du soleil, que l'on nomme écliptique. Et je lis dans un *Annuaire du Bureau des Longitudes* : « On peut admettre que l'obliquité de l'écliptique varie seulement entre vingt et un et vingt-quatre degrés environ, et par suite le plan de l'équateur n'est jamais venu et ne viendra jamais en coïncidence avec celui de l'écliptique. » Je me contente ici de croire ; mon astronomie ne va pas jusque-là ainsi nous n'aurons pas de printemps perpétuel nous, entendez nos neveux.

Il n'en est pas moins vrai, si j'en crois mon livre, que nous sommes dans une période où l'obliquité de l'écliptique diminue de siècle en siècle ; nous sommes à plus d'un degré de l'obliquité la plus grande, et nous allons tout doucement vers l'obliquité la plus petite. Comprenons bien ce que cela signifie pour le ciel que nos yeux voient. Le soleil s'élève de moins en moins en été, et il s'abaisse de moins en moins en hiver ; il est donc vrai en gros que les étés sont de moins en moins chauds, et les hivers de moins en moins froids. Cette lente promenade qui nous approche de l'éternel printemps, mais sans jamais nous y conduire tout à fait, dure environ treize mille ans, et le retour, autant. Ainsi l'on a vu autrefois sur cette terre, dans cette région de Paris, les terribles hivers de la période glaciaire, où les glaces du pôle s'étendaient jusqu'à la Seine ; et on les reverra.

On peut déjà rêver là-dessus ; car il est inévitable que le centre de la civilisation se déplace en même temps que les saisons varient. Notre passé historique se trouve éclairé par ces promenades du soleil. Depuis dix mille ans environ il est clair, au moins pour le bassin méditerranéen, que l'humanité pensante a remonté continuellement vers le nord. La brûlante Égypte est couverte de débris imposants. C'est là et dans l'Orient méridional, aujourd'hui engourdi par la chaleur, qu'est le berceau de nos religions, de nos sciences et de notre morale. Carthage n'est qu'un souvenir. Rome n'est plus dans Rome ; la pensée et les arts ont été remplacés en Grèce par l'insouciance et les passions de l'été. Athènes se trouve maintenant à Paris, comme les Parisiens aiment à dire, Rome est à Londres, ou peut-être à Berlin. Les Scandinaves font voir une belle sagesse ; la Russie s'éveille. Les grands continents sont toujours en retard sur les presqu'îles, comme on sait, puisque la mer est un régulateur des climats. Dans quelques siècles, la Sibérie sera à son tour centre de pensée, d'invention et de puissance. Puis, quand les grands hivers reviendront, la civilisation redescendra vers l'Égypte et l'Inde, toujours marchant des continents aux presqu'îles, comme en notre histoire elle a remonté et remonte des presqu'îles aux continents en même temps que du sud au nord. Le détail serait beau à suivre ; par exemple l'Espagne, plus compacte que l'Italie, en retard sur elle pour la grandeur et la décadence.

6 novembre 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

XIV

L'esprit du monastère.

19 novembre 1921

[Retour à la table des matières](#)

C'est un beau jeu que de grimper vers l'Everest. Parvenus à ce plateau du Thibet, où l'on cultive l'orge à une altitude voisine de celle du mont Blanc, les explorateurs se trouvent tout juste au bas de l'énorme montagne. De ces récits, merveilleux à lire, je veux retenir deux choses, une de politique, l'autre de religion.

L'expédition est en lutte contre les choses ; mais elle trouve bon accueil et secours auprès des hommes en ce Thibet réputé dangereux. La cause d'un si grand changement n'est pas difficile à mesurer. Les mouvements des Anglais dans cette région furent toujours contrariés par la politique russe ; entendez par là non seulement que les chancelleries faisaient objection à tout, mais aussi que les explorateurs et émissaires travaillaient à mettre les Thibétains en défiance à l'égard de l'autre peuple ; et les Thibétains, assez sagement, se défiaient des uns et des autres. Ce qui est remarquable, c'est que ces passions aient cessé en même temps que leur cause. L'état de guerre s'établit aussitôt, d'après les moindres signes, mais l'état de paix aussi bien et aussi vite. Les signes ont un effet immédiat. L'inimitié se gagne comme la peste ; et les intérêts, quoi qu'on dise, n'ont rien à voir dans ce jeu redoutable. En revanche les signes de l'amitié rétablissent la paix ; le souvenir ne vit que par les signes.

Je viens aux moines et aux monastères, qui ont rapport aux mêmes idées. Si haut que les grimpeurs anglais se soient élevés, ils ont toujours trouvé la trace humaine ; il y a des couvents et des ermites jusque dans ces hautes solitudes. Les passions étant les mêmes partout, les sages ont toujours su trouver que le silence joint à la discipline des gestes, étaient ici le meilleur remède. Et les médecins, encore aujourd'hui, ne peuvent rien conseiller de mieux à un homme exaspéré. Personne ne voudrait croire que les tristesses de l'âge et les cruels soucis à l'égard du corps résultent principalement de l'échange des signes. J'ai connu un dyspeptique qui avait grand souci d'une appendicite sans doute imaginaire ; il en parlait trop ; même toute sa mimique s'orientait vers la partie souffrante ; toutefois il résistait par l'esprit, qui était fort cultivé et toujours actif ; aussi ce fut sa femme qui finalement s'abandonna aux chirurgiens.

Nous avons abondance de vieux tragédiens. Comme les malheureux qui croient se guérir en toussant et en se grattant, ainsi chacun déclame, usant imprudemment des signes, qui sont comme des armes empoisonnées. C'est pourquoi le monastère fait aussitôt miracle. Et il est presque impossible que les hommes, tant qu'ils ignorent le mécanisme des passions, ne sentent point alors la présence de quelque dieu consolateur. Qui voudrait croire qu'un changement d'attitude et de nouveaux signes enlèveront les épines du souvenir et effaceront bientôt le souvenir même ? Je reviens à ma première idée, et je ne m'étonne point que l'ombre seule d'un sentiment guerrier sur un visage ait longtemps fermé ces frontières. Contre quoi les déclarations pouvaient moins que l'honnête visage du grimpeur, qui évidemment ne se soucie que d'arête rocheuse, de piolet, de corde et d'escalade.

19 novembre 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

XV

La grande histoire.

28 novembre 1921

[Retour à la table des matières](#)

Le géomètre a donné du pied dans mon histoire universelle, fragile édifice. Il m'a prouvé que la précession des équinoxes, dont la période est d'environ vingt-six mille ans, ne modifie nullement l'inclinaison de l'écliptique sur l'équateur. Je dirais bien que je le savais, mais on ne sait jamais assez ces choses-là, qu'il faut savoir par les livres, puisque vingt ans d'observation sont comme rien en regard de ces lentes révolutions. Occasion donc de revoir cette géométrie abstraite, et de me nourrir de vérités incontestables.

Remarquez que mon hypothèse méritait toujours d'être suivie. Cette migration de l'humanité supérieure, qui complique le progrès, cette décadence des empires en certaines régions, cette naissance en d'autres, doit être expliquée de préférence par quelque lente oscillation des climats. Et peut-être faudrait-il inventer quelque balancement extrêmement lent de l'écliptique sur l'équateur pour rendre compte de cette période où nous sommes, où le progrès va du sud au nord malgré le refroidissement général de la terre, qui est considéré comme hautement vraisemblable.

Je n'ai rien inventé. J'ai ajouté foi à dix lignes de l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*. Réveillé par mon géomètre, j'ai supposé d'abord quelque erreur énorme dans cette publication périodique, et je suis retourné à mes deux

traités d'astronomie qui sont assez anciens. L'un, inspiré de l'esprit géomètre, insiste beaucoup sur la stabilité du système solaire, et dit seulement que les changements de l'écliptique par rapport à l'équateur, autres que le balancement de dix-huit années, chose connue et petite, doivent être très faibles en de très longues périodes. L'autre traité, qui est celui de Lalande, remarque, non sans un certain regret de géomètre, que l'inclinaison de l'écliptique sur l'équateur semble bien diminuer lentement et régulièrement depuis deux mille ans. Songez que la mesure de cette inclinaison revient à observer la hauteur du soleil aux solstices, chose facile et anciennement pratiquée, par la mesure de l'ombre du gnomon, ou, en langage ordinaire, de l'ombre d'un piquet dont on connaît la hauteur. Comme il n'est point vraisemblable que tant de mesures s'écartent toutes du vrai dans le même sens, il est bien difficile, comme dit Lalande, de nier que l'inclinaison de l'écliptique diminue dans cette période où nous sommes.

D'après ce fait, j'aperçois deux doctrines possibles. L'une d'après laquelle l'écliptique viendra coïncider dans quelques siècles avec l'équateur ; et c'est ce qui a donné lieu à cette réponse faite à un journaliste, que nous allons à un état où les saisons seraient supprimées. Mais cette conception est peu vraisemblable en ce système solaire où tout s'équilibre par des balancements compensateurs ; et sans doute quelque géomètre, reprenant la question d'après de nouvelles données, a réduit la chose à une oscillation dont il a fixé à peu près l'amplitude ; et si l'amplitude est limitée à quatre degrés environ, comme dit l'*Annuaire*, on peut conjecturer, d'après la remarque de Lalande, que la période pour l'aller et le retour est du même ordre, à quelques millénaires près que la période des précessions. Et puisque quatre degrés ne sont pas négligeables, pour l'inégalité des saisons, me voilà raffermi dans mon hypothèse de civilisations successivement nordiques et sudistes, se promenant de Thébàïde en Scandinavie, entre deux bandes de peuples tout à fait nordiques, rares et misérables, ou tout à fait équatoriales, et engourdies par la chaleur.

28 novembre 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

XVI

L'homme enchaîné.

30 novembre 1921

[Retour à la table des matières](#)

Le régime des passeports ne durera pas toujours. Gouttenoire de Toury et d'autres hommes iront librement à Berlin ; les deux peuples se connaîtront autrement que par les rapports entre leurs gouvernements. Ce n'est pas que je fasse grief aux gouvernements de ce qu'ils disent et de ce qu'ils écrivent ; parler ou écrire au nom de tout un peuple, cela déforme l'humain ; par ce langage nécessairement prudent, abstrait, étranglé, tout est mensonge finalement ; il n'y a point de sincérité possible pour celui qui parle au nom de plusieurs. Au contraire un homme libre, et qui parle en son propre nom, représente des milliers d'hommes. L'erreur ici est de prendre l'humanité collectivement ; la résultante d'une foule est nécessairement pauvre en idées et riche de passions. Tel est le double effet de la timidité en chacun ; et l'homme politique est timide par l'institution même ; si du reste il est timide encore par sa propre nature, le mal est double. De toute façon les pensées collectives sont inhumaines ; chacun admirera dans les discours officiels un mélange de puérilité et de sauvagerie. L'homme enchaîné, c'est le chef.

L'humanité réelle se trouve en un homme libre ; non pas toujours développée ; du moins non mutilée. La condition humaine est que c'est l'individu qui pense, j'entends universellement. Une réunion, un concile, une académie n'élaborent jamais rien ; cette pensée commune, dans tous les sens du mot, se

détermine par un accord qui est négation des différences, et où personne ne se reconnaît. Au contraire en tout poète, en tout penseur, en tout homme qui juge ou qui chante pour lui seul, chacun se reconnaît. Beethoven, musicien universel, et sourd, cela fait un prodigieux symbole. Condamné à s'écouter lui-même. Nullement écho d'échos. Les lieux communs assiègent toute oreille, moins encore en musique que dans les autres langages. Ce que tout le monde dit, personne ne le pense ; mais ce que chacun pense, c'est le sourd volontaire qui le trouve en lui-même. Humanité, cortège de Grands Sourds.

Révérance parler, je puis bien appeler penseurs aux grandes oreilles ces hommes publics, sans pensée qui leur soit propre, et qui ont l'ambition de traduire la pensée commune. Quelle erreur, de croire que ce que le premier venu improvise et échange avec d'autres comme une monnaie c'est sa pensée. Et encore faut-il dire que cette monnaie s'use par l'échange. Il faut deviner la pensée d'autrui ; et c'est justement ce que l'on appelle penser. Je l'ai observé en plus d'une rencontre ; souvent un homme oubliait l'opinion et faisait voir quelque pensée humaine et raisonnable, sur la paix, sur la haine ou sur les déclamateurs ; l'instant d'après le même homme oubliait sa lente et prudente pensée, et répétait les lieux communs des politiques. C'est le dernier effort de la police, de ne vouloir point ouvrir les frontières à des pensées qui sont maintenant permises chez nous. Effort vain. De Washington, même est arrivé, parmi tant de lieux communs, le son d'une pensée hérétique, qui est celle de presque tous, et que l'Académie censurerait, si elle pouvait. J'aperçois de grandes oreilles qui se secouent, voulant dire qu'on a changé la chanson officielle.

30 novembre 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

XVII

La nécessité secourable.

15 décembre 1921

[Retour à la table des matières](#)

Nul n'a choisi ses parents, ni même, s'il regarde bien, ses amis. Nul n'a choisi d'être grand ou petit, blond ou brun. C'est une des conditions les mieux établies de notre existence, que nous devons accepter une situation de fait, et travailler en partant de là. Si j'ai une mauvaise mémoire, je n'ai pas à récriminer, mais je dois m'efforcer de la rendre passable ; et, si j'ai une oreille paresseuse, je dois regarder plus attentivement de ce côté-là en traversant les rues. L'indignation ne sert point. Cette idée est familière à tous. Nous comprenons aisément que notre nature et ce qui l'environne, tout cela nous est donné, et ne peut être changé comme un vêtement ; il faut se contenter de modifier un peu ces conditions imposées. L'expérience fait voir que les modifications qui dépendent de nous sont très faibles, par rapport à la structure et au régime de l'ensemble ; mais l'expérience fait voir aussi qu'elles suffisent presque toujours. Il y a très peu de distance entre la pire humeur et la meilleure, Il suffit quelquefois de changer l'attitude, de retenir un geste ou une parole, pour colorer autrement une journée. Il y a très peu de différence entre un son juste et harmonieux et un son faux ou laid, entre une belle courbe et un contour sans grâce. Telle est sommairement l'idée virile de la nécessité et de la puissance ; et c'est une idée puérile de vouloir changer la forme du violon, au lieu d'apprendre à s'en servir comme il faut.

Cette idée n'est point commune dans la politique. Il est ordinaire que, lorsque l'on réfléchit sur des maux trop évidents, comme l'injustice ou la guerre, on imagine d'abord un changement total, après quoi tout ira pour le mieux. Mais une nature est donnée ici encore, et inflexible pour le principal. Il n'est pas vraisemblable que la nécessité politique nous tienne moins étroitement qu'une autre, et que l'on change plus aisément la constitution de son pays que la forme de son propre nez. Et, comme il faut vivre selon la structure imposée par la nécessité biologique, ainsi il faut vivre politiquement selon un état des relations humaines que l'on n'a point choisi. S'indigner ici est à peu près aussi raisonnable que de déclamer contre le froid, contre le brouillard ou contre le verglas.

Le forgeron se soumet au fer ; le marin se soumet au vent, au courant et à la houle. Mais, dans ce monde résistant, l'industriel animal prend son appui. « L'homme ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant » ; parole connue, mais qu'il faudrait appliquer aux choses de la politique. Ainsi cette énergie irlandaise, mieux employée, suffisait certainement à modifier un régime évidemment imparfait jusqu'à le rendre supportable. Bref une bonne constitution diffère très peu d'une mauvaise, de même qu'un heureux coup de barre diffère très peu de celui qui envoie le bateau sous la vague. Seulement on ne veut point suivre l'analogie ; on veut penser que ce monde humain, d'apparence flexible, peut être transformé selon l'idée. On ne regarde que les passions, espérance ou peur, choses instables ; on ne veut point voir les nécessités géographiques, économiques, biologiques, qui ne cèdent jamais que pour revenir. Il faut des milliers de mouvements de la barre pour une traversée, et qui n'ont guère changé l'Océan ; mais vous êtes sauf. Ainsi la prudence politique de tous peut beaucoup et assez, par de faibles changements, comme de laisser un journal pour un autre. Toutefois il vaut encore mieux écrire au directeur du journal que vous lisez, s'il ne raisonne pas à votre gré. Au lieu de dire que c'est inutile, essayez.

15 décembre 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

XVIII

Pièges de la politesse.

31 décembre 1921

[Retour à la table des matières](#)

Il est triste de penser que la haine de l'étranger n'est peut-être qu'une politesse, et comme une concession de chacun à tous, de façon que nul ne l'éprouve et que presque tous l'expriment. Ceux qui poursuivent le « désarmement des cœurs » devraient considérer le problème sous cet aspect. Car la politesse n'est pas une chose de peu, et l'expression n'est pas une chose de peu. Les signes sont directement l'objet de la vénération universelle, comme l'histoire des religions le fait assez comprendre ; et le scandale, qui naît du désordre dans les signes, peut bien, par une réaction du dehors sur le dedans, éveiller des émotions violentes absolument spontanées, qui ne correspondent pourtant à aucun sentiment sincère.

Dans les temps qui ont suivi la guerre, j'ai observé plus d'une fois que des propos raisonnables concernant les conditions de la paix, pouvaient être essayés dans un petit cercle, mais nullement dans un grand. Le même homme, dans le grand cercle, recevant pour ainsi dire à la surface de son corps l'étonnement d'un grand nombre d'assistants, était aisément jeté hors de la raison impartiale, et déclamait de nouveau pour rétablir l'accord de société, ne se souciant plus d'accorder les signes à son sentiment véritable, mais plutôt d'accorder des signes avec des signes, à la manière d'un musicien d'orchestre. Et je reconnais que ce retour au commun langage lui donnait aussitôt un bonheur plein, et, par ce chemin, une sorte de certitude née de l'assurance.

C'est pourquoi il fallait, et il faut encore, traiter de la paix dans une conversation intime, où un troisième personnage, dès qu'il joue le rôle d'assistant, est déjà de trop. La société pour la paix risque ainsi de se former sur le modèle des sociétés secrètes, où les réunions étaient presque toujours de deux hommes seulement. Cette préparation est tout à fait nécessaire. La force de l'adversaire est en ceci qu'il vous défie toujours d'avouer publiquement une opinion résolument pacifique ; et ils vont jusqu'à dire que la pensée de l'homme isolé, et non tenu par l'assemblée, ne compte pas. Il est clair que si l'on réunit un grand nombre d'hommes, sans choisir, un discours sincère y fera désordre et scandale, parce que la raison divise d'abord, en brouillant les signes. Au contraire, le discours tragique, conforme aux signes habituels, atteindra aussitôt, par l'écho unanime, une autre espèce de sincérité dont témoignera une émotion sans mesure, et même par souvenir, le courage. En sorte que ce n'est pas encore une bonne règle, si, l'on veut connaître la vraie pensée d'un homme, d'observer ses actions.

31 décembre 1921.

Vigiles de l'esprit (1942)

XIX

Le premier janvier.

1^{er} janvier 1922

[Retour à la table des matières](#)

Astronomiquement, il vaudrait mieux placer le commencement de l'année à l'équinoxe du printemps. C'est le moment où le soleil, remontant de jour en jour, passe par sa hauteur moyenne au-dessus de l'horizon, et décrit à peu près l'équateur dans le ciel, depuis son lever jusqu'à son coucher. Ce moment est très facile à observer avec précision parce que le soleil s'élève franchement d'un jour à l'autre. Et si vous avez dans votre jardin une sphère armillaire, dont l'axe s'incline vers la polaire, et dans laquelle un cercle de bronze incliné du midi au nord représente l'équateur, le jour de l'équinoxe sera le jour où le soleil n'éclaire par le bord intérieur de ce cercle. Au contraire, dans les solstices, le soleil se tient quelques jours comme immobile ; au solstice d'hiver, ainsi qu'on a vu ces temps-ci, il se traîne au-dessus de l'horizon méridional comme s'il ne se décidait pas à remonter ; aussi voyons-nous que Noël est un peu après le solstice, et notre premier janvier encore une semaine plus tard, quand il est clair que le soleil remonte. Cette aurore de l'année est moins nettement marquée que l'aurore du jour.

Les peuples devaient néanmoins préférer le premier janvier du solstice d'hiver à l'équinoxe du printemps, qui est comme le premier janvier des astronomes. Car c'est au solstice d'hiver que réellement nous sommes invités par le soleil à recommencer une nouvelle suite de travaux. Janvier, c'est le retour de la lumière et l'annonce du printemps. Les jours ont une clarté matinale ; les

arbres dénudés font des ombres nettes. Ce n'est plus le temps de regretter les ombrages en regardant tomber les feuilles de l'an passé. Chaque jour est meilleur que le jour qui précède ; c'est le temps d'espérer.

Comme janvier est un commencement, au rebours décembre est réellement une fin et un soir. Les débris de l'année couvrent la terre ; la pensée revient sur ce qui fut fait ; c'est le temps du recueillement et du souvenir. Aussi voyons-nous que la fête des morts s'est posée par là, au commencement des journées crépusculaires. Au soir, la pensée revient sur les travaux du jour ; la fatigue, sensible dans tous les membres, témoigne de tous les mouvements que l'on a faits, et en quelque façon les conserve. Au contraire le sommeil, en nous reposant et nettoyant, nous rend oublieux et neufs ; cette jeunesse est celle de l'aurore. De même l'année qui finit, par ses feuillages fanés, réveille les pensées estivales ; le passé est écrit partout. En ces temps est née la formule homérique : « Les générations des hommes sont comme les feuilles des arbres. » L'automne est pensif. L'hiver est piquant, actif, et jeune comme le matin ; c'est la première des saisons et non la dernière ; sur quoi l'imagination se laisse tromper, et le corps ferait marmotte au coin du feu. Mais la pensée en vigie nous réveille avant le jour, par les souhaits et les fanfares.

1^{er} janvier 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XX

Le géomètre intempérant.

17 janvier 1922

[Retour à la table des matières](#)

Quoi qu'ait pensé, calculé, supposé ou vérifié Einstein, ses théories sont pour éclairer deux ou trois douzaines de savants peut-être. L'homme moyen n'y trouvera rien à prendre. Il est très bon de douter d'une idée que l'on possède bien ; c'est la santé de l'esprit ; mais qu'est-ce que douter d'une idée que l'on n'a même point formée ? Qu'est-ce que douter avant d'être sûr ? Il y a plus de vingt ans nous fûmes assaillis par d'indiscrets douteurs qui nous voulaient assurer que la géométrie d'Euclide était fausse, et que la somme des angles d'un triangle n'égalait plus deux angles droits. Je me gardai bien d'entrer dans ces chemins ; mais tous ces agités, qui se disaient géomètres, me donnèrent occasion de réfléchir sur le triangle d'Euclide, et ma conclusion fut que la trente-deuxième proposition de l'antique géométrie était bonne à contempler encore longtemps, même pour la plupart de ceux qui croient la bien connaître.

Démontrer n'est pas le tout. On ne peut même pas dire qu'une preuve invincible donne certitude ; ce n'est que négatif ; je n'ai plus rien à objecter ; mais la plus profonde raison se trouve cachée dans la chose même, et il faut bien des années, pour l'avoir tout à fait familière, ainsi qu'elle fut, sans doute, pour l'inventeur, qui n'avait pas d'abord le secours de la preuve. Si j'avais, donc, à faire connaître à un enfant cette riche nature du triangle euclidien, le

même en toutes ses formes, je voudrais d'abord qu'en pliant un mètre de menuisier de diverses manières, il produisît toutes sortes de triangles, pointus, écrasés, symétriques ou gauches, et qu'il remarquât bien ce qui arrive quand il augmente un des angles en laissant un des autres en l'état. C'est faire tourner une droite par rapport aux deux côtés d'un angle invariable.

Faire tourner, cela mérite attention ; voilà une opération qui reçoit le plus et le moins, car on peut faire tourner beaucoup ou peu ; on peut faire tourner du double ou du triple. Chose plus remarquable encore, on peut faire tourner une droite jusqu'à ce qu'elle revienne à sa première position ; ce demi-tour est une grandeur de rotation toujours égale à elle-même ; et voilà l'angle plat, unité naturelle, plus naturelle peut-être que l'angle droit qui en est la moitié. Et peut-être faudrait-il former d'abord cette idée-là, pour quoi il faudrait changer un peu le mètre pliant. Puis, revenant au mètre pliant, ou bien usant de trois règles articulées au moyen de deux clous, je demanderais si, quand une des règles tourne dans un sens par rapport à l'autre fixe, elle tourne dans le même sens par rapport à la troisième règle fixe. Ainsi apparaîtrait une autre idée, d'immense portée, que la rotation a deux sens, et qu'une même rotation a deux sens. Il resterait à apercevoir que la quantité d'une rotation est toujours la même, au sens près, par rapport à toutes les droites fixes ; ce qui conduirait à entendre que le changement d'un des angles dans le triangle est compensé par le changement d'un autre ; nous voilà sur le chemin de reconnaître que les trois angles du triangle font toujours ensemble l'angle plat. Idée étonnante, que nul homme sur cette planète n'a encore épuisée. Et puisque mon entendement n'est pas encore égal au triangle d'Euclide, je ferme ma porte au nez du géomètre intempérant.

17 janvier 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXI

Le géomètre intelligent.

25 janvier 1922

[Retour à la table des matières](#)

J'ai rencontré mon géomètre, qui m'a dit sans préambule : « Vous voilà donc parti pour découvrir de nouvelles propriétés du triangle, dont quelques-unes fausses. Car une droite qui tourne, sachez-le bien, tourne dans le même sens par rapport à toutes les droites fixes du même plan qu'elle se trouve rencontrer. Il vaudrait bien mieux raisonner correctement à la manière d'Euclide. Et, finalement, si votre entendement, comme vous dites, n'égale point le triangle d'Euclide, je ne puis que le regretter. »

Ainsi parla mon géomètre, qui est un homme sans indulgence ; et il me plaît ainsi, car je n'ai nul besoin d'indulgence. Et ce n'est certes pas la première fois qu'il essaie de me mépriser, ni, à ce que j'espère, la dernière ; car, de ces rencontres entre le civilisé et le sauvage, il résulte toujours quelque chose de profitable pour lui et pour moi. Je lui répondis : « Mon cher, à celui qui ne récite pas une leçon, l'erreur est facile ; mais il est bien rare qu'une erreur toute naturelle n'enferme pas quelque vérité utile à considérer. Reprenons par la pensée mon mètre pliant ou mes règles articulées ; faisons varier le triangle par changement d'un angle seulement. Je remarque ceci qu'à mesure que j'ouvre un angle, j'en ferme un autre ; et tant que ce double effet m'étonnera, c'est un signe que je n'ai pas bien compris ce que c'est que rotation. En toute rotation il y a toujours un angle qui s'ouvre et un angle qui se ferme. Ou,

si vous voulez, autant qu'une partie de la droite tournante s'éloigne d'une droite fixe, autant l'autre partie s'en rapproche. »

« Mais, dit-il, cela n'a aucun rapport avec les deux sens possibles de la rotation. »

« Vrai, lui dis-je ; toutefois si la confusion est sur le papier, elle ne peut être dans la pensée. Considérez donc que les angles intérieurs d'un triangle sont assujettis à cette condition que leurs changements d'ouverture sont de sens inverse, l'un s'ouvrant quand l'autre se ferme, et le changement de l'un compensant exactement celui de l'autre ; ce que je voudrais rattacher à deux propositions de ma géométrie préhistorique. L'une qui est que, par la rotation, un angle diminue toujours d'autant que l'autre augmente ; et l'autre, selon laquelle une droite qui tourne, tourne de la même grandeur d'angle par rapport à toutes les droites fixes. »

« Je ne vois point, dit-il, où cela conduit, sinon à comprendre péniblement une démonstration facile. »

« Mais surtout, mon cher, à me délivrer de la preuve, et à me faire connaître l'objet. Faites donc tourner trois droites dans un plan, ensemble et séparément, et vous verrez apparaître des propositions nouvelles ; par exemple, trois segments d'une même droite, tournant de la même quantité, resteront parallèles ; ou, si elles font ensemble certains angles, les garderont ; ou, si elles tournent en sens inverse, les changeront en relation avec les angles dont elles auront tourné. Et c'est d'après cette liaison des angles, que je voudrais comprendre, moi, et que vous devez comprendre, vous, comment les trois angles d'un triangle font toujours ensemble un angle plat. » Là-dessus il me regarda de son air intelligent ; et c'est ce que j'attendais.

25 janvier 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXII

Les surprises du calcul.

2 février 1922

[Retour à la table des matières](#)

On s'étonne quelquefois de voir un marchand s'obstiner à faire commerce, lorsque le sévère comptable lui a prouvé par un calcul bien clair qu'il se ruine en travaillant. C'est que l'argent qui circule sonne plus fort que les comptes ; c'est que le mouvement des acheteurs empressés fait oublier le comptable à triste figure.

J'ai observé que les comptes ne nous persuadent guère lorsque l'on m'a proposé ce facile problème de géométrie : vous supposez un fil bien serré autour de l'équateur terrestre, toutes aspérités supprimées, ce qui ne fait point difficulté. J'augmente ce fil, qui fait le tour de la terre, d'un mètre seulement ; je suppose le fil régulièrement arrondi et partout à égale distance du sol. Quel est l'animal qui passera dessous ? On répond presque sans hésiter que c'est une fourmi ou peut-être un microbe qui passera dessous ; j'ai répondu de même. Or un chien de manchon passerait sous ce fil, comme un calcul simple le fait comprendre aussitôt, puisque le rayon de ce fil circulaire augmenté d'un mètre dépasserait le rayon terrestre de seize centimètres à peu près. La première idée qui m'est venue est celle-ci : « Je me suis trompé en calculant. » Une vérification plus attentive a détruit cet espoir. Mais je ne pouvais m'empêcher de me dire, en considérant cet immense fil appliqué autour de la terre : « Qu'est-ce qu'un mètre, auprès d'une telle longueur ; c'est comme zéro. Et si je tends le fil allongé d'un mètre seulement sur un kilomètre, que gagnerai-je

en hauteur ? À peine de quoi faire passer un rat. Si je soulève régulièrement ce fil tout autour de la terre, l'écart sera presque nul. » Ainsi j'imaginai, croyant raisonner. Afin de sortir de cette pénible situation, j'ai dû rapprocher le calcul de l'image, en dessinant des circonférences concentriques dont chacune soit plus longue que l'autre d'une même quantité, et en comprenant, par le rapport invariable entre la circonférence et le rayon, que les rayons de ces circonférences concentriques s'allongent en même temps d'une même quantité, qui est une fraction de l'autre, et qu'ainsi la distance entre les circonférences successives est toujours la même, si immenses qu'on les suppose. Mais le lecteur, après ces essais ou d'autres, demeurera peut-être incrédule, ou, pour parler mieux, crédule.

Je me souviens qu'une section d'artillerie, composée de deux pièces de soixante-quinze, avait demandé mille coups pour deux jours de combat, et se plaignait de n'en avoir reçu que deux cents. C'était dix minutes de tir accéléré ; d'où l'on voit que mille coups c'était encore trop peu. Pourtant celui qui aurait vu les mille coups en tas aurait dit : « Voilà autant et plus de munitions qu'il ne m'en faut. » Ce n'est qu'après trois ans de guerre que l'on a osé faire le calcul, et y croire.

2 février 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXIII

Esprit des preuves.

8 février 1922

[Retour à la table des matières](#)

Quand je vois disparaître une muscade ou une carte à jouer, puis reparaître justement où je ne l'attendais pas, où j'aurais parié qu'elle n'était pas, c'est alors que je discute avec moi-même, et que je fais de fantastiques suppositions. Mais quand le faiseur de tours me montre son secret, alors la chose même, bien connue, efface toutes les suppositions. Ce qui fait la puissance du mathématicien, ce n'est pas cette preuve imitée du prétoire, et qui ferme la bouche d'un contradicteur supposé ; c'est un objet simplifié, bien déterminé et parfaitement connu. Rien n'y est caché, rien n'y est laissé à deviner ; c'est pourquoi l'ignorant est quelquefois inquiet devant cette vérité nue ; il voudrait croire qu'on lui cache quelque chose ; aussi pèse-t-il la preuve au lieu de considérer l'objet. Il faut déjà être assez avancé dans le savoir pour comprendre que la preuve est la compagne de l'ignorance.

Qui cherche des preuves ? Le juge, ou l'avocat, devant ces crimes qui n'ont pas laissé de témoin ; il ne reste que le cadavre ; tout est inconnu, tout est à inventer. Ainsi quelquefois cherche-t-on avec ses mains ou avec son nez, faute de lumière. Aussi, dans ces controverses, voit-on qu'il y a réponse à tout. Une supposition, si ingénieuse qu'elle soit, et même suffisante, n'est jamais la seule possible ; c'est pourquoi la preuve laisse toujours incertain celui qu'elle persuade, et inquiet ou irrité de voir que d'autres ne sont pas

persuadés. Aussi ne supporte-t-il pas la contradiction. Convaincu et irritable, tel est l'homme qui a digéré la preuve. Le fanatisme est des choses incertaines et prouvées ; qui restent incertaines et qui restent prouvées. Telle est la théologie parce qu'elle ne montre jamais d'objet.

Dans la science astronomique cherchez l'objet et non la preuve ; alors vous entendrez ce que voulait exprimer Newton, disant : « Je ne fais pas d'hypothèses. » Le fait est que son invention fameuse n'est qu'une description meilleure de ceci, que la lune tourne autour de la terre. Il dit comment elle tourne, ce que personne avant lui n'avait su dire assez. Il dit le comment et se moque du pourquoi. Mais celui qui n'a pas assez observé les apparences, et qui se trouve devant le ciel aussi étourdi que devant une danse de moucherons, attend que la gravitation, personnage invisible, mette de l'ordre en tout cela par des preuves. Joseph de Maistre, alors, tourne la tête, et veut dire, comme de la nature : « La gravitation ? Quelle est cette femme ? » Mais la gravitation, pour celui qui sait, se ramène toute à l'objet gravitant. Ainsi, la théorie de Copernic est le modèle de toutes, qui n'ajoute rien au système solaire, mais qui invite seulement à le connaître ; et quand cet objet est connu, toutes les apparences sont expliquées, absolument comme chez le faiseur de tours. Aussi ceux qui veulent ici des preuves sont scandalisés de la faiblesse des preuves. Fanatiques s'ils tiennent pour les preuves ; sceptiques s'ils se défient des preuves. Ou bien considérant que la terre tournant est un fait nouveau, qu'ils veulent découvrir et faire découvrir ; ou bien ruinant les preuves et doutant si la terre tourne, parce qu'ils ne connaissent pas assez les apparences que cette manière de voir explique élégamment. Sceptique ou croyant, c'est toujours le même homme, homme de discours et de preuve, avocat échappé du prétoire.

8 février 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXIV

Obscurités de l'expérience.

24 février 1922

[Retour à la table des matières](#)

Si quelqu'un me demandait où il faut se placer pour apercevoir que le système de Copernic est vrai, je lui dirais : « Ici où vous êtes, et n'importe où. » Le système de Copernic n'est qu'une manière de penser les apparences de ces belles nuits hivernales. On dit quelquefois que Copernic a vu les choses du soleil, abandonnant par la pensée cette petite terre où l'observation est trompeuse. C'est parler trop vite. Un spectateur placé sur le soleil verrait d'autres apparences, mais ce seraient toujours des apparences ; personne ne peut jamais voir autre chose que la perspective du système de Copernic, et cette perspective dépend du point que l'on choisit ; il faut toujours remonter de l'apparence à la chose ; il n'y a point au monde de lunette ni d'observatoire d'où l'on voie autre chose que des apparences. La perception droite, ou, si l'on veut, la science, consiste à se faire une idée exacte de la chose, d'après laquelle idée on pourra expliquer toutes les apparences. Par exemple, on peut penser le soleil à deux cents pas en l'air ; on expliquera ainsi qu'il passe au-dessus des arbres et de la colline ; mais on n'expliquera pas bien que les ombres soient toutes parallèles ; on expliquera encore moins que le soleil se couche au delà des objets les plus lointains ; on n'expliquera nullement comment deux visées vers le centre du soleil, aux deux extrémités d'une base de cent mètres, soient comme parallèles. Et, en suivant cette idée, on arrive peu à peu à reculer le soleil, d'abord au delà de la lune, et ensuite bien au delà

de la lune, d'où l'on conclura que le soleil est fort gros. Je ne vois point que le soleil est bien plus gros que la terre ; mais je pense qu'il est ainsi. Il n'y a point d'instrument qui me fera voir cette pensée comme vraie.

Cette remarque assez simple mettrait sans doute un peu d'ordre dans ces discussions que l'on peut lire partout sur la valeur des hypothèses scientifiques. Car ceux qui se sont instruits trop vite et qui n'ont jamais réfléchi sur des exemples simples, voudraient qu'on leur montre la vérité comme on voit la lune grossie dans une lunette. Mais, si grossie que soit la lune, elle n'est toujours qu'une apparence sur laquelle il faut raisonner. Je ne vois point de montagnes dans la lune ; je vois seulement des ombres et des lumières. Quelquefois, quand la lune est à son premier quartier, une bonne lunette permet de voir le soleil éclairer des pics au delà de la ligne d'ombre, avant de pénétrer dans les vallées lunaires ; pourtant ce que le vois n'est point cela ; je vois un point lumineux au delà de la ligne d'ombre, et je pense que le soleil touche des cimes élevées ; même, d'après cette supposition, je puis calculer géométriquement la hauteur de ces pics supposés ; mais enfin, si je ne raisonne point, je resterai en présence d'apparences qui par elles-mêmes ne me diront rien. Je voudrais croire qu'avec une lunette plus grosse je serais bien plus savant ; toutefois ce n'est pas si simple ; à mesure qu'un instrument est plus puissant, il faut penser davantage pour en tirer quelque chose. Le microscope étourdit l'ignorant, il ne l'instruit point.

24 février 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXV

Bon usage des genres.

3 mars 1922

[Retour à la table des matières](#)

Qui classe les êtres se trompe. Quand on a mis un homme au nombre des avares, on le conçoit encore très sommairement, car ce qui est commun à tous les avares est peu de chose ; et les différences sont ce qui intéresse l'observateur. Or pour observer ces différences, il faut que je considère l'homme par rapport à d'autres classes ; car il importe de savoir si notre avare est riche ou pauvre, fabricant ou marchand, gras ou maigre, dolichocéphale ou brachycéphale, grand ou petit. À vrai dire les classes ne sont point comme des casiers où l'on doit mettre des êtres ; je les comparerais plutôt à des appareils que l'on braque sur un individu. Par exemple sur ce temps brumeux, qui est comme un individu unique et inimitable, je braque le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre, l'anémomètre ; ces mesures réunies exprimeront déjà, d'une manière approchée, l'état météorologique actuel ; et chacun sait bien, dans les temps de cache-nez, que l'on n'a pas une idée suffisante du temps qu'il fait d'après le thermomètre, si l'on ignore la vitesse du vent. Pour revenir à mon avare, il ne me suffit pas de le nommer d'une certaine manière, avare ou non c'est une pensée grossière et une pensée paresseuse il faut que je braque encore sur lui beaucoup d'autres idées, afin de soupçonner un peu de quel mélange il est fait. Et en revanche, il n'est point d'homme sur qui l'idée d'avarice ne puisse être braquée ; et, si mon instrument est sensible, il ne donnera jamais le zéro ; car il n'existe pas d'homme qui ne soit point du tout avare. De même, il n'existe

pas d'homme qui ne soit point du tout courageux, ou point du tout lâche. L'avarice, comme tous les autres attributs, est une propriété commune à tous les hommes, comme la tension électrique ou la densité sont communes à toutes les choses, mais non pas de la même manière ni au même degré.

Je pensais à ces problèmes, que la scolastique embrouille, en recherchant à quels signes on peut reconnaître qu'un homme est républicain ou non, radical ou non, socialiste ou non. Orienter ainsi l'observation c'est faire un mauvais usage des classes ; car tout homme est à quelque degré républicain et à quelque degré socialiste, même César ou Napoléon ; et il y a bien d'autres idées à braquer sur un homme, si l'on veut le connaître un peu. L'âge importe beaucoup, et la graisse, et l'état du foie, sans compter la richesse, la fonction, mille autres attributs, qui finiront tous ensemble par permettre une prévision passable. Et la guerre, agissant comme un réactif sur de tels mélanges, a fait voir que les étiquettes ne permettent nullement une prévision passable. C'est pourquoi j'ai toujours préféré le scrutin d'arrondissement, qui choisit tout l'homme, au scrutin de liste, qui choisit sur étiquette.

3 mars 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXVI

Les faiseurs de tours.

4 mars 1922

[Retour à la table des matières](#)

Je vois que les spirites en sont présentement à vouloir faire tourner un morceau de fer par la seule puissance du regard. Le fer est de petite masse, et suspendu à un fil très fin. Comme on connaît des circonstances physiques qui peuvent faire tourner un morceau de fer ainsi disposé, il se peut qu'un effet de ce genre se produise au cours des essais, et sous l'impérieux regard, par des causes auxquelles on n'aura point pensé, et que nous lisions, un jour ou l'autre, quelque évaluation de cette force qui émane de l'œil humain, et quelque hypothèse sur les corpuscules que l'attention concentrée projette au dehors. La magie est bien puissante encore ; et cet essai de mouvoir un corps inerte par la seule puissance du regard définit très bien la magie. De ce que les paroles agissent énergiquement sur l'homme et même sur les animaux, on a conclu d'abord que les paroles pouvaient changer aussi les choses. C'était transporter à l'ordre extérieur les lois de l'ordre humain ; et c'est ainsi, vraisemblablement, que la physique a commencé partout. Là se trouve l'origine de la prière, qui ne s'est point adressée d'abord à quelque invisible maître des choses, mais directement aux choses elles-mêmes. Et ce n'est peut-être pas l'insuccès qui a détourné l'homme de ces vaines pratiques ; car il y a toujours des coïncidences, et il se peut que la pluie tombe justement lorsque le magicien l'appelle. Mais plutôt les hommes ont réfléchi sur le mécanisme de la parole et des gestes, qui sont toujours interprétés en quelque manière, de sorte que leur action sur l'homme cesse bientôt de paraître surnaturelle. Au

lieu que la puissance du regard a quelque chose d'immédiat et d'inexplicable. L'œil humain signifie beaucoup, sans qu'on puisse toujours dire quoi. C'est dans le regard humain que l'on guette le consentement, la faiblesse, le refus, la résolution, la menace. Chacun de nous saisit les moindres reflets de ce globe brillant. Un regard fixe et impérieux peut nous émouvoir jusqu'aux entrailles. Et cette disproportion entre un si faible changement et de si grands effets conduit à croire que quelque fluide, aussi prompt que la lumière, pénètre alors jusqu'au fond de nous-mêmes ; le frémissement de la timidité en témoigne ; et il n'en faut pas plus pour soumettre les esprits faibles au regard du magnétiseur. Celui qui a le vertige imagine aussi que le gouffre l'attire. Et le magnétiseur, de son côté, croit aisément et de bonne foi, d'après les effets, que ses regards attentifs lancent quelque invisible flux vers les hommes et vers les choses. Nous sommes tellement formés à ce milieu humain, flexible aux moindres signes, qu'il nous semble étonnant et même scandaleux, que les choses ne changent point par le regard humain. Et l'on voit, par l'exemple des spirites, que la réflexion instruit souvent mieux que les essais directs.

Par contraste, un prestidigitateur est beau à voir ; et le rire de la salle est beau aussi à entendre lorsque des lapins vivants et un bocal avec des poissons rouges sortent d'un chapeau. Ici les apparences sont toutes trompeuses, et nul ne tente de les vaincre ; mais chacun sait qu'elles sont trompeuses, et l'esprit s'en délivre par le rire, sans attendre d'avoir compris les ressorts et moyens. Ce spectacle est bien de notre temps ; l'antiquité, il me semble, n'en avait point même l'idée, car toutes les apparences étaient prises sérieusement. Et je trouve admirable qu'un enfant de sept ans sache rire maintenant de ses propres erreurs, et rire de ce qu'il les trouve sans remède. Il tient donc, par la commune opinion, et par la bonne grâce du faiseur de tours, une sagesse que les empereurs d'autrefois ne pouvaient acheter. Ainsi ce spectacle est le plus sain de tous peut-être ; et ce serait la meilleure des leçons de choses, si le maître d'école était capable de faire quelque beau tour de passe-passe, qu'il expliquerait ensuite. Car l'apparence nous trompe toujours, et aucune chose n'est comme elle paraît ; mais c'est justement ce qu'un homme ne saura jamais assez.

4 mars 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXVII

Une guerre dans les nuages.

7 mars 1922

[Retour à la table des matières](#)

Quand les Non-Euclidiens firent leur grande invasion, nos géomètres eurent bonne contenance devant les armes nouvelles, mais les philosophes s'enfuirent jusqu'à Bordeaux, criant qu'on les avait trahis ; les philosophes sont comme les civils du pays de l'intelligence. Bacon de Vérulam écrivait plaisamment : « Je ne suis pas combattant, je suis trompette. » Or nos trompettes philosophiques sonnèrent prématurément la retraite. La pseudo-sphère et les autres monstres non euclidiens furent pour eux comme les éléphants de Pyrrhus pour le soldat romain. À Bordeaux donc, et quelques-uns à Arcachon ou bien à Aix-en-Provence, ils gémissaient sur l'imprévoyance des états-majors : « Nous avons cru, disaient-ils, que l'espace était plat et voici que l'on nous dit qu'il est peut-être courbe. Tous nos livres sont à refaire. » Cependant, les géomètres obtinrent une paix honorable. On tomba d'accord sur ceci que l'espace n'est en lui-même ni plan ni courbe, et au fond qu'il n'est rien du tout. Et chacun resta libre de définir et d'étudier des droites, des parallèles, et des triangles selon Euclide, pourvu qu'il prît soin d'en avertir le lecteur ; et, comme Euclide était fort scrupuleux là-dessus, faisant des conventions fort précises sur ce qu'il ne pouvait point prouver, ces accords ne changèrent rien à rien. Paix blanche, après de grands combats. Les philosophes revinrent à Bordeaux, mais il leur resta une grande peur par souvenir, et, chez quelques-uns, un tremblement qu'ils ne purent dominer.

La seconde invasion fut celle des Planckistes, traînant cette fois fourneaux chimiques et spectroscopes, et mettant en pièces la vieille continuité. « Quel est l'âne, disaient-ils, qui a posé en principe que la nature ne fait pas de sauts ? Tout se fait par sauts. Non seulement les combinaisons chimiques, mais même les changements physiques se font par quanta, qui sont petites quantités, indivisibles. » Alerte au camp des géomètres ; mais cette fois la bataille se fit sur les frontières, et les philosophes n'allèrent pas à Bordeaux. On s'aperçut que la continuité était une supposition de méthode, comme la ligne droite elle-même ; et il fut cent fois prouvé que les philosophes avaient sacrifié aux atomes sans mépriser la continuité pour cela. L'honneur était sauf.

La troisième invasion est celle des Einsteinienens ; ce peuple est pourvu d'armes nouvelles, trièdres mobiles et nombre V , qui est la vitesse de la lumière, et, par ces machines, arrive à rompre le temps et à nous en jeter les morceaux. Mais ce qui effraie surtout les civils de l'arrière, ce sont les articulations d'une langue que personne n'arrive à comprendre. Exemple : « Quand deux points se rencontrent, rien ne prouve que la rencontre ait lieu au même moment pour les deux points. » Là-dessus les philosophes sont partis pour Bordeaux ; j'en connais un qui a passé les Pyrénées, et qui là-bas prépare une capitulation en deux volumes, où il prouvera, ses autres œuvres en mains, qu'il n'a jamais rien dit ni sur le temps, ni sur aucune autre chose contestée. Grande humiliation. Toutefois on assure que le dictateur Painlevé a juré qu'il ne désespérait point de sauver la patrie.

7 mars 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXVIII

L'avenir par les astres.

12 mars 1922

[Retour à la table des matières](#)

Ce matin, comme le ciel commençait à pâlir, je vis, au couchant, dans la constellation de la *Vierge*, la torche jaune de *Jupiter*. Puisqu'il va dériver de jour en jour vers l'ouest en même temps que les étoiles, nous le verrons bientôt le soir, et en même temps nous verrons briller *Vénus*, plus blanche et plus scintillante que *Jupiter*. Je me souviens d'un temps où déjà ces deux planètes étaient ensemble le soir ; *Jupiter* se trouvait dans la *Vierge*, ou peut-être vers la *Scorpion* ; dans cette partie de sa route certainement, car il faisait son tour sans s'élever beaucoup au-dessus de l'horizon méridional ; il a achevé maintenant son tour de ciel ; ainsi mon souvenir se trouve renvoyé à une date bien déterminée. Je me souviens qu'en ces années-là *Saturne* se montrait dans la *Taureau* ; et voilà que *Saturne*, dérivant aussi vers l'est, mais environ trois fois moins vite que *Jupiter*, est maintenant avec *Jupiter* dans le voisinage de l'*Épi*. C'était donc vers la onzième année de ce siècle qu'appuyé à mon mur paysan, j'observais *Jupiter* et *Vénus* ensemble, puis *Mars* et *Saturne* ensemble ; ces voyageuses allaient selon leur règle à ces régions du ciel où je les retrouve maintenant. Nous autres nous allions vers la guerre, qui devait mettre en poussière mon mur paysan, le village, et tant d'autres choses ; mais je n'en avais pas même l'idée.

Je retrouvai *Jupiter* à Verdun au commencement de l'an dix-sept. Il se levait au crépuscule devant nos canons, et l'idée me vint alors de vérifier le parallélisme des pièces en les pointant toutes sur cet astre aisément remarquable ; j'ai su depuis que cette méthode si simple fut aussi appliquée ailleurs ; au reste je ne crois pas qu'une telle idée ait pu venir à un artilleur de métier. Mais le spectacle du ciel me ramène à des pensées plus amples. Le cours régulier des astres imposait aux observateurs cette conclusion que l'avenir du ciel peut être annoncé avec certitude. Le glissement des saisons, les rencontres et séparations des planètes, tout cela vient vers nous d'un mouvement assuré. Il est naturel aussi que, lorsque l'on se souvient par le secours des astres, comme je faisais tout à l'heure, on lie l'avenir humain à l'avenir céleste ; et comme on cherche l'un dans la position actuelle des astres en fut porté à y chercher l'autre aussi. Quand je revois maintenant par l'imagination ces belles soirées, je ne puis m'empêcher de prévoir par souvenir ; ainsi ces conjonctions d'astres sont maintenant des signes de la guerre. Le pressentiment de tant de maux est lié maintenant au souvenir de cette paisible contemplation. Se souvenir, c'est prédire, et se souvenir par les astres, c'est prédire par les astres. De ces perspectives de la mémoire, dans lesquelles le passé est encore à venir, on devait être conduit à de folles recherches sur la destinée de chacun et de tous ; et ces idées fantastiques firent beaucoup pour ramener l'attention aux choses du ciel et à leurs plus petites circonstances. Les passions soutenaient alors le calcul, et le Prince payait l'horoscope bien plus cher qu'il n'aurait payé une leçon d'astronomie. D'où les observatoires, les instruments et les archives. L'astrologie fut la nourrice de l'astronomie.

12 mars 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXIX

Après la mort.

13 mars 1922

[Retour à la table des matières](#)

Le docteur Guillotin disait de sa machine à tuer qu'elle faisait tout au plus l'effet d'une serviette mouillée sur la nuque ; cet homme avait l'imagination heureusement disposée ; un autre imaginera le tranchant inexorable, et ce bruit que l'on entend chez le boucher se répercutant depuis la base du crâne jusqu'aux pieds à travers le corps du patient. Ce sont des rêveries. Il arrive assez souvent qu'un homme revient d'un choc violent après lequel il est resté sans connaissance un petit moment ; ceux qui ont fait cette expérience savent très bien ce que c'est que mourir d'un choc ; or ce qu'ils savent c'est qu'ils ne savent rien. Montaigne revenant à lui-même après qu'il avait été jeté en bas de son cheval par le choc d'un autre cheval emporté, Montaigne n'avait même plus souvenir des événements qui avaient précédé immédiatement la chose, et que pourtant ses yeux avaient vus. Ce drame forme comme un trou d'ombre, et tout ce qui est sur les bords tombe dans le trou. C'est ainsi qu'on s'endort, sans jamais penser qu'on s'endort. Le demi-sommeil est comme une région disputée ; c'est la veille qui le reprend si l'on ne s'endort point ; mais si l'on s'endort le sommeil recouvre aussi le rivage comme d'une vague. Ainsi l'homme qui est porté sur la planche à roulettes plonge dans le noir, et dissout en ce profond sommeil un mauvais rêve qu'il n'a même pas eu le temps de former. D'après le témoignage de Montaigne et de beaucoup d'autres, on peut même parier que s'il revivait dans quelque paradis ou enfer, il ne saurait point du tout comment il est mort.

Je fais cette supposition du paradis et de l'enfer je dois dire que je n'y crois point du tout. Il m'est arrivé d'imaginer ou de rêver les dernières minutes d'un condamné à mort ; or je suis bien capable de doser ici la terreur et de la goûter par le menu ; et j'ai remarqué que ce talent est fort commun. Mais il n'est nullement question, dans ces rêveries émouvantes, de ce qui arrivera après la chute du couperet. Quelquefois ces imaginations avaient de l'apparence, par l'approche de quelque gros obus qui déchirait l'air comme une étoffe ; il fallait bien penser sérieusement à la mort ; l'idée d'une autre vie aurait bien pu surgir, par le seul mécanisme de la terreur ; mais cela ne s'est point fait. La machine humaine, qui produit tant de folles idées, n'a point produit celle-là, qui passe pour commune, et dont mon enfance a été nourrie. Bien mieux, je ne puis citer aucun homme qui, dans les moments difficiles, se soit préparé d'une manière quelconque aux épreuves de l'autre vie. Je parle de ce que j'ai vu, et non de ce que j'ai lu. Ce genre de peur, ou bien ce genre d'espérance, ne peut sans doute être entretenu que par d'imposantes cérémonies, où les sentiments sont soutenus par la mimique et la déclamation. Et le sommeil, frère de la mort, peut soutenir ici l'imagination ; car on peut craindre de s'endormir par peur d'un certain rêve. Toujours est-il que ces fantaisies crépusculaires, même si on les a formées étant jeune, peuvent être oubliées et, autant qu'on peut dire, effacées, puisque de longs mois de terreur tantôt ramassée, tantôt diffuse, ne les firent point revivre. Remarquez que, si j'avais cette peur, ou cette espérance, je saurais encore bien l'expliquer. Mais je ne l'ai point.

13 mars 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXX

La conscience du juge.

14 mars 1922

[Retour à la table des matières](#)

Il manque quelque chose au faisceau des preuves, si fortement lié qu'il soit, tant que l'accusé n'avoue pas. La torture, dans l'ancien droit, était plutôt une manière d'interroger qu'un moyen d'aggraver la peine ; aussi la torture était-elle appelée Question ; et l'on soumettait le condamné à la question avant de le porter à l'échafaud. Cette sauvage méthode répond à un autre supplice, qui est celui du juge. Le juge peut former, d'après les preuves, une inébranlable conviction, mais cette conviction ne peut vivre sans objet. Tant que le crime n'est point reconstitué en ses motifs et circonstances, il n'y a point de paix intérieure pour le juge, ni de sommeil paisible. Ce genre de remords n'est pas situé, il me semble, au niveau de la justice ; si le juge ne se sentait pas gardé contre l'erreur, il ne condamnerait pas ; et les convictions inébranlables sont assez communes ; surtout après un jugement irréparable, toutes les affections et passions se rassemblent contre le doute, et digéreront même un fait nouveau, s'il s'en montre un. Mais enfin cette fanatique croyance ne peut toujours pas produire ce que l'intelligence la plus vulgaire réclame, c'est à savoir une suite d'actions vraisemblable. On voudrait savoir et on cherche sans fin à savoir ce que l'accusé, puisqu'on le croit coupable, sait si bien, les motifs, l'occasion, les ruses, les moyens. Mais tout cela reste enfermé en ce crâne inviolable. Et il est irritant de penser que le condamné, même s'il a perdu tout espoir, garde encore ce secret qui seul peut terminer les recherches

du juge. Les preuves peuvent donner assurance, mais elles ne remplacent point du tout un récit, même sommaire.

On peut comprendre d'après cela comment on est arrivé à poursuivre l'enquête jusque dans le, châtement même. La Question, posée par les méthodes du bourreau, était le commencement de l'irréparable ; le condamné n'avait plus d'autre espoir que de mourir promptement. Ici se montre l'impatience du juge, qui n'attend pas, remarquez-le, un aveu tout sec, mais plutôt quelque lumière sur l'action même. Le juge ne cherche pas ici à se délivrer d'un doute, mais plutôt à donner aliment à sa ferme conviction. On peut être assuré de quelque action, et en même temps n'y rien comprendre, disons plus simplement n'y rien voir. Il n'est donc pas tout à fait absurde de demander des révélations à un homme que l'on croit coupable, et dont le dernier supplice a déjà commencé.

L'absurdité qui étonne d'abord dans la torture est que, par ce moyen d'enquête, on risque de faire avouer autre chose que le vrai. Mais cette idée est abstraite. Un simple commissaire de police sait très bien, d'après la pratique de son métier, qu'il est très difficile de mentir ; il est impossible que ce qui est inventé s'accorde avec les témoignages et avec le détail des choses ; au lieu que la moindre parcelle de vrai s'emboîte aussitôt à sa place comme une pièce dans le jeu de puzzle. Encore bien mieux quand ce qui reste de l'action a été interrogé, mis en ordre, et dessine exactement la forme de ce qui manque. Songez que le vrai s'accorde au vrai sans qu'on y pense, et d'une manière souvent imprévue ; ainsi ce qu'il y a de vrai dans un aveu est bien aisé à reconnaître. Qui parle avoue ; c'est pourquoi un juge cherche d'abord à rompre et vaincre le silence. Et il est clair qu'il y a quelque chose de vrai dans le délire d'un malade. C'est pourquoi si nos mœurs recevaient les longs supplices, l'instruction du procès se continuerait jusqu'au dernier souffle du condamné.

14 mars 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXXI

Science et culture.

17 mars 1922

[Retour à la table des matières](#)

Un homme savant a compris un certain nombre de vérités. Un homme cultivé a compris un certain nombre d'erreurs. Et voilà toute la différence entre l'esprit droit et l'esprit juste. L'esprit droit surmonte l'erreur sans la voir ; l'esprit juste voit l'erreur ; et certes il n'y veut pas tomber, mais il y veut descendre. Tout ce qui a été cru par un homme, il le veut croire un peu ; il cherche la place d'où l'on voit le fantôme ; car il n'y a point d'erreur qui n'ait quelque chose en nous ou hors de nous ; il n'est point d'erreur qui n'ait quelque convenance à la nature humaine. « Vous n'avez pas perdu votre temps, dit un personnage de Kipling, si vous avez appris à croire. »

La faiblesse de l'esprit droit est qu'il ne peut comprendre l'humaine enfance, et ainsi qu'il ne pardonne point à sa propre enfance. Fanatique en ses vertus et quelquefois en ses propres fautes ; et misanthrope alors de tout son cœur, par dégoût de lui-même. Il faut pourtant bien se résigner à être un homme. Et qui est-ce qui ne se trompe point ? Il faut pourtant être indulgent aussi à la première idée qui se présente, et qui naturellement est fausse. Je dirais même que l'erreur est un bon commencement pour la réflexion. Il m'est arrivé de me tromper tout à fait dans les questions de mécanique ; et mon géomètre, qui y est infallible, me regardait avec mépris. Mais bien loin de me sentir pour cela hors de l'humanité, au contraire je me trouvais le frère de tous

ces chercheurs empêtrés qui n'étaient point médiocres. Quoi de plus familier que la chute d'un corps ? Et pourtant les plus éminents penseurs jusqu'à Galilée pensaient là-dessus comme des sauvages. Et il y a ce grand profit, à connaître les erreurs des temps passés, que l'on ne s'irrite point si l'on se trompe d'abord comme ils ont fait.

Auguste Comte eut le privilège de joindre à une science éprouvée une culture profonde. Il lisait les poètes, il lisait *l'Imitation*. Les brillantes apologies d'un de Maistre et d'un Chateaubriand venaient expirer aux pieds du juge, qui savait louer encore mieux le catholicisme. Ce philosophe est sans doute le premier qui ait compris et mis en place les naïves superstitions des fétichistes. Il fondait ainsi l'unité de l'espèce humaine et établissait la paix dans nos pensées. Mais le réconciliateur eut, comme il arrive, tous les partis contre lui. Il y a longtemps que j'ai compris le fanatisme catholique ; l'autre fanatisme m'étonne encore un peu. Un Diafoirus a entrepris de prouver que Comte était une sorte de fou. Trois pages de la *Politique Positive*, prises au hasard, suffisent à prouver le contraire. Le même esprit se fait voir ingénument dans ce livre d'un Sorbonnagre, où les mœurs et croyances des populations arriérées sont exposées d'après cette belle idée directrice qu'il n'y a aucun rapport entre leur pensée et la nôtre ; et ce livre, malgré les efforts de l'auteur, prouve justement le contraire. Que manque-t-il donc ici ? Certainement le vrai savoir, mais la culture aussi.

17 mars 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXXII

Le remords.

25 mars 1922

[Retour à la table des matières](#)

L'action dévore la pensée. C'est pourquoi le remords risque d'être une invention des poètes. Peut-être a-t-on remords d'un mauvais désir ; mais d'une action, non pas. Hamlet sent le remords de ce crime qu'il n'a point commis ; mais ce coup d'épée dans la tapisserie, il n'en aura point même de regret. Tout criminel mène une guerre ; il est absous par ses muscles qui, dans le souvenir, reprennent encore le train de conquête, et poussent la pensée en avant-garde. Comme il n'y a point de réflexion dans l'action, ni aucun jugement sur soi-même, sans quoi on ne la ferait point, ainsi, par souvenir, l'attention encore se jette toute à l'objet, et le corps mime la puissance, qui est au-dessus du bien et du mal.

J'ai souvenir d'un après-midi d'été, dans l'année quinze, où je m'exerçais à l'homicide. Je suivais dans la lunette les mouvements de quelque cuisinier ou porteur de soupe de l'autre armée, qui s'en venait avec ses marmites. Une pièce était pointée et prête ; il n'y avait qu'un mot à dire dans le cornet du téléphone ; et tout était calculé de façon qu'au moment où l'homme passait près d'un petit buisson, il fallait lancer l'obus. L'ordre fut donné à ce moment-là, et presque aussitôt j'entendis le coup et l'obus qui déchirait l'air. L'événement était maintenant livré aux forces naturelles, vent et pesanteur. Tout revint au silence. L'homme marchait toujours d'un pas tranquille et régulier. Je comptai une dizaine de secondes, et lui fit une vingtaine de pas. Alors il

s'arrêta, comme un homme qui écoute, et vivement se jeta par terre, au moment où je vis éclater l'obus. Aussitôt après il se releva et se mit à courir vers un boyau connu où il plongea. Je comptais les pas du coureur, afin d'avoir une évaluation exacte de la distance parcourue et de l'écart. Sur quoi j'avais mille réflexions à faire ; et les occasions ne nous manquaient pas d'imiter des émotions de ce genre. L'être le plus brutal était capable ici d'une sympathie réelle, par une expérience cent fois renouvelée de l'inquiétude, de la peur, de la fuite. Et, pour ma part, j'étais bien capable de faire réflexion sur ces meurtres mécaniques, et de les maudire. Mais ces pensées ne s'appliquaient pas à l'exemple ; car l'attention était assez occupée. Et, par souvenir, elles ne s'y appliquent point mieux, parce que l'entraînement du chasseur me prend encore ; plus faiblement, mais de même allure, avec la même proportion de pensée et le même genre de pensée. Au contraire d'autres souvenirs dans lesquels je joue le rôle de victime, par la peur seulement, sont encore aujourd'hui assez pénibles pour que je me détourne d'y penser. Supposons donc un crime émouvant, et la victime revenue de ses blessures ; c'est la victime qui aura de mauvais rêves.

Tout homme est sensible quand il est spectateur. Tout homme est insensible quand il agit. Cela explique assez les tours et retours des choses humaines, pourvu qu'on y pense. Toutefois on n'y peut presque point penser. Car dès que j'imagine le crime d'un autre, je l'imagine en spectateur ; il me semble que le criminel a le cœur déchiré pour toujours. Et il l'aurait s'il était spectateur. On a plus d'une fois remarqué qu'au théâtre ce ne sont pas toujours les plus tendres et les plus scrupuleux qui font voir des sentiments humains et même des larmes. Mais la résolution inflexible, la précaution, la décision, la vitesse de l'homme qui agit sont incompréhensibles pour celui qui le regarde. D'où ces crimes de la guerre, qui passent toute mesure, et qui ne révèlent rien sur la nature de ceux qui les commettent. Cœurs secs, ou irritables, ou sensibles, dans la vie ordinaire, c'est tout un dès que l'action les emporte. Et le remords, chez les meilleurs, est certainement volontaire et tout abstrait ; ce genre de remords ne mord point du tout. Un chasseur, souvent, est un ami des bêtes ; mais, s'il est bon tireur, les perdrix ne doivent pas compter sur cet amour-là.

25 mais 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXXIII

Paradoxes sur le temps

12 avril 1922

[Retour à la table des matières](#)

Flammarion, il y a déjà un bon nombre d'années, avait mis debout une étonnante fiction. Il supposait d'abord qu'un être semblable à nous était transporté tout soudain en quelque étoile où la lumière partie de chez nous n'arrive qu'après deux ou trois cents ans. Supposons encore que cet être ait à sa disposition des lunettes assez puissantes pour qu'il perçoive de là-haut le détail des événements terrestres ; on comprend qu'il verrait maintenant ce qui s'est passé il y a deux ou trois siècles ; qu'ainsi il verrait Henri IV en son carrosse et Ravaillac lui perçant le cœur ; car le train d'ondes qui fit percevoir l'événement ce jour-là à ceux qui en étaient le plus près est encore en marche maintenant, et n'est pas encore arrivé dans toutes les étoiles ; c'est ainsi qu'une nouvelle qui est déjà oubliée à Paris peut être neuve dans un village où les courriers n'arrivent qu'une semaine ou deux après l'événement.

Si l'on suppose que ce même être, semblable à nous, puisse percevoir au cours même de son voyage, et si nous le déplaçons par la pensée à reculons avec une vitesse supérieure à celle de la lumière, que verrait-il successivement ? Il verrait, par les trains d'ondes qu'il dépasserait, successivement des événements de plus en plus anciens ; car, dans cette suite de messages lumineux cheminant, les premiers lancés sont naturellement les plus éloignés. Ainsi le voyageur verrait l'histoire se dérouler de la fin jusqu'au commencement, et toutes choses se mouvoir à reculons, comme on voit quelquefois sur

l'écran, et Louis XIV, après avoir régné longtemps, devenir petit garçon et rentrer au sein de sa mère. On comprend par là que le mouvement de l'observateur peut quelquefois changer l'ordre de succession des signes ; mais personne ne pensera, de ce qu'on peut lire à l'envers une suite de messages lumineux, que Louis XIV est mort avant d'être né.

Il n'est pas sans vraisemblance de supposer des avions qui iraient plus vite que le son. Si un tel avion s'éloignait d'un canon qui tirerait régulièrement une suite de coups, les passagers de l'avion entendraient les coups selon l'ordre renversé, d'abord les plus récents, et ensuite les plus anciens, et donc *la Marseillaise* à l'envers, supposé qu'on la jouât en même temps et qu'ils pussent l'entendre.

Ces rêveries peuvent nous amener à réfléchir sur des circonstances plus communes. À cinq cents mètres seulement d'une locomotive, je vois le bruit du sifflet, si je puis ainsi dire, avant de l'entendre, et il arrive que le son commence pour moi quand la fumée blanche a déjà cessé de jaillir devant mes yeux ; pour le mécanicien le signe visuel et le signe auditif commencent et finissent ensemble. Mais personne ne voudrait dire que le jet de vapeur et le sifflement sont réellement ensemble pour lui et réellement successifs pour moi. La distance à laquelle je me trouve est ce qui permet de concilier tout.

Quand un obus m'arrive plus vite que le son, j'entends le sifflement après l'éclatement, et même j'entends tout le sifflement à l'envers, et finalement le coup de la pièce, qui a pourtant précédé ; ma situation et la vitesse de l'obus rendent compte de ces apparences, et nous savons très bien que l'obus n'a pas sifflé dans l'air avant d'être sorti du canon. Savoir c'est toujours expliquer diverses apparences par un seul objet. *Jupiter* présentement se meut vers l'ouest par rapport à *l'Épi de la Vierge* ; cette apparence s'explique par le mouvement régulier de *Jupiter* vers l'est, composé avec le mouvement de la terre qui fait son tour de soleil dans le même sens, mais beaucoup plus vite. Le soleil ne paraît pas plus grand que la lune ; mais, comme nous savons qu'il est bien plus loin de nous que la lune par d'autres signes, nous le jugeons aussi beaucoup plus gros. Il suffit de ces exemples pour rappeler que des apparences dans la forme, dans le mouvement et dans la succession ne décident encore de rien. Je vois les colonnes de *la Madeleine* comme les tuyaux de la flûte de Pan ; mais je sais qu'elles ne sont pas ainsi. Et la perspective m'explique que, n'étant pas ainsi, elles doivent pourtant me paraître ainsi, de ce point où je me trouve.

12 avril 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXXIV

Les pièges de la mathématique

16 avril 1922

[Retour à la table des matières](#)

Une de nos fortes têtes m'a dit un jour : « La mathématique est une pratique. » Une telle formule ne termine rien ; mais il est souvent utile de considérer sous cet angle un savoir peut-être trop vénéré. Certainement il y a dans la mathématique des provinces capables de former l'esprit du voyageur ; les formes euclidiennes nous préparent à contempler l'univers en ses variétés. Mais les tristes paysages de l'algèbre n'ont rien qui ressemble aux objets véritables ; et même le voyageur passe souvent par de longs tunnels qui l'invitent à dormir. Des abrégés, comme disait Leibniz, qui nous épargnent beaucoup de peine. Machine à calculer, donc, qui n'est pas infallible aux premiers essais, mais qui le devient, parce qu'il existe des procédés indirects et assurés de vérifier n'importe quel calcul et n'importe quelle transformation, de façon que l'on peut faire confiance à ce prodigieux outil, dès que la marche en est contrôlée. Je suppose que tout le travail utile, entre nos techniciens de mathématique et le célèbre Einstein, a consisté en de telles vérifications de la machine à calculer.

Une chose est à remarquer à ce sujet-là, c'est que l'attention que l'on apporte à refaire un calcul, ou bien à obtenir une transformation par d'autres moyens, se trouve détournée des choses mêmes, et s'attache seulement à des symboles définis. De même que le voyageur qui a passé sous le tunnel trouve soudainement d'autres couleurs et un autre ciel, de même celui qui a passé par

le détour mathématicien se trouve souvent en présence de conclusions étonnantes, dont il ne peut douter si les opérations sont vérifiées, mais qu'il ne peut pas non plus toujours expliquer par nos communes idées. Et, quand l'expérience vérifierait mille fois les opérations, ce n'est toujours qu'un succès de praticien. Les imaginaires font quelquefois dans les calculs des déblaiements et des simplifications incroyables. On voit bien comment, mais on ne sait pas du tout pourquoi. On se frotte les yeux, on recommence, on n'a plus sujet d'en douter ; succès de praticien.

Quand les théories d'Einstein auront été d'un côté vérifiées, quant au calcul, par les artistes calculateurs, et de l'autre confirmées par l'expérience, cela ne donnera toujours pas une forme humaine aux discours des imprudents vulgarisateurs. Mais plutôt je suppose, d'après les remarques que j'ai déjà pu faire, que les mathématiciens les plus éminents rencontreront alors les mêmes difficultés que nous, et les mêmes pièges, voulant dire que le temps est une quatrième dimension de l'espace, ou que le temps a une vitesse, ou bien que deux temps différents sont simultanés, et autres monstres qui rappellent les monstres non euclidiens, comme l'espace courbe et les parallèles qui se rencontrent. Et cela fait bien voir que l'art de penser, qui consiste à débrouiller les idées selon le commun langage, est tout à fait autre chose que l'art de manier les symboles algébriques. Aussi est-il permis de peser et juger les discours, sans être un praticien de mathématiques.

16 avril 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXXV

L'Ombre de Platon

22 avril 1922

[Retour à la table des matières](#)

Comme je me rendais à cette réunion de savants et de philosophes, l'Ombre de Platon me détournait. « Qu'espères-tu apprendre, dit l'Ombre, de ces forgerons mal dégrasés ? Il n'y a point de beauté dans leurs propos, et cela est un grand signe ; mais peut-être n'as-tu pas assez appris combien l'opinion vraie est au-dessous de l'idée. N'as-tu point remarqué que l'ambition et la colère, ensemble avec la peur, font aussi une sorte de justice ? Ici de même travaille la partie moyenne de l'âme, laquelle, privée de ses yeux, fait réussir en quelque sorte de ses mains quelque idole de sagesse. Et ce n'est point miracle que cette civilisation mécanique ait produit encore, parmi tant de machines, une machine à penser. Seulement comme vos oiseaux mécaniques s'envolent, sans que les chaudronniers sachent bien comment, ainsi cette idée mécanique se soulève par bonds au-dessus de la terre ; et les chaudronniers applaudissent de leurs larges mains. Mais viens. Cherchons hors de ces murs quelque image du printemps sicilien et quelque pythagorique harmonie. Car la nature des choses répond mieux à nos idées que ne font ces grossières images, et par de meilleures métaphores. »

Quand nous fûmes donc assis sur la terre généreuse, le merle fit sonner les arbres noirs jusque dans leurs racines ; un chant humain vint à nos oreilles, se mêlant au bruit aigu de la bêche, et les flèches du soleil vinrent se planter dans le sol autour de nous. L'Ombre, alors, fille du soleil, fit revivre l'ancienne

doctrine. « Ceux qui ont cherché avant moi, dit-elle, savaient déjà que la chose ne peut porter l'idée, et qu'aucun de ces quatre osselets n'est quatre ; aussi qu'aucune des figures du géomètre ne possède le droit, l'égal, le courbe ; bref, que le nombre, la grandeur et la forme ne sont point collés à la chose comme semblent l'être la couleur et le poids, et que l'inhérence, au moins pour les premières idées, se dissout dans le rapport. D'où Pythagore sut prédire que toutes les qualités seraient peu à peu détachées des choses et expliquées par des relations, comme il savait déjà faire pour l'harmonie des lyres et le son des clochettes ; et sans doute il contemple cette idée en tous ses développements dans le séjour des bienheureux. Mais mon âme voyageuse n'a point quitté cette terre, peut-être trop aimée. Ainsi j'ai retrouvé l'idée dans l'histoire. Au temps du grand Descartes, j'ai vu le mouvement arraché de la chose et élevé au rang des relations, le mouvement n'étant pas plus, comme il dit, dans la chose qui est dite se mouvoir que dans les choses qui l'entourent ; et plus tard, par Newton, ce fut le poids qui fut retiré de la chose, relation seulement entre ce caillou, la terre, la lune, le soleil et toutes les choses, quoique les doigts, fils de la terre, s'obstinent à sentir le poids dans ce caillou même. Et ceux-là maintenant découvrent que la masse, suprême illusion des sens, n'est pas non plus inhérente à la chose, mais traduit encore d'une autre manière la relation de chaque chose à toutes. Toutefois ils sont un peu trop étonnés, il me semble, de cette victoire que les sages de mon temps avaient déjà prévue ; et je vois ces mêmes hommes, trop chargés de terre, vouloir saisir l'atome avec leurs mains, l'atome, image de la relation, puisqu'il exprime que les propriétés de chaque chose lui sont toutes extérieures. Mais quoi ? Il y eut bien un temps où l'on croyait que l'ombre d'un homme faisait partie de lui, et qu'on pouvait la lui prendre. Heureux qui pense le rapport. Pourtant je ne dis point heureux celui qui se sert du rapport pour sa propre fortune, sans le penser en sa pureté. Les sorciers n'ont jamais fait autre chose. » Ainsi parlait l'Ombre de Platon, pendant que le merle chantait.

22 avril 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXXVI

Résistance du temps

6 mai 1922

[Retour à la table des matières](#)

Philodoxe a entendu Einstein, et il est très content : « Mon vieux cerveau, dit-il, a retrouvé du coup une sorte de jeunesse. J'avais fait le tour de l'humaine raison ; et c'était toujours la même chose ; mais voilà que ce n'est point toujours la même chose. J'en rends grâce aux physiciens ainsi qu'aux géomètres. » Oui, mon cher Philodoxe, il est plus facile de changer le bon sens que de l'appliquer.

Ceux qui ont lu quelque exposition du système d'Einstein, soit traduite de l'inventeur lui-même, soit transposée par quelque géomètre compétent, ont pu remarquer deux choses, l'extrême difficulté des formules et des conceptions qui y sont supposées, et l'extrême faiblesse des commentaires de langue vulgaire. Algébriquement tout est correct ; humainement tout est puéril. D'où je comprends une fois de plus que les mots résistent, entendez que les notions communes ne se laissent pas manier sans qu'on y sente une sorte d'élasticité et comme de puissants ressorts. De ce que l'espace et le temps sont des pensées et non des choses, ce qui est d'élémentaire doctrine, il ne faut pas conclure qu'on en puisse écrire n'importe quoi. Je proposerais comme thème de réflexions préliminaires sur ce sujet-là la célèbre *Machine à parcourir le temps*, de Wells, où l'on verra, il me semble, par le développement même du paradoxe que les métaphores elles-mêmes ne sont pas libres, et que le temps n'est point du tout une quatrième dimension de l'espace, ou, en d'autres

termes, que le héros de l'histoire ne peut point se mouvoir dans le temps réel sans suivre le train et la loi de tout l'univers concevable, selon le commun vieillissement. En peu de mots, je connaîtrai l'année qui vient, si je vis ; mais il faut que j'attende. Tout ce grand navire du monde navigue sur le temps ; je n'y suis que passager : j'attends et je regarde.

Partant de là j'ai retrouvé plus d'une fois une idée étonnante et invincible, que les penseurs m'avaient montrée dans leurs nuages, c'est que le temps est d'une certaine manière plus résistant que l'espace. Car dans l'espace je change les perspectives par mon mouvement, comprenant par là que ce qui est loin pour l'un est près pour l'autre, et que l'ordre des choses entre deux n'est pas le même pour tout voyageur, car chacun choisit sa route, et je puis aller de Paris à Marseille par Lyon, Genève ou Clermont en Auvergne. Mais dans le temps il n'en va pas ainsi ; et pour aller, si l'on peut dire, à vingt ans après en partant de ce moment-ci, il nous faut passer tous par les années intermédiaires, sans manquer un seul mois, sans éviter ni tourner une seule minute. Pour le passé, la chose est encore plus visible, parce que les rapports sont moins abstraits. La chose étant faite, je n'ai plus devant moi ces chemins seulement possibles, qui ne sont au vrai que de l'espace, et la matière même du temps se trouve prise dans la forme inflexible. J'ai beau me tourner de toute façon, si je puis ainsi dire, je ne puis plus changer les perspectives, et il n'y a aucun point d'où la mort de Louis XIV soit avant son règne, ou l'écroulement du pont avant le travail des maçons qui l'ont construit. Pareillement ce qui est maintenant après le moment présent y sera toujours. Il sera toujours vrai que j'aurai écrit la fin de cette phrase après le commencement. Et si je veux l'écrire à l'envers, il sera toujours vrai que je l'aurai écrite à l'envers ; et le temps n'est nullement renversé pour cela. Ainsi le temps me serre de bien plus près que l'espace, et juste autant que l'univers me tient. Ce n'est là qu'une idée, j'en conviens, mais une invincible idée ; le plus subtil mathématicien n'y peut pas plus que moi. Et il le sait ; c'est pourquoi il ne considère pas sans inquiétude les ébats du physicien déchaîné.

6 mai 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXXVII

La justice intérieure

10 mai 1922

[Retour à la table des matières](#)

L'homme juste produit la justice hors de lui parce qu'il porte la justice en lui. Tout désir, toute peur et toute colère obéissant à la partie gouvernante, il ne s'élève point en lui cette ivresse de posséder ou d'acquérir qui fait l'injustice. C'est ainsi que Platon dessine le véritable juste, qui donne la loi et ne la subit point. Le fumeux Nietzsche, qui voulut élever la puissance au-dessus du bien et du mal, ne comprit pas assez, il me semble, que la plus haute puissance est juste à l'intérieur d'elle-même, et, par ce détour, en méprisant la loi extérieure, qui est de police, en même temps l'achève. Et ce mouvement se reconnaît aussi dans l'*Évangile*, qui s'oppose à l'ancienne loi et en même temps l'achève.

Je ne suis point dans les nuages. Platon n'est point dans les nuages. Je n'ai point rencontré d'injustice qui soit sans fureur, ni d'escompteur qui soit d'humeur gaie. Il est agréable d'avoir et de garder ; mais, d'un autre côté, il est difficile de prendre. Il y faut comme un renfort de fureur, et ouvrir les prisons, comme dit l'Homme Divin. Chacun a pu remarquer, en des hommes élégants, le moment de payer moins ou de gagner trop, qui n'est pas beau. J'ai connu un sire bien cravaté qui excellait dans l'art de tirer une indemnité de cent francs d'une avarie de cent sous, soit à sa valise, soit à sa bicyclette ; mais il ne le pouvait sans garder une laide figure, qui était sans doute un des moyens de l'opération. Là-dessus le sourire grimaçait ; il le fallait bien. S'il

avait montré beau visage, tranquille, oublieux, signe de paix intérieure et de bon gouvernement, il se fût trouvé sans force pour revendiquer ; il n'aurait obtenu que son droit, et peut-être moins que son droit. À se conserver en bonne grâce on perd toujours un peu d'argent. C'est pourquoi le Rênal, dans Stendhal, fronçait les sourcils à la seule mention de l'argent ; il mobilisait le pire ; il ouvrait les prisons. Par ce côté, l'injuste est aussitôt puni. Telle est la doctrine intérieure.

L'homme injuste produit l'injustice hors de lui, et aussitôt la reçoit. Ici se trouve l'autre punition. Si tu frappes, tu recevras des coups. J'ai admiré de près la naïveté de l'homme de guerre, qui trouve naturel de lancer l'obus, et monstrueux de le recevoir. Or l'obus n'a point d'égards aux jugements ; il rend mécaniquement coup pour coup. Image de la violence qui répond à la violence. Le poing se meurtrit en meurtrissant ; une armée s'use en usant l'autre ; le voleur est volé, par la règle du jeu. À l'école, un garçon brutal est promptement corrigé. Un homme est toujours plus faible que deux hommes ligüés. Mais qu'est-ce que c'est que deux hommes ligüés, sinon deux hommes liés par un pacte ? Par ce détour, tout homme soumet nécessairement sa propre puissance à une sorte de justice. Les Romains étaient puissants par la conquête parce qu'ils savaient obéir et garder le serment. Les maîtres de la guerre sont maîtres du droit aussi. Et cela se comprend ; comment une armée se pourrait-elle garder sans la vertu de vigilance et de fidélité ? Comment serait-elle forte si chacun ne pensait qu'à soi. Nul moyen d'échapper. Le royaliste est affamé de puissance, mais d'obéissance aussi, d'obéissance d'abord, et de fidélité d'abord. La justice est l'arme de l'injuste. Ainsi il ne gagne rien ; et il perd en ceci qu'il apprend la justice à coups de bâton, au lieu d'y venir par libre doctrine. On pourrait dire qu'il acquiert la vertu, mais sans la bonne grâce qui la rend heureuse. On devrait appeler civilisation cette justice forcée, qui est comme le fourrier de l'autre. Et sans doute faut-il commencer par là, comme Jean-Christophe devient musicien sous la férule. Sans ces rudes leçons, où le voleur punit le voleur, il n'y a point apparence que ce redoutable animal eût jamais pris le temps de réfléchir. Et, sans les épines de la victoire, il ne s'aviserait pas d'aimer la paix. Toute sagesse doit plus d'une couronne votive à la nécessité.

10 mai 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXXVIII

Les conditions de l'expérience.

16 mai 1922

[Retour à la table des matières](#)

Nos lointains ancêtres n'étaient pas plus sots que nous. Ils avaient sur les bras toute l'expérience, comme nous ; ils étaient eux-mêmes dans l'expérience, comme nous ; leurs moindres mouvements changeaient l'expérience totale comme font nos moindres mouvements ; leurs pensées elles-mêmes étaient dans le grand creuset, comme y sont les nôtres. C'est pourquoi ils succombaient sous le poids du monde et d'eux-mêmes. Les naïfs faiseurs de pluie mettaient en expérience le vaste ciel, la terre et leurs propres prières ensemble ; c'était beaucoup trop pour leur jugement et pour n'importe quel jugement. Ainsi, quand la pluie ne venait pas à leur gré, ils jugeaient seulement que leurs prières avaient été mal faites, ou bien que quelque action ou pensée profane avait souillé l'un d'eux ; il fallait donc recommencer. L'expérience non divisée devait soutenir les erreurs les plus folles.

Nos faiseurs d'orages n'agissent pas autrement et ne pensent pas mieux. Car, mettant en expérience toute la planète politique et eux-mêmes, ils prétendent observer, prévoir, annoncer ; mais l'expérience vérifiera toujours leurs naïves conceptions ; il sera vrai toujours qu'à traiter un peuple en ennemi, on le fait ennemi ; on annonce la guerre et en même temps on s'y met. Il y a des raisons pour tout. Si la guerre vient, on dira qu'on avait donc raison de la

préparer ; si la paix suit, on dira que c'est en préparant la guerre qu'on assure la paix.

Où sont donc ceux qui cherchent la vérité comme il faut ? Et comment cherchent-ils ? Je les vois d'abord tous préparés, soit à la physique, soit à la chimie, par l'étude des problèmes les plus simples et les plus séparés, qui sont de mathématique, de mécanique, d'astronomie. C'est là qu'ils prennent ce puissant préjugé que l'on nomme raison ; c'est de là qu'ils empruntent cette méthode d'isoler un fait autant qu'ils peuvent, et de n'étudier qu'une chose à la fois. Sur quoi on leur fait souvent reproche de ce qu'ils manquent le grand Tout ; mais ils le savent bien, qu'ils manquent le grand Tout ; ils s'appliquent justement à l'oublier ; ils ferment la cornue ou le calorimètre ; ils ferment le laboratoire ; ils refusent ces leçons ambiguës que l'univers nous jette à toute minute.

Ils n'ont point tort. Voyez-les, spirites par aventure, c'est-à-dire revenus au problème total, et eux-mêmes dans le problème, ; ils croient tout. Car partout il pleut des preuves dont le sens échappe. Porter le monde, comme Atlas, cela vous fait des épaules ; mais le bon sens n'y gagne rien. Porter n'est pas comprendre. Tout au contraire on ne comprend bien que ce que l'on ne porte point. Bref, il faut commencer par le commencement ; et la nature nous jette justement aux yeux et dans les mains ce qui est le plus obscur et le plus difficile. Il faut comprendre cette ruse de la raison, et cet immense détour, qui nous instruit par le plus simple, le plus abstrait et le moins touchant. Si l'on veut comprendre bien, il faut vouloir comprendre peu. Et le passage de l'abstrait au concret se fait par le lointain objet des astronomes, qui heureusement intéresse aussi nos passions. Sans cette rencontre, et par exemple si on supposait un ciel toujours nuageux, je dirais avec Comte que je ne vois pas comment nous serions sortis de l'enfance fétichiste. On dit bien que l'expérience seule instruit ; mais il faut surmonter l'expérience et la gouverner.

16 mai 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XXXIX

Les détourneurs

24 mai 1922

[Retour à la table des matières](#)

Je ne crois point qu'il y ait beaucoup de sots ; à dire vrai je n'en ai jamais rencontré un seul. Non ; bien plutôt des esprits fermés et murés. Par disgrâce de nature ? Non point ; mais par un ferme gouvernement. « Je ne veux point du tout ouvrir mon esprit à des idées qui me coûteront de l'argent. » Et le prodigue, de son côté, s'est juré à lui-même de ne pas faire ses comptes. « Je ne veux point recevoir de ces pensées sévères qui me réduiraient à vivre comme un pauvre. » Un autre dira : « Je n'aime point ces raisonnements qui vont, par chemins de traverse, à réduire ce que l'on me doit. Je veux être payé, et je ne veux pas penser autre chose que cela précisément. » L'homme craint la vérité encore plus qu'il ne l'aime. Disons mieux ; il craint la vérité parce qu'il l'aime. Comme ces femmes trop belles qu'on se détourne de regarder beaucoup.

J'ai souvent admiré les détourneurs, qui flairent de loin l'idée importune, et qui savent si bien faire dévier les propos. « N'allons pas par là », se dit l'homme prudent. Semblables en cela à ces femmes à moitié endormies, à qui l'on a su persuader qu'une des personnes présentes a quitté le cercle ; le sujet de ces étranges expériences ne voit plus celui qu'il croit absent, mais il s'arrange toujours de façon à ne point le heurter, ni seulement le toucher ; il tourne autour avec des précautions admirables. J'ai vu moi-même un grand nombre de ces expériences étonnantes, et bien loin d'y reconnaître la preuve d'une faiblesse d'esprit qui imiterait les mécaniques, au contraire j'y ai

toujours aperçu une ruse et duplicité essentielles. Ici l'opérateur, en dépit de ce grand pouvoir d'apparence, est toujours et essentiellement trompé. La nature esclave joue sa comédie et ne cède point du tout dans le fond. Et quand ces esprits complaisants s'ouvraient en quelque sorte comme le moulin aux ânes, j'y restais pourtant aussi étranger que l'âne l'est aux engrenages et à la meule. Ce ne sont que des conversations, ou singeries ; comme on voit des crocodiles dressés à quelque gentillesse ; mais le crocodile reste crocodile.

C'est pourquoi je ne crois pas trop ce que j'ai lu des âmes naïves qui, dans l'épreuve de la guerre, cherchaient le vrai et ne le trouvaient point. Le vrai est bientôt trouvé, dès qu'on le cherche. Mais s'il y a péril à le chercher, ou si les intérêts s'arrangent du faux, il se fait en chacun une carapace politique, très exactement fermée et gardée. Et cela suppose, remarquez-le, une intelligence bien subtile ; car ces crocodiles s'arrêtent de penser bien avant le passage difficile. Comme un avaré qui voit venir l'emprunteur d'une lieue, eux, ils voient venir d'une lieue le perturbateur, et s'échappent lestement ; ou bien rabattent la porte aux idées, et tirent le verrou. Mais ne croyez pas qu'ils dorment ; ils vous regardent par la fenêtre, toutes lumières éteintes, comme l'avare regarde le voleur. Vous ne les voyez pas, et ils vous voient très bien. Vous ne faites pas un mouvement autour de la maison fermée, sans que la maison fermée le sache. Naïf qui jette des cailloux aux fenêtres pour éveiller celui qui ne dort nullement. Ne dites point que tous vos discours sont perdus ; au contraire rien n'est perdu. Patience et travaux d'approche, donc, et ruse contre ruse.

24 mai 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XL

L'art de vouloir.

30 mai 1922

[Retour à la table des matières](#)

Quand un danseur de corde tombe dans le filet, où il rebondit comme une balle, il n'est plus homme en cela ni danseur, mais chose parmi les choses, et livré aux forces extérieures. La pesanteur qui agit continuellement et qui le tire sans se lasser, reprend l'empire dès que l'industrie tâtonne et dès que l'attention se relâche. Je veux expliquer la puissance humaine et les fautes d'après cet exemple plutôt que d'aller chercher quelque volonté mauvaise ; car on rirait si quelqu'un disait que le danseur de corde est tombé par une volonté de tomber ; cette supposition est ridicule ; pour tomber il n'a nullement besoin de le vouloir ; cela se fait sans lui, et les forces s'en chargent.

Ainsi d'un homme qui cède à la peur je ne dirai jamais qu'il a choisi de céder à la peur. Car il n'est pas difficile de céder à la peur ; il est inutile de le vouloir ; la peur tire continuellement ; il n'y a qu'à la laisser faire. Comme pour dormir le matin, il suffit de s'abandonner. Le paresseux ne choisit point la paresse ; la paresse se passe très bien d'être choisie. La gourmandise de même, et la luxure, et tous les péchés ; cela va tout seul. L'automobile, au tournant, ira dans le ravin ; elle ira toute seule dans le ravin. Dès que l'homme ne se dirige plus, les forces extérieures le reprennent. Et si j'écris n'importe quoi, ce sera une sottise. Le bavard qui se lance, ou qui seulement s'endort, ira de sottise en sottise. Ce que les anciens, hommes de jeux et de sports, avaient très bien vu, disant que la force gouvernante ou volonté est directement bonne

et que nul n'est méchant volontairement. Mal compris, toujours, par nos moralistes d'académie et par nos politiques délibérants ; car ils réfléchissent, les uns et les autres, pour savoir de quel côté ils vont tomber ; et les forces décident.

« L'homme qui médite est un animal dépravé. » Ce mot est de Jean-Jacques, et plein de sens ; cet homme fut malheureux par un abus de délibérer. Nos joueurs de ballon, nos coureurs, nos boxeurs penseraient mieux, s'ils pensaient ; car ils savent très bien ce que c'est que vouloir ; et ils ne diraient jamais qu'un coup maladroit résulte de vouloir ce qu'il ne fallait pas vouloir ; non point, mais de ne pas vouloir assez, ou de cesser de vouloir un petit moment ; car l'autre parti ne cesse de chercher passage. De même le boxeur ne veut que frapper ; être frappé cela va de soi dès qu'il relâche un peu son attention. L'autre boxeur représente très bien les forces étrangères qui font le siège, et très attentivement ; que le pouvoir gouvernant s'endorme un petit moment, et le coup de poing arrive.

Qui délibère oublie de vouloir ; et qui oublie de vouloir ne doit point s'étonner que les choses n'aient point égard à lui. Considérez d'après cela nos politiques ; ils aiment mieux la paix que la guerre, comme ils disent, et là-dessus je les crois ; tout à fait à la manière de ceux qui aiment mieux le beau temps que la pluie ; seulement ils ne peuvent que regarder les signes au ciel et sur la terre, parce que la pluie n'est pas œuvre d'homme, et le soleil non plus. Mais la paix est œuvre d'homme ; et la guerre n'est l'œuvre de personne. Où l'œuvre de paix manque, la guerre aussitôt paraît. C'est comme la fausse note pour le pianiste, et comme la chute pour le danseur de corde. L'injustice est l'œuvre des forces extérieures ; là-dessus nous pouvons être tranquilles. La violence de même. Les forces nous feront bonne mesure. La guerre n'est jamais faite ; elle est toujours subie. Qui ne veut point la paix de toutes ses forces subira la guerre. Et quand vos préférences seraient toutes pour la paix, cela ne changera rien, car le mauvais boxeur préfère ne pas recevoir de coups de poings ; et le pianiste faible, préfère ne pas manquer la note ; mais il attend, bien vainement, que les forces extérieures jouent la juste note au moment convenable. Sachez bien que l'univers des forces n'est pas plus pacifique qu'il n'est musicien.

30 mai 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XLI

Choisir son opinion

21 juin 1922

[Retour à la table des matières](#)

L'helléniste Desrousseaux, qui signe Bracke était déjà une autorité quand j'étais encore sur les bancs de l'école. Il honorerait n'importe quelle Académie ; mais il n'a point voulu ce genre de succès ; peut-être a-t-il craint de le désirer. Ceux qui l'ont applaudi à la Chambre, quand il parlait pour les Belles-Lettres, n'avaient aucun espoir de le ramener ; les Humanités furent au-dessus des querelles, et cela est assez beau. Mais je veux considérer la chose sous un autre aspect. Toute opinion est faible devant l'éloge, et plus d'un radical s'est perdu parce qu'il ne se gardait pas assez de plaire. Le socialiste est plus fort ; il s'est coupé la retraite par ce grand serment qu'il a fait. Sagesse. Je soupçonne que plus d'un modéré s'est jeté par là, comme autrefois les saints au désert, par l'expérience des tentations. Je soupçonne que Jaurès accomplit cette manœuvre hardie contre la partie de lui-même qui le tirait au centre gauche. Certes, je ne méprise pas les raisons tirées de la doctrine ; mais, quand il s'agit de prendre parti, il faut que le cœur s'y mette. Je n'invente point cela, et c'est de Pressensé lui-même qui m'éclaira là-dessus, disant que le serment socialiste était une précaution contre ses habitudes de corps et d'esprit. En cette occasion comme en bien d'autres j'ai vu revenir cette doctrine de Descartes d'après laquelle il entre un choix de volonté jusque dans nos opinions les plus raisonnables.

Il peut arriver que la nature tire dans l'autre sens ; la même politique nous détournera alors d'un serment trop facile à tenir. Ce cas m'est bien connu. Il y a une chaleur révolutionnaire et un sang plébéien qui iraient aux extrêmes. Ces vaines passions font que l'on se défie des preuves qui s'y accordent ; car la doctrine socialiste ne ferait alors que mettre en système le premier mouvement, et l'on penserait avec ses poings, disant peut-être le vrai, mais sans être dans le vrai ; car vociférer est faux. Cette position, toujours mal comprise, explique un genre de modération qui n'est qu'une prudence contre soi. Ces ruses seront méprisées par ceux qui disent : « Une opinion est vraie ou fausse ; et il n'y a rien d'autre à considérer. » Seulement je voudrais bien connaître un seul cas où le vrai se montre ainsi tout nu. Non pas même dans la géométrie, où je puis refuser les définitions et les demandes ; car la droite n'existe pas. Encore bien plus évidemment, dans l'ordre de la politique ; il ne suffit pas d'observer et d'enregistrer ; il faut poser ; il faut choisir et maintenir. Comment un ordre de justice serait-il fondé sur les faits existants ? C'est justement parce que l'existence nie la justice à chaque minute qu'il y a des socialistes. L'honneur de l'homme est ici de faire le vrai, au lieu de l'attendre. Seulement, tandis que le géomètre n'a guère le choix des moyens ou idées préliminaires, nous trouvons en politique un bon nombre de moyens, partant desquels on peut essayer de construire un ordre humain. Et que chacun invente ici sa géométrie, et la pousse jusqu'aux problèmes réels. Le problème de la paix est posé ; que chacun pense la guerre par les causes, le mieux qu'il pourra. Le socialiste pense que le régime capitaliste est cause ; j'aperçois d'autres causes, qui viennent de ce que les pouvoirs politiques s'étendent le plus qu'ils peuvent et jouent leur jeu ; ce qui ne peut se faire d'abord que par l'aveugle confiance, et finalement que par les passions des citoyens, dont quelques-unes sont nobles. Qui a raison ? Celui qui saisira le mieux la chose. Il faut que l'outil convienne à l'œuvre, mais aussi à la main.

21 juin 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XLII

La culture et les espèces politiques

23 juin 1922

[Retour à la table des matières](#)

J'ai assez dit pourquoi je voudrais que tout citoyen fût en familiarité, d'une façon ou d'une autre, et aussi directement qu'il se pourrait, avec les grands Anciens. Les muets du sérail, en leurs projets impénétrables, ne nous conduisent point par là, voulant, autant qu'on peut deviner, donner la culture à une élite, et reconstituant l'ancien cheptel. Très bien. Les muets du sérail travaillent contre le sultan et contre eux-mêmes. Nous aurons donc une autre élite, sans grec et sans latin ; esprits sans nuances, mais non pas sans force. L'Académie a heureusement plus d'ambition que de moyens.

Le sentiment de la continuité historique modère tout homme, et le rend patient devant les maux humains. Imaginez un homme très vieux, et qui aurait vu des choses pires ; il se contentera de peu. Ce goût de l'humain, qu'il a appris, le rendra indulgent aux anciennes idées, et même souvent trop. L'ingénu est mieux placé, il me semble, pour demander sans précaution que les affaires humaines aillent comme elles devraient. L'esprit prolétarien comptera moins de transfuges, à mesure que l'élégance, fruit de culture, sera moins considérée. Un homme est bourgeois par son métier autant que son métier est de politesse, ou de politique, comme on voudra dire ; mais si l'esprit est prolétaire par la formation, il en restera toujours quelque chose ; et ce mélange définit assez bien les sous-officiers et adjutants de l'armée radicale, élite sans gloire, mais redoutée.

L'Académie a ses fourriers, tous enfants du thème latin. Ici tout est bourgeois, l'esprit et le métier ; la forme est politesse, et le contenu aussi. Tous rendent leurs devoirs à la vieille dame, et ce sont toujours thèmes et versions. L'élève Goyau est toujours l'élève Goyau ; l'élève Bédier est toujours l'élève Bédier. Il y a des seconds prix, des accessits, et des mentions, qu'il vaut mieux ne pas nommer. Une longue chaîne rattache les rédacteurs du *Temps* aux malheureux qui riment dans le fond des provinces. Tous font voir des opinions convenables et, par contraste, une étonnante fureur contre tout ce qui est socialiste ou radical.

Une autre espèce se montre, et qui fait scandale ; ce sont des lettrés qui se font quelquefois radicaux et plus souvent socialistes, par une sorte de réaction contre la subtilité littéraire, qu'ils connaissent trop bien ; ceux-là se simplifient, ils prennent le froc, le bâton et les chemins arides, retrouvant les bâtisseurs de ponts et les faiseurs de routes, gens sans hypocrisie et qui vont droit au but. L'enseignement spécial d'autrefois a façonné sur ce modèle plus d'une forte tête ; j'en ai connu plusieurs ; il en reste encore. Ils ne sont point mécontents, mais au contraire contents, et c'est ce qui les rend redoutables, j'entends aux yeux des pouvoirs arrogants. De même ce sont les prolétaires contents qui sont redoutables. En tout mécontent ou déclassé j'observe toujours des opinions rétrogrades par quelque côté. Il y a affinité entre les sentiments tristes et la tyrannie à tous ses degrés, par mille raisons qu'on trouvera.

Une autre espèce serait en position d'étonner le monde, si on parvenait à la faire réussir. Ce serait l'espèce du prolétaire vrai, armé de science et tempéré de Belles-Lettres, mais qui n'aurait point pour cela laissé l'outil. J'ai assez mesuré, quelquefois, comment le travail des mains, et même pénible, s'accorde à l'intelligence et à la poésie. L'obstacle aux deux est toujours dans les passions nouées, c'est-à-dire dans ces muscles trop forts qui ne font rien. Le dos de l'homme de lettres est chargé de malédictions.

23 juin 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XLIII

L'âme du fanatisme.

15 juillet 1922

[Retour à la table des matières](#)

La pitié est du corps, non de l'esprit. Au niveau de la fureur aveugle et de la crainte. Ces tumultes se contrarient assez bien pour que la paix soit ; les crimes et les supplices sont des accidents. Mais l'esprit est redoutable. Un homme qui pense est aussitôt législateur, juge et prêtre ; et tous les hommes pensent. Cette difficile mission, dès qu'ils la reconnaissent, les rend inquiets et bientôt convulsionnaires. L'éloquence qui ne peut réussir est le mal de tous. Quand l'homme forme une pensée, je m'enfuis ; cette fureur contre lui-même sera sans égards pour moi. La musique accorde et adoucit ; mais quoi de plus irritable aussi qu'un musicien ? Or l'éloquence est toujours un essai de musique. Jean-Christophe enfant reçoit des coups ; s'il faisait des objections et non des fausses notes, que serait-ce ? Heureusement les pensées de l'enfance sont toutes des pensées d'objets, et sans réflexion encore.

L'esprit n'a point de pitié, et n'en peut avoir c'est le respect qui l'en détourne. Ce législateur cherche le législateur, et l'a bientôt reconnu. Le moindre signe de pensée en l'autre donne une grande espérance, et aussitôt une grande déception. Alliés ou ennemis. Le latin et le grec ont fait comme une trêve de Dieu ces temps-ci ; et il est clair que chacun y mettait du sien, car l'homme est un dieu pour l'homme ; mais chacun sent bien aussi que cet accord délicieux ne peut durer ; les dieux sont jaloux. L'amour pardonne beaucoup ; le respect ne pardonne point. Celui qui pense, je n'ai pas le droit

de le laisser à ses pensées ; il n'a point le droit de me laisser à mes pensées. C'est mépriser. Respect est guerre. Songez à ceci que c'est presque une injure de ne point s'irriter contre le contradicteur ; ce serait une sorte de pitié insupportable, car ce n'est qu'aux fous qu'on donne pitié. Ce n'est point parce que l'autre a tort que je m'irrite, c'est parce qu'il a raison. Comment puis-je sortir de là ? Je lui dois respect comme à moi-même, mais il faut pourtant que je choisisse. Scandale ; deux dieux qui ne s'accordent point en un. Ici est l'âme du fanatisme ; et le fanatisme n'est ni petit, ni vil ni inhumain ; il va à une violence généreuse, et paye de soi ; les guerres le font bien voir.

Il n'y a de guerres que de religion ; il n'y a de pensées que de religion ; tout homme pense catholiquement, ce qui veut dire universellement ; et persécute s'il ne peut convertir. À quoi remédie la culture qui rend la diversité adorable ; mais la culture est rare. Et la dangereuse expérience de ces siècles-ci est d'interroger tout homme comme un oracle, remettant à chacun la décision papale. Toutes ces majestés sont maintenant hérissées ; les dieux sont en guerre ; il pleut du sang. Ces maux descendent du ciel.

Délier l'homme de sa propre pensée ce n'est pas facile ; il ne veut point être délié ; il jure qu'il ne sera pas délié. La moindre pensée enferme un serment admirable de fidélité à soi. Je ne vois presque que des gens qui mourront pour leur pensée, dès qu'on le leur demandera. S'ils sont ainsi, il ne faut point s'étonner qu'ils tuent aussi pour leur pensée ; les deux ne font qu'un. Rançon de noblesse. Ce n'est pas peu déjà si l'on comprend que la tolérance est chose difficile ; car c'est comprendre l'autre en ses différences, et vaincre l'opposition ; œuvre de force, et non pas de faiblesse. Sans doute faut-il parvenir à former toutes les opinions possibles selon la vérité ; à quoi les Humanités nous aident ; car tout ce qui est humain veut respect ; mais la beauté ne demande pas respect, car elle ravit tout. Ainsi l'*Illiade* fait la paix par la poésie guerrière tout autant que la complainte ésopique. Et la difficulté d'instruire vient de ce qu'il faut de la grandeur d'abord, et je dis même du sublime, au penseur le plus humble. Nul homme n'est humble.

15 juillet 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XLIV

Les chemins de la paix

19 juillet 1922

[Retour à la table des matières](#)

Je vois qu'on nous annonce la guerre chimique et même la guerre biologique ; l'homme détruira l'homme à peu près comme il détruit les punaises et les rats. Chacun peut imaginer les nappes de gaz lourd s'infiltrant jusque dans les caves les plus profondes, ou quelque peste dirigée et cultivée. Ces maux que l'on nous montre en perspective passent de loin tous les maux connus ; il faut compter les terreurs et les fureurs qui en seront la suite ; et il est clair que tout homme qui n'est pas fou doit chercher un remède à ces maux-là. Les délibérations des assemblées politiques et tous les congrès en ce monde devraient avoir pour fin de prévenir et de rendre impossibles ces tortures et cette sauvage folie. Mais quel remède propose-t-on ? Des usines, des gazomètres, des laboratoires, des bouillons de culture, des vaccins. Il ne vient pas à l'idée de ces prophètes de malheur qu'il serait bien plus facile d'établir la paix en ce monde. À tout ce qui est promesse, ils disent non ; mais à tout ce qui est menace ils livrent aussitôt leur croyance, sans aucun doute, sans aucun examen. Chacun plaint ces malheureux qui se croient malades, et en effet le sont bientôt, par l'effet de l'imagination, laquelle puissance n'est point du tout mère de fictions seulement, mais ouvrière de maux réels, comme le vertige le fait voir, qui nous fait très bien tomber. Chacun plaint encore plus ce genre de fous qui voit des ennemis partout, et interprète au pire tous les signes, jugeant toute amitié menteuse et toute confiance imprudente. Ces maladies d'esprit sont mortelles. Le moins instruit des hommes secoue ces craintes plus funestes

que tous les maux, jette ses armes, mange, dort, se fie, espère, et enfin choisit de vivre, non de mourir.

On ne fait pas assez attention à ceci que l'espérance dépend de nous. C'est nous qui la devons faire et soutenir. Il n'y a point de raison invincible de semer, si l'on veut compter d'avance la gelée, la pluie, la sécheresse et les mulots ; mais on sème d'abord, et l'on veille ensuite sur la semence. Aucun marchand ne ferait contrat d'acheter, de vendre ou de louer s'il considérait avec complaisance tous les risques qu'il court. Ceux qui sont d'abord en défense ne font rien. Mais peut-être sommes-nous dominés et conduits par l'espèce des discoureurs, bien pis, par les plus vieux, les plus fatigués, les plus affaiblis de l'espèce. Faites attention à ceci que si la masse des hommes croient ce qu'ils disent, par cela seul ils auront raison. Il faut donc choisir de ne pas les croire, et instituer la paix à tous risques.

« C'est fort bien, me dit un homme ingénieux à qui j'adressais ce discours tonique, c'est fort bien, mais vous fouettez présentement un cheval usé. Nous sommes vieux ; non point pour toujours, car les nations se renouvellent, mais pour un temps. Ces hommes qui sont morts à la guerre, ils sont notre jeunesse qui a été retranchée de nous ; et la jeunesse qui la suit est encore trop près de l'enfance pour changer cette politique irritée et faible qui fait si bien voir les marques de l'âge. Dans quelques années c'est l'âge mûr en quelque sorte qui nous manquera ; plus tard c'est notre poids de vieillesse qui sera à son tour allégé, d'où suivront des changements politiques que l'on voudrait prédire ; mais l'histoire est autre et toujours autre. Je crois pourtant que si la paix est faite quelque jour, elle le sera par audace juvénile et non par prudence sénile ; car c'est le poltron qui s'arme et c'est le poltron qui tire le premier. » Ce discours me plaît ; il y a déjà longtemps que j'ai reconnu l'accent de la peur dans l'éloquence guerrière.

19 juillet 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XLV

Vertu des belles œuvres

29 septembre 1922

[Retour à la table des matières](#)

Comte, nourri de sciences, sut pourtant vaincre les sciences, j'entends non seulement les ordonner, mais tenir à sa juste place l'ensemble des connaissances positives. Il va même jusqu'à dire que l'humanité future n'attacherait pas un grand prix aux subtiles recherches de l'astronome, ni du physicien, ni même du sociologue, et que les jeux esthétiques l'occuperaient surtout, une fois la vie gagnée. C'est pourtant la science qui doit rallier les esprits, parce que seule elle le peut ; mais c'est l'humanité même, par ses belles œuvres, qui formera l'homme. C'est par ces vues que ce polytechnicien vint à donner plus de temps à la lecture des poètes qu'à l'observation des astres. Ce passage étonne, parce que nous vivons sous ce lieu commun que la science donne la sagesse. C'est vrai en un sens, mais il faut regarder la chose de près.

Je crois qu'il faut s'y prendre comme le faisaient Épicure et Lucrèce, et ne chercher dans la physique qu'un remède aux folles croyances, lesquelles n'ont de puissance que tant que nous ignorons les vraies causes. Une comète au, ciel ne nous fait point de mal ; et l'éclipse de soleil, par ce vent frais qui l'accompagne, peut tout au plus nous faire éternuer. Il nous serait donc inutile de connaître le vrai de ces phénomènes, si nous n'en formions pas d'abord une idée confuse et dangereuse. Sous de tels signes c'est notre pensée qui est malade ; d'où paniques, révoltes, vengeances, massacres. À quoi il n'y a point de remède, si ce n'est que nous apprenions à concevoir l'éclipse par les

mêmes causes qui font la nuit et le jour, ou à ranger l'apparition et le retour des comètes sous les lois générales du mouvement des corps célestes. Et l'on voit par ces exemples qu'il n'est pas nécessaire que chacun soit en mesure de calculer l'éclipse à une seconde près, ni de refaire les corrections à la comète de Halley, qui sont soixante et dix pages de pénibles opérations. Qui a compris le mécanisme de l'éclipse ou la chute parabolique des comètes, est par cela seul délivré de toute crainte superstitieuse. Et même, pour le plus grand nombre, la prédiction vérifiée suffit, ou seulement l'opinion commune, maintenant établie chez nous, que ces prédictions calculées sont possibles. Panique et rumeur sont éteintes. Il est beau que les familles aillent en promenade pour voir la comète, aussi tranquillement que l'on va à la musique ou au cirque. Il est beau qu'un ignorant achète un verre fumé pour contempler la mort du soleil. D'où l'on voit qu'il y a, dans ces recherches, une précision qui est de luxe et dont nous ne recevrons aucun bienfait nouveau, ni le calculateur non plus, en dehors de son traitement mensuel. Dès qu'un homme est disposé à ne plus croire sans preuves, il a tiré de la science tout ce qu'il en peut tirer pour son équilibre mental et pour son bonheur. C'est quelque chose d'être délivré de superstition et de fanatisme ; mais ce n'est pas tout. Nos passions ont encore d'autres causes.

Les beaux-arts, qui sont des politesses à bien regarder, nous tiennent plus près et nous civilisent plus directement et intimement. Poésie, musique, architecture, dessin, sont nos vrais maîtres de bonne tenue. Le culte reste donc l'instrument principal du perfectionnement positif ; mais le culte purifié de ces sanguinaires erreurs qui souillaient les statues, au fond par les âmes folles que l'imagination leur prêtait. Et cela tenait seulement à l'ignorance des vraies causes. Le culte à venir sera donc de la statue sans âme, toute l'âme étant réfugiée en l'adorateur, comme tous les revenants en notre mémoire. D'un côté l'âme purifiée de ses erreurs les plus grossières, contempera la statue en sa pure forme ; et de l'autre cette forme elle-même, disciplinant nos mouvements, nous fera des pensées plus sages par ce détour. Ainsi s'accomplira la religion.

29 septembre 1922.

Vigiles de l'esprit (1942)

XLVI

Épictète et César

23 janvier 1923

[Retour à la table des matières](#)

Les *Entretiens d'Épictète* et les *Pensées de Marc-Aurèle* sont deux livres que l'on ne voit pas souvent aux vitrines, peut-être parce que le public les rafle aussitôt. Livres des temps nouveaux, jeunes aujourd'hui et dans tous les siècles, ils furent et seront toujours le bréviaire des esprits indociles. « Je suis du monde », disait Épictète.

Livres révolutionnaires, dans le sens le plus profond. Non point, direz-vous, mais plutôt manuels de résignation, bons pour les vieux et les malades. C'est ce que je ne crois point du tout. La sagesse catholique a imprimé sur ces livres redoutables la marque qui leur convient, l'orgueil. Il s'y trouve à chaque page le refus de croire et la volonté de juger. Oui, tout est laissé à César ; ce corps faible et misérable est laissé à César, et presque jeté ; mais la liberté de nier, d'affirmer, d'estimer, de blâmer est sauvée toute. Jamais la résistance d'esprit ne fut plus dépouillée de moyens étrangers ; et, par une conséquence immédiate, jamais César ne fut mis plus nu. Car sur quoi règne-t-il ? En apparence sur ces corps qu'il tire et pousse ; en réalité sur des esprits faibles, qui ne savent point obéir sans approuver. Aussi César cherche l'approbation ; il ne cherche même que cela ; c'est l'esprit qu'il veut tenir. Mais comment ? Par ses gardes et par ses menaces ? Cela fait rire. Dès que le plus faible des hommes a compris qu'il peut garder son pouvoir de juger, tout pouvoir extérieur tombe devant celui-là. Car il faut que tout pouvoir persuade. Il a des gardes,

c'est donc qu'il a persuadé ses gardes. Par un moyen ou par un autre, promesse ou menace ; si les gardes refusent de croire, il n'y a plus de tyran. Mais les hommes croient aisément ? Ils soumettent leur jugement aux promesses et aux menaces ? Nous ne le voyons que trop. Ce n'est pas peu de dissoudre d'abord cette force politique, qui se présente à l'esprit sous les apparences d'une force mécanique. Toute puissance politique agit par les esprits et sur les esprits. Les armées sont armées par l'opinion. Dès que les citoyens refusent d'approuver et de croire, les canons et les mitrailleuses ne peuvent plus rien.

Mais quoi ? Faut-il donc que je persuade à mon tour ces hommes épais qui forment la garde ? Non. C'est commencer mal. Commence par toi-même ; car je te vois aussi épais qu'un garde, et aussi pressé qu'un garde d'adorer ce qui peut te servir ou te nuire. Oui, ta propre faiblesse, tu la renvoies au maître comme un attribut de force ; c'est ta propre lâcheté, mais plutôt ta propre naïveté, qui en lui te fait peur ; et cette peur tu veux la nommer respect. Qui que tu sois, tu fais partie de la garde ; ce mercenaire, qui est toi-même, commence dans le plus grand secret à éveiller ou à réveiller son lourd esprit. Qu'il découvre cette vérité étonnante et simple, c'est que nul au monde n'a puissance sur le jugement intérieur ; c'est que, si l'on peut te forcer à dire en plein jour qu'il fait nuit, nulle puissance ne peut te forcer à le penser. Par cette seule remarque la révolte est dans la garde, la vraie révolte ; la seule efficace. César tremble en son intérieur lorsqu'il se dit que toutes les menaces et tous les bienfaits n'ont peut-être pas encore assuré la moindre croyance dans cet homme froid, obéissant, impénétrable. Avant d'apprendre à dire non, il faut apprendre à penser non. Si donc vous apercevez parmi les livres nouveaux ce rare *Épictète* à couverture bleue, faites comme j'ai fait hier ; rachetez l'esclave.

23 janvier 1923.

Vigiles de l'esprit (1942)

XLVII

La relativité et le sens commun

12 mars 1923

[Retour à la table des matières](#)

L'esprit humain est quelque chose. Chacun apprend à penser en même temps qu'il apprend à parler ; et dans n'importe quelle langue se montrent les mêmes relations, de nombre, de temps, de lieu, de circonstances qui sont la forme de toutes nos recherches, de toutes nos expériences et de toutes nos réflexions. Connaître c'est ajuster les impressions qui nous sont propres à la langue commune ; ce qui n'est pas communicable n'est encore rien ; même un homme qui pense tout seul pense avec tous et pour tous. Même celui qui doute veut douter avec tous et pour tous ; et toute négation concernant la pensée commune est elle-même pensée commune, et communicable ; ou bien ce n'est rien.

Il est connu que dès que l'on veut faire l'inventaire, et dire ce qui est commun, les preuves sont faibles et les discussions n'ont pas de fin. C'est ici qu'il faut faire attention ; car les preuves du géomètre, ou du physicien, ou de l'avocat supposent le même esprit en tous ; mais ici il s'agit de la preuve des preuves ; et c'est sans doute trop demander. Voici à peu près le problème ; étant présumé qu'il n'y a rien de commun d'un esprit à un autre, c'est-à-dire qu'il n'y a point de preuve possible au monde, trouvez une preuve en vous tenant à cette supposition. Je demande patience à l'égard de ce chapitre de dialectique, qui tient en quatre lignes, et qui suffit. Se heurtant là, le

jugement décide, et saute la barrière. En bref, au lieu de se demander si nous oserons jamais penser quelque chose, il vaut mieux penser humainement, d'après les modèles éprouvés, et dire comment nous pensons. La culture seule y peut conduire, qui est un continuel échange avec les penseurs de tous les temps ; je n'entends pas spécialement les philosophes, où l'on trouve le travail tout fait, ni les savants, parce que la preuve par l'événement, qui est brutale, empêche souvent de bien saisir l'idée, qui est seulement belle. L'esprit humain se montre aussi bien dans les poètes, dans les romanciers, dans les politiques, et même dans les monuments muets. Homère est sans preuves ; Tacite est sans preuves ; Balzac est sans preuves. Mais, puisque chacun s'y reconnaît, cela enlève le doute ; cela guérit d'une intempérance de prouver. Celui qui lit un grand auteur trouve l'esprit humain, et garanti en quelque sorte par la longue suite des admirateurs, commentateurs et grammairiens ; ces derniers ne sont pas les pires.

J'étais ramené à ces idées-là ces jours-ci comme je lisais un assez vif pamphlet de physicien contre Einstein. Il y était dit que ces célèbres doctrines de la relativité sont absurdes ; et je crois que c'est trop vite dit. Mais il faut reconnaître qu'il y a de l'absurde dans les exposés qui ont été faits en langage ordinaire, soit par des disciples, soit par l'inventeur lui-même. Car on y tombe toujours sur cette idée que le temps va plus vite ici et moins vite là ; ce que j'entends bien des horloges ; mais que le temps ait une vitesse, cela ne passe point ; cela n'est pas bien dit. Que deux chevaux galopent avec des vitesses, différentes, cela enferme quelque rapport du mouvement de chacun d'eux avec un temps commun ; par exemple ils sont partis en même temps, et l'un a parcouru une certaine piste avant l'autre ; le temps commun est donc le témoin des vitesses ; et si j'enlève le temps commun, il n'y a plus de vitesses. Là-dessus on me demande de prouver que le temps commun existe ; or je ne crois point qu'il existe à la manière des objets ; mais je dirais plutôt que le temps unique est une forme universelle de l'esprit humain. Si l'on me nie cela, je propose, comme première épreuve, que l'on essaie de penser deux vitesses différentes sans les rapprocher à un temps unique. Mais ces faciles remarques seront méprisées.

12 mars 1923.

Vigiles de l'esprit (1942)

XLVIII

Le temps irréversible

7 juin 1923

[Retour à la table des matières](#)

On propose dans les classes le problème suivant. Sur une route où les distances sont marquées par des bornes numérotées, on fait rouler, par la pensée, ou bien un tombereau et un cycliste, ou bien une diligence et un omnibus automobile ; si l'on préfère on y fait courir le lièvre et la tortue, ou bien Achille et la tortue. On donne les vitesses de chacun, que l'on suppose constantes, et le sens de la marche ; l'on demande le lieu et le temps de la rencontre. Ce problème est connu ; l'analyse a épuisé ici le possible. Selon les données, il arrive, ou bien que les coureurs se rassembleront à un moment, ou bien qu'ils resteront toujours ensemble, ou bien qu'ils ne se rencontreront jamais ; car les vitesses peuvent être égales ou inégales, et les mouvements peuvent se faire dans le même sens ou dans des sens opposés. Il n'y a pas ici de difficultés. Toutefois le temps demande attention. Au premier moment de la réflexion c'est un nombre parmi des nombres, et qui figure, dans les additions, multiplications ou divisions, au même titre que les autres. Mais si l'on se reporte au problème réel, on voudrait dire que le temps n'est pas tout à fait un coureur comme les autres.

On peut bien dire qu'il y a une sorte de course disputée entre Achille et l'aiguille de ma montre ; il s'agit de savoir si Achille touchera le but avant que la grande aiguille ait touché midi, par exemple ; ou bien si la rencontre des coureurs aura lieu avant que l'aiguille arrive en un point de sa course, ou bien

en même temps, ou bien après. Le temps serait donc un des coureurs du problème ; et même rien n'empêche de le faire courir aussi sur la route. Faites marquer le temps par un cycliste qui roule de kilomètre en kilomètre pendant qu'Achille court après la tortue ; le problème sera celui-ci : « Où sera le cycliste quand Achille passera devant la tortue ? » D'ailleurs, que le cycliste qui sert ici d'horloge roule dans un sens ou dans l'autre, cela n'importe point pourvu qu'il roule toujours dans le même sens. Ainsi il me semblait que le temps n'était point un coureur comme les autres ; mais je cherche vainement la différence.

Je voudrais dire que le temps ne peut pas diminuer ni être compté à rebours. Supposons qu'au départ de la course Achille soit déjà devant la tortue ; on ne conclut pourtant point que la rencontre doit être niée purement et simplement ; mais on remonte le cours du temps avant le départ et l'on trouve la rencontre dans le passé au lieu de la chercher dans l'avenir. Ainsi la quantité variable appelée temps peut être traitée exactement comme les autres ; ou, ce qui revient au même, le coureur temps peut être représenté par un cycliste ; et au lieu de demander : « Où sera le cycliste lorsque Achille atteindra la tortue ? » on demandera : « Où était le cycliste à supposer qu'ils courussent déjà tous avant le problème, lorsque Achille a atteint la tortue ? »

Or voici l'avantage que l'on trouve à réfléchir sur un exemple parfaitement transparent. Il est clair que ce nombre que l'on appelle temps, et que ce coureur que l'on appelle temps, ne représentent point le temps réel. Car le temps réel ajoute toujours un moment à un autre, et jamais ne décompte ; hier n'est plus ; demain n'est pas encore. Si la rencontre n'a pu avoir lieu qu'hier, elle est désormais impossible. Ainsi le temps du problème n'est pas le vrai temps. Je dirais plus ; je dirais que, puisque le temps d'un problème quelconque doit être considéré en ses moments simultanés, sans quoi l'entendement ne trouverait rien à prendre, il faut prononcer que le temps des problèmes, quels qu'ils soient, n'est jamais le temps véritable. Ainsi avance la tortue pendant qu'Achille est au cabaret.

7 juin 1923.

Vigiles de l'esprit (1942)

XLIX

Les valeurs Einstein cotées en Bourse

13 juin 1923

[Retour à la table des matières](#)

Le vieux Salamalec remonta du royaume des Ombres, à la faveur de la nuit, et se plaça près de la tête de son fils, professeur et académicien, qui pour lors rêvait aux anges. Il lui parla à l'oreille et lui dit : « Mon fils, ne placez pas tout votre argent sur Einstein. Je n'entends pas mon argent, qui est en bonnes valeurs, je le sais ; j'entends votre argent à vous qui est de gloire et qui orne notre nom. Vendez à de bonnes conditions tout le papier Einstein ; vous le pouvez encore ; et sachez que c'est votre père lui-même qui vous le conseille. »

Le dormeur là-dessus s'agitait. « Comment ? disait-il ; aucune valeur fut-elle jamais mieux garantie ? À peine deux physiciens sur mille, gens de métier, il est vrai, dont l'un dit que c'est absurde, et dont l'autre dit que ce n'est rien. Au reste de quoi se mêle aujourd'hui mon père vénérable ? Et que sait-il de ces choses ? Ce rêve est ridicule. Éveillons-nous. »

« Mon fils, dit le père, non ne vous éveillez pas encore ; restez encore parmi les Ombres. Car je ne vous parle pas sans raison. Il n'y aurait point de faillites sans la confiance de beaucoup. Mais ignorant ces autres valeurs, dont je vois que vous avez bourré votre portefeuille, j'ai interrogé là-dessus des

Ombres considérables. Du célèbre Blaise Pascal, fort renfermé et froid, je n'ai pu tirer que des paroles énigmatiques : « Un aveugle de naissance, qui rêverait toutes les nuits qu'il voit ; c'est par les doigts qu'il en faut juger. » Ce sont ses propres paroles. Mais M. Durand, qui enseigna la logique, me fit plus large part de ses pensées. « Je ne m'étends point, a-t-il dit, sur les jeux de l'algèbre, qui ne rendent jamais que ce qu'on leur donne, ni sur les expériences, qui peuvent toujours s'expliquer par plus d'une supposition, et ne prouvent donc jamais la vérité de pas une. Toutefois les conclusions me suffisent, d'après lesquelles l'univers serait fini, tout mouvement revenant sur lui-même selon une loi de courbure, et après des millions ou des milliards d'années. Ici sont enfermées toutes les confusions possibles concernant, soit la forme et la matière, soit le contenant et le contenu ; sans compter l'absolu partout, sous l'annonce de la relativité généralisée. Car qu'est-ce, je vous le demande, que le courbe, sans le rapport au droit ? Et qu'est-ce que cette courbure bordée de néant ? Nous voilà revenus à la sphère de Parménide. Mais j'attends qu'un de ces matins cet auteur propose comme possible une marche rétrograde du temps ; car je ne vois rien, dans ses principes, qui y fasse obstacle. Ainsi je reviendrai sur la terre, et à l'école, et je mourrai le jour de ma naissance. Ces puérilités étonnent les ignorants ; seulement à nos yeux elles sont usées. » Ainsi, parla cette Ombre à l'ombre de votre père. Vendez mon fils, vendez la valeur Einstein. »

Le dormeur cependant cherchait le monde ; ses bras tentaient de saisir l'Ombre messagère ; trois fois il crut la saisir ; mais comment aurait-il saisi ce rayon de lumière matinale qui jouait sur ses doigts ? Ainsi le songe impalpable jetait pourtant quelque lumière en ses pensées. Il s'éveillait deux fois. Il parlait maintenant à son propre esprit. Cependant la nature plus forte, par le chocolat et les pantoufles de vert brodées, l'eut bientôt rejeté dans le songe académique.

13 juin 1923.

Vigiles de l'esprit (1942)

L

L'inconscient

17 juin 1923

[Retour à la table des matières](#)

Qu'est-ce qu'un inconscient ? C'est un homme qui ne se pose pas de question. Celui qui agit avec vitesse et sûreté ne se pose pas de question ; il n'en a pas le temps. Celui qui suit son désir ou son impulsion sans s'examiner soi-même n'a point non plus occasion de parler, comme Ulysse, à son propre cœur, ni de dire Moi, ni de penser Moi. En sorte que, faute d'examen moral, il manque aussi de cet examen contemplatif qui fait qu'on dit : « Je sais que je sais ; je sais que je désire ; je sais que je veux. » Pour prendre conscience, il faut se diviser soi-même. Ce que les passionnés, dans le paroxysme, ne font jamais ; ils sont tout entiers à ce qu'ils font et à ce qu'ils disent ; et par là ils ne sont point du tout pour eux-mêmes. Cet état est rare. Autant qu'il reste de bon sens en un homme, il reste des éclairs de penser à ce qu'il dit ou à ce qu'il fait ; c'est se méfier de soi ; c'est guetter de soi l'erreur ou la faute. Peser, penser, c'est le même mot ; ne le ferait-on qu'un petit moment, c'est cette chaîne de points clairs qui fait encore le souvenir. Qui s'empporte sans scrupule aucun, sans hésitation aucune, sans jugement aucun ne sait plus ce qu'il fait, et ne saura jamais ce qu'il a fait. Ce qui éclaire ce que nous faisons, c'est ce que nous ne faisons pas. Les simples possibles font comme un halo autour ; c'est le moins que l'on puisse percevoir. Telle est l'exacte situation, il me semble, d'un homme qui fuit et qui sait encore qu'il fuit ; ce n'est pas fuir tout à fait.

Qu'on me pardonne ces subtilités ; si l'on pouvait être homme à moins, je me rangerais à l'heureuse simplicité des termes, et je recevrais l'inconscient à guichet ouvert, sans l'éprouver à la balance. Mais ce mot remplit les caisses ; c'est le mark-papier des penseurs. Qui a fait ? Qui a parlé ? Qui a pensé ? C'est l'inconscient, sombre personnage. Fétiche revenant. Comme ce double des anciennes croyances, qui se promenait souvent fort loin de son autre lui-même. Mais il n'y a qu'un Ici pour chacun à chaque instant. Cette loi des corps a fixé l'âme voyageuse.

Maintenant dans cet autre double que l'on nomme l'inconscient, où se trouve la faute ? Non pas principalement à dire qu'il agit et parle sans nous, mais plutôt à vouloir dire que ce personnage pense. C'est ici que tout s'embrouille, faute d'une description suffisante de la situation du penseur, qui est celle de tout homme. Dans tous les exemples d'éveil, d'attention, de scrupule, de retenue, penser c'est toujours prendre pour objet ce qui allait se faire sans pensée, ce qui était commencé sans pensée. Voir, c'est se demander à soi-même où l'on va. Voir sans se rien demander à soi-même, c'est justement ne pas voir. Quand cet autre, qui agit, forme une pensée, c'est justement ma pensée. Cet autre est bien moi et toujours moi ; nous ne sommes point deux. Que j'agisse d'abord, et que je pense sur mes actions et en quelque sorte sur mon être en train d'être, c'est la donnée. Mais que je prête encore une pensée à cet automate, de façon qu'il prévoie, perçoive, délibère et décide sans moi, c'est mal décrire. Ce compagnon n'est pas un homme sans tête ; mais sa tête, c'est la tienne. Ainsi sans ta pensée il ne pense rien ; sans ta volonté il ne veut rien ; sans ton projet il ne poursuit rien. Pur mécanisme, sur quoi gymnastique et musique peuvent assez. Mais sans malice, parce qu'il est sans pensée ; c'est là le point.

17 juin 1923.

Vigiles de l'esprit (1942)

LI

L'esprit contre le rite

27 juin 1923

[Retour à la table des matières](#)

L'Orient nous parle. Nous ne le comprenons guère, ni lui nous. Il faut penser à ce qu'il y eut de scandaleux dans la révolution socratique. Tout homme réglait alors ses actions et ses pensées, d'après quelque loi qu'il n'avait point faite, divine ou humaine. Chacun se conformait. Socrate fut le premier et le plus obstiné des hérétiques. Non qu'il refusât d'obéir aux lois ; mais, pour ses pensées, il prétendait ne croire que lui-même. Les dieux étaient jugés. Cet homme voulait savoir si c'est parce que les dieux l'ordonnent que le juste est juste, ou s'il ne faudrait point dire, au contraire, que c'est parce que le juste est juste que les dieux l'ordonnent. C'était élever l'individu au-dessus des dieux. Autant de fois que Socrate renaîtra, il sera condamné ; mais nous gardons l'idée ; nous la portons tous ; personne ne l'a encore mesurée.

Cependant les anciens peuples dormaient selon la coutume. Ils ne pensaient que par monuments, danses et cérémonies. Leurs symboles restaient des énigmes, pour eux encore plus que pour nous. La Pyramide rejette tout commentaire. Cette masse sans jour et sans passage, cette pointe aussi, refusent nos pensées. La tour de Babylone, elle aussi, autant que nous savons, n'exprimait qu'elle-même. Mais, en Grèce, les symboles commençaient à fleurir. L'oracle delphien inscrivait à son fronton la maxime : « Connais-toi. » C'était montrer de l'esprit. D'où Socrate et la longue suite des révoltés et des incré-

dules. Le christianisme, à bien regarder, et même le catholicisme, malgré un prodigieux effort d'organisation, doivent être considérés comme des écoles d'incrédulité. Les castes, la hiérarchie, les coutumes, les costumes, ce ne sont plus que des apparences pour les sots ; et il n'y a plus de sot. Le catéchisme enseigne à tous, et aussi bien aux esclaves, qu'il y a un ordre de l'esprit, invisible, un royaume des esprits, des rois dans l'enfer et des mendiants au paradis.

Dans un roman hindou, qui est de Rabindranath Tagore, on trouve un potier accablé d'injustices, autant qu'il en faut pour faire bouillir une pensée d'homme. Mais cette pensée d'homme est occupée d'abord à ne point user d'un pot qui serait souillé par un homme d'une autre caste ; et l'effet de la misère est de rendre ces soins plus occupants ; ainsi les rites terminent les pensées et en même temps les passions. On retrouve encore chez les juifs de la pure doctrine, ce souci de manger et de boire selon les rites ; ce genre d'attention détourne de penser aux maux véritables. Mais ces débris des temps anciens donnent une faible idée de ce que fut l'ordre égyptien, où ce n'était point le même homme qui nourrissait le bœuf, qui le tuait, qui le mangeait, qui l'enterrait. Si quelque prêtre de ce temps-là revenait, peut-être pourrait-il expliquer qu'il ne faut pas moins que ces liens de coutume pour tenir en repos l'animal pensant ; mais je suppose que le prêtre était prêtre comme le potier était potier. Il ne choisissait point ; et toute notre vie se passe à choisir et à sauver le droit de choisir. Deux systèmes donc, et l'Oriental est encore assez fort lorsqu'il montre du doigt les effets, qui sont nos guerres, la fraternité homicide et le droit sanglant.

27 juin 1923,

Vigiles de l'esprit (1942)

LII

De l'idée vraie

1^{er} juillet 1923

[Retour à la table des matières](#)

Les Stoïciens sont bien connus pour avoir enseigné que vertu n'est autre chose que volonté. Mais ils disaient de même que la vérité est dans la volonté, et cela est moins aisé à comprendre. Suivons donc un de leurs chemins. Ils se mettaient et se conservaient comme par religion toujours en présence de ce vaste monde, où l'on ne pourrait jamais trouver deux feuilles d'arbre indiscernables, deux œufs identiques, ni deux jumeaux sans aucune différence ; tels étaient leurs exemples favoris ; mais personne de notre temps ne serait embarrassé pour en trouver d'autres ; car le savoir, à mesure qu'il suppose des ressemblances, fait aussitôt apparaître des différences, et nos instruments multiplient sans fin la variété du monde. Aucune chose donc ne sera deux fois, et aucune chose n'est en même temps deux fois. C'est le regard d'Aristote qui le premier fit naître et comme fructifier cet aspect du vrai, pour la confusion des discoureurs.

Voilà donc une notion bien fondée et aujourd'hui commune. Allons donc par là, et disons deux choses, la première c'est qu'on ne peut savoir tout et la seconde c'est qu'on ne peut savoir vraiment qu'une fois. Je m'arrête à la seconde. Une idée ne peut servir deux fois. Quelque brillante qu'elle soit, il faut dans la suite l'appliquer, c'est-à-dire la déformer, la changer, l'approcher d'une nouvelle chose, la conformer à une nouvelle chose. Toujours chercher, donc, et ne jamais réciter. Savoir ce que c'est qu'un médecin c'est considérer

d'après une idée un certain médecin, et découvrir qu'on ne savait pas ce que c'était qu'un médecin. Même chose à dire pour un avare, un courageux, un fourbe, une coquette. L'objet donnant toujours quelque chose de neuf à saisir et qui dépasse notre projet, on voit que le plus savant n'est pas plus dispensé que le moins savant de penser ferme en toute rencontre et d'enfoncer l'idée comme un outil investigateur. Appliquer est inventer, et l'idée n'est vraie que là ; hors de là, morte ; hors de là, fausse.

Donc au lieu de dire que l'idée est vraie, il vaut mieux dire que c'est l'homme qui est vrai, par ce mouvement de connaître qui est mieux connaître et avancer un peu, ou, pour autrement dire, se, réveiller à chaque instant et passer de l'idée au fait. Mais ce mouvement est sans fin ; car le fait dans la pensée devient de nouveau idée et pour un nouveau butin. D'autres êtres se montrent auxquels il faut l'essayer, par la rencontre de deux violences, dirais-je presque ; car l'idée est maintenue comme par serment, et l'être en même temps la rompt ; l'éclair du jugement est en la rupture. Or le forgeron de faits, en ce travail où il use ses outils, est proprement dans le vrai, ou plutôt lui-même vrai ; et il n'y a pas à considérer si le vrai auquel il arrive par un énergique effort n'est point le faux pour un autre ; mais tous deux sont égaux ; égaux selon la vérité, autant qu'ils jugent ; égaux selon l'erreur, autant qu'ils donnent. C'est pourquoi, disaient nos sages, le sage ne se trompe jamais, même quand il se trompe, et le sot se trompe toujours, même quand il dit vrai ; ce qu'il dit est le vrai d'un autre, non de lui. Comme le polytechnicien qui se sert des triangles semblables ; il dit le vrai d'un autre. Mais Thalès, inventant les triangles semblables, dit son propre vrai. Au reste, le polytechnicien a bien pu les inventer aussi, quoiqu'on ait pris toutes les précautions pour penser à sa place. Ici est le jugement ; et le reste n'est que singerie.

1^{er} juillet 1923.

Vigiles de l'esprit (1942)

LIII

La bordure du temps

25 septembre 1923

[Retour à la table des matières](#)

Tout ce qui a rapport au temps est déformé dans nos discours par ces métaphores trop faciles qui sont prises de nos voyages. « Demain je serai à Marseille ». Marseille attend ; le voyageur s'en approche, la découvre, la visite, et la fait ainsi passer de l'avenir au présent et aussitôt au passé. Toutefois la ville n'a point changé beaucoup. Elle existait avant d'être sous mes yeux et devant mes pieds. D'où vient cette idée sommaire que nous ne changeons point l'avenir, mais que nous le découvrons. Remarquez que, même en un tel exemple, l'idée est fausse à mieux regarder ; car, pendant que je m'approche de la ville, elle s'écroule un peu, elle se bâtit un peu, les habitants y font mille tours et vieillissent en même temps que la ville. Et moi de même, sans compter les changements de mon humeur et de mes idées ; enfin, quand j'y suis, elle est autre puisque j'y suis. Si la ville s'appelait Yokohama, si la terre tremblait dans le moment, ou si le visiteur était Attila avec son armée, les changements seraient plus sensibles.

Les choses qui vont régulièrement, et que nous avons coutume d'attendre, nous donnent une idée de l'avenir qui est du même genre, et qui est incomplète et sommaire aussi. J'attends le soleil ; il ne manque point de se lever selon l'almanach ; je sais qu'il ne naît point de la mer, mais qu'il se lève déjà pour d'autres lieux, et qu'il se couche pour d'autres ; j'attends ces rayons à marche connue qui balayent la terre. J'attends un train ; je l'entends au pont

métallique ; la sonnerie, la fumée, le sifflet me le signalent. D'où cette autre idée que l'avenir vient vers moi quand je ne vais pas vers lui. Les prophètes le voient de plus loin que le commun des hommes, ou bien l'entendent avant les autres. Les plus étonnants prophètes sont ceux qui connaissent l'horaire, comme l'astronome ou le chef de gare.

La première idée est vraie autant que les choses restent à leur place. La deuxième est vraie autant que les choses s'approchent de nous par leur mouvement. Mais le temps marche tout à fait autrement qu'un train. Tout ce qui existe, mobile ou immobile, vivant ou non, passe ensemble au moment suivant ; ce passage ne peut être ni accéléré, ni ralenti. Ce qui est dans ce moment-ci aussitôt tombe dans le passé, aussitôt n'est plus et ne sera plus ; l'état de toutes choses qui suit celui-là passe à l'existence ; ce qui n'était que possible, attendu ou non, se solidifie en quelque sorte sur cette bordure du temps. C'est là que se tient l'homme d'action ; là se trouve la tranchée de départ, qui change toujours. Ces métaphores pourraient encore tromper. Car l'homme agit toujours, et toujours sur cette bordure. Le pas que je fais me porte à de nouvelles choses et aussi d'un moment à un autre ; et, si je dors, je fais aussi le voyage dans le temps ; ce train ne laisse pas de voyageurs. Et c'est encore agir que dormir ; car, si la sentinelle dort, ou le général, cela change l'événement. Nous sommes donc toujours au poste ; mais notre pensée n'y est pas toujours. Elle imagine derrière ou devant. Les uns se souviennent, les autres essaient de prévoir ; dans les deux cas l'occasion trouve un homme qui dort. L'homme d'action est celui qui pense à ce qu'il fait. Aussi voyez comme il rassemble sa pensée et la rétrécit ; comme il ne s'attarde point à courir en pensée à la poursuite de ce qui n'est déjà plus ; comme non plus il ne s'occupe guère des possibles lointains, rapprochant toujours sa pensée de cette bordure mobile du temps où se trouve engagée l'épée, ou bien l'outil. C'est là que frappe le génie.

25 septembre 1923.

Vigiles de l'esprit (1942)

LIV

Éloge de l'apparence

7 octobre 1923

[Retour à la table des matières](#)

Il y a un art de constater, qui importe beaucoup pour la formation de l'esprit, et qui est à portée de tous, mais avec cela le plus ignoré et le plus oublié. Je trouve ma montre dans le gousset d'un autre ; je puis constater que c'est bien ma montre, toutefois je ne puis constater que l'autre l'a volée ; cela je le suppose. Et il est admirable comme cette vue de ma montre réchauffe cette supposition ; et aussi, inversement, comme cette supposition me conduira à prendre aisément cette montre pour la mienne sans un suffisant examen. Une partie de la sagesse consiste à tenir séparées ces deux questions, qui se joignent si naturellement. Car une constatation peut être discutée, et doit l'être ; une supposition aussi, mais nullement par les mêmes moyens. L'intelligence se jette au pourquoi, et toujours trop vite ; il faut la ramener à l'objet présent, et encore non pas tel qu'on le suppose, mais tel qu'il se montre. Il est remarquable que les meilleurs instruments réduisent notre perception à de simples apparences, qu'il s'agit seulement de décrire avec précision, par exemple le spectre des couleurs à côté d'une règle graduée, l'image de la lune tangente à un fil tendu devant la lunette, ou bien une aiguille couvrant de sa pointe une des marques du cadran. Cela promptement, et sans s'arrêter à aucune pensée de traverse. Il y a des thermomètres à ce point sensibles qu'il faut lire le degré, au dixième près, dès qu'on les découvre ; car la seule haleine et même l'approche de notre corps les fait bondir d'un dixième ou deux. La moindre crainte, et aussi le moindre repentir vous font manquer la

lecture. Il faut donc que l'intelligence se nettoie de tout ce qui n'est pas cette simple et fugitive apparition. Cette épreuve est bonne à tout âge. Elle met en garde contre cette intempérance de pensée qui est la cause de presque toutes les erreurs.

Hors des instruments, qui sont comme nos œillères, il nous arrive dix fois le jour de confondre ce qui est constaté et ce qui est supposé. Je constate qu'un tel est avare, et que tel autre est vaniteux. Je constate que les Français aiment la gloire. Je constate que le cinématographe plaît au peuple. Ce sont des suppositions. Un homme me parle ; je ne connais pas sa pensée, je la suppose. Si l'on s'arrêtait tout net à l'apparence, en s'appliquant à bien fixer le son, comme font les musiciens, quand ils s'accordent, on serait mieux placé ensuite pour deviner. Mais l'homme pense terriblement vite. Faites voir à des enfants quelque tour de cartes, et puis faites-leur trouver, par l'examen des mouvements à découvert et au ralenti, comment et pourquoi ils ont été trompés ; ils seront bien étonnés en comprenant qu'ils ont très peu constaté, et qu'ils ont supposé beaucoup, enfin qu'ils n'ont pas été trompés, mais plutôt qu'ils se sont trompés eux-mêmes, comme le langage l'exprime si énergiquement. Descartes a dit, et cette remarque conduit fort loin, que c'est l'amour qu'ils ont de la vérité qui fait souvent que les hommes se trompent. Ils se défient des apparences, et certes ils n'ont pas tort. Mais ils n'ont pourtant que les apparences pour les conduire au vrai ; aussi doivent-ils d'abord s'en donner une vue exacte, afin d'en garder un tracé correct, sans omission ni addition. Ce premier moment est d'abord méprisé et dépassé. Et la vérité de la peinture est en ceci qu'elle nous y ramène et même nous y retient, par l'apparence fixée. Il est donc profondément vrai que ce sont les peintres qui nous forment à observer.

7 octobre 1923.

Vigiles de l'esprit (1942)

LV

La matière des rêves

9 octobre 1923

[Retour à la table des matières](#)

Les rêves sont inexprimables. Le naïf qui raconte un rêve invente en racontant ; mais il trouve les mots plus vite que les objets. On voit dans les anciens contes des exemples de ce genre d'invention. Les petites filles tournaient en ronde autour d'un arbre ; elles tournaient, tournaient ; et à la fin elles furent changées en motte de beurre. Les rêveries de ce genre n'ont point d'objet du tout. On dit que ce sont des images ; or ce mot lui-même nous trompe. On peut décrire sans voir ; et de là vient cette absurdité des rêves ; car les mots suivent les mots sans difficulté. « L'arbre me parla », ce n'est nullement difficile à dire. Mais comment l'imaginer ? Aussi celui qui raconte un rêve parle au passé. Il voyait, il ne voit plus.

Nous ne pensons point sans objet ; aussi c'est dans la perception même des objets qu'il faut surprendre l'imagination. Par exemple, le soir, je vois une forme humaine embusquée ; je ne trouve qu'un arbre ; toutefois ce qui est à remarquer, c'est que je ne puis retrouver par le souvenir seul cette apparence qui m'a un moment étonné ; il faut que je revienne au point d'où j'ai cru la voir ; alors, encore en m'aidant de mimique et de paroles, je retrouve en cet arbre l'apparence d'un homme ; mais il me faut cet arbre, vu de ce lieu.

Dans une masse de feuillage on arrive souvent à découvrir un homme barbu ; image fugitive ; je la perds, je la retrouve ; pourtant je vois toujours les mêmes taches d'ombre, les mêmes feuilles, enfin les mêmes formes ; c'est l'interprétation qui est fugitive ; je me dis à moi-même : « Voici les yeux, le nez, la moustache. » On peut s'instruire à ce jeu ; car on y voit assez bien que nous ne sommes pas difficiles sur les images, pas plus que Polonius quand il consent à voir le nuage comme Hamlet le décrit. Après cela cherchez à quoi pense un fou, pendant qu'il parle.

Mais qu'y a-t-il dans les rêves de si réel, de si proche, de si émouvant ? Riche matière. Des mouvements, des contacts, des heurts, du froid et du chaud, le cœur qui bat, des soupirs, notre voix qui parle à notre oreille, tout l'émoi, toute la peur, toute la colère, tout le désir, tout cela bien réel et bien proche en effet. Sans doute aussi ces formes changeantes qui se montrent dans le champ visuel noir ; sans compter qu'une lumière vive peut se faire sentir à travers les paupières. Ce pâle univers soutient nos discours, mais, peut-être, n'y ressemble guère. Le solide de l'imagination, c'est ce discours à soi, qui ne s'arrête guère, cette mimique, ces actions contenues, si bien senties, ce mouvement du sang, ce souffle qui chante et murmure aux oreilles, toutes impressions de soi sur soi, qui, dans le sommeil, l'emportent aisément sur les faibles actions venues des choses. Et, parce que nos mouvements les changent, notre discours et nos émotions règlent seuls nos pensées. Si je rêve que je ferme les poings et que je serre les dents, il est vraisemblable que je mime ces actions, qui ainsi sont bien réellement senties. J'évoque de la même manière mon ennemi, par la peur, par la colère, enfin par les effets sur moi ; mais il ne paraît toujours pas. Je n'ai point ce pouvoir de produire des couleurs devant mes yeux, par mes seuls organes, comme j'ai le pouvoir de parler et de chanter à mes propres oreilles, ou de serrer ma propre main. Les jeux de lumière dans l'œil fermé dépendent d'autres causes ; ainsi le décor est naturellement sans rapport avec la pièce. D'où peut-être cet absurde des rêves, qui est bien au-dessous du déraisonnable.

9 octobre 1923.

Vigiles de l'esprit (1942)

LVI

Le mécanisme du rêve

15 octobre 1923

[Retour à la table des matières](#)

Je veux écrire encore sur les rêves ; car récemment j'ai entrevu sur ce sujet une idée qui est neuve pour moi, et qui l'est sans doute pour beaucoup d'autres. Que nos rêves soient comme des drames où notre corps est continuellement en action, cela ne fait pas doute ; et par là on comprend que ces frappantes impressions, de courir, de lutter, d'être enchaîné, d'étouffer, de ne pouvoir avancer, d'avoir froid ou chaud, et ainsi du reste, sont toujours en quelque façon réelles par notre mimique. Il faut ajouter la parole, que nous produisons en même temps, et qu'en même temps nous entendons. Ainsi le témoignage de nos sens n'est pas trompeur et forme même souvent quelque chose qui se tient et qui a un sens. Par exemple il est naturel, si je mime la surprise, que je pousse en même temps quelque cri ; ou bien que je soupire, si mes muscles se relâchent. Les rêves, ainsi considérés, peuvent donc montrer quelque cohérence, par la marche corrélatrice des gestes et du discours, que je produis et que je sens en même temps.

L'objet manque parce que je ne le recherche point ; et l'objet est le vrai régulateur de nos pensées. C'est pourquoi nous dérivons aisément d'un drame à un autre. Or, il y a pis. La vue, quand les yeux sont fermés, ne nous présente que des fantômes informes, mais souvent variés de couleur, et avec cela en changement continu, comme des nuages dans le vent. Chacun pourra observer de telles images indistinctes dans le moment où il va s'endormir. Et cela

s'explique vraisemblablement par les mêmes causes qui font que nous voyons assez longtemps un fantôme violet après que nous avons fixé le disque du soleil couchant. Effets de fatigue et de reconstitution, ces flottantes images se succèdent selon le sang et les humeurs, sans que nous y puissions rien. Tel est pourtant le décor de cette pièce que nous jouons dans le rêve ; et pendant que je produis à la fois des discours et des gestes, suivant le souvenir et la passion régnante, le changement du décor se fait d'après la vie de l'œil, sans aucune relation avec la mimique. J'ai le pouvoir de serrer les poings et de me donner ainsi le témoignage d'un combat qui commence ; j'ai le pouvoir aussi de parler à mes propres oreilles ; mais je n'ai nullement le pouvoir de changer du bleu au rouge ni du tacheté au strié les images qui passent ou se transforment dans le champ visuel obscur. Il y a donc un désaccord perpétuellement renouvelé entre ce que je fais et ce que je crois. Ainsi les passions sont toujours ce qu'elles sont, et suivent leur propre loi, mimique et déclamatoire. Mais, au lieu que dans la veille les choses extérieures agissent comme régulateurs, au contraire dans le rêve les perceptions de la vue sont au-dessous des passions et réglées par la vie cellulaire ; la passion y devient régulatrice, parce que l'univers se dérobe sans cesse autour. Le décor y est, comme j'ai dit, sans rapport avec la pièce, et c'est de ces changements du décor dans le rêve qu'il faut bien que le rêveur s'arrange.

15 octobre 1923.

Vigiles de l'esprit (1942)

LVII

La machine à explorer le temps

27 octobre 1923

[Retour à la table des matières](#)

Ceux qui voudront réfléchir sur la nature du temps, je les renvoie à Wells et à sa célèbre *Machine à explorer le temps*. Cette fiction part d'une idée d'algèbre pure, d'après laquelle le temps est une autre dimension, de même genre que la longueur, la largeur et la profondeur. Une telle idée ne peut être jugée que si on l'applique aux perceptions et c'est ce que Wells a voulu faire. Premièrement nous ne percevons pas le temps comme dimension, mais seulement parce que nous ne savons pas le parcourir ; nous sommes à l'égard du temps comme sont les poissons à l'égard de l'étendue aérienne. Il faudrait aux poissons une machine pour s'élever au-dessus de l'eau. Eh bien, dit l'inventeur, j'ai fabriqué une machine qui est capable de bondir dans le temps, et d'y emporter son homme. Ici tout reste mystérieux ; mais voici sur ce meuble un modèle réduit de la machine ; l'inventeur la fait partir pour les temps futurs, en appuyant sur un levier. Elle part. Entendez bien qu'elle ne change pas de place, car cette machine ne roule sur aucune des dimensions usuelles ; mais elle voyage dans le temps ; elle quitte ce maintenant où nous restons ; elle entre dans l'ordre des choses qui ne sont pas encore, et qui seront ; c'est-à-dire qu'elle s'évanouit sur place. Remarquez cette espèce de logique, qui porte l'attention justement où il faut.

Il ne manque pas de machines à parcourir le temps. Cette maison en est une ; car, selon la vraisemblance, elle durera plus que moi ; ainsi elle arrivera à des temps que je ne verrai point ; non pas intacte ; car la pluie et le vent, les mousses, les oiseaux, les insectes ne cesseront pas de la ronger ; elle vieillira en même temps que toutes les choses autour. Quand elle s'écroulera, cet événement ne sera qu'une partie de la contraction de la terre ; ce sera un tout petit tremblement ou tassement de terre. Aussi ne se refera-t-elle point comme elle était. La machine, au contraire, doit passer au temps futur tout entière et sans changement, et l'observateur qui la suit, de même ; ils ne doivent vieillir ni l'un ni l'autre. Cette machine est donc isolante, par rapport au changement universel. Bref elle passe d'un temps à l'autre sans changer du tout. Étant entière dans le temps qui suit, elle ne doit rien laisser d'elle dans le temps précédent ; c'est pourquoi elle s'évanouit sans laisser de traces. Quant à l'observateur, Wells n'en parle point ; mais il est clair, par la suite du récit, qu'il reste soumis à la loi du temps commun, tandis qu'il est soustrait à la loi de, ce temps qu'il parcourt à grande vitesse. Ainsi il s'en va jusqu'à des milliers d'années en avant ; il revient de ce voyage une heure après ; il a vieilli d'une heure comme les camarades. S'il avait vieilli seulement de mille ans, qu'aurait-il vu ?

Il y a donc deux fictions en une. La première est celle de la Belle au bois dormant. Je reste cent ans ou mille ans sans vieillir ; alors, me réveillant, je vois l'avenir. Mais je ne puis revenir pour le raconter à ceux d'il y a mille ans qui sont restés sous la loi commune. La seconde fiction est que l'observateur qui a conduit la machine revient au temps d'où il est parti, retrouve ses amis, : et retrouve l'univers comme l'univers était au départ. Toutefois comme il a vu, dans l'intervalle, le monde plus vieux de mille ans, de dix mille ans, de trente mille ans, il faut donc qu'il existe en même temps des états de l'univers en des temps différents, ce qui ne va plus du tout. Je ne réfute pas ce roman, qui est beau, mais je tire un peu au clair, il me semble, cette condition du temps, qui est que toutes les choses le parcourent ensemble et du même pas. Et j'aperçois aussi une opposition étonnante entre le temps et le lieu, qui est en ceci, que deux choses n'occupent jamais en même temps le même lieu, tandis que toutes les choses sont toujours logées ensemble, si je puis dire, dans le même instant. De quoi le lecteur naïf voudra rire, car ce n'est pas là une grande découverte. Mais l'algébriste n'en rira pas, s'apercevant que les fictions logiques trouvent aussi quelquefois résistance, et de là cherchant pourquoi.

27 octobre 1923.

Vigiles de l'esprit (1942)

LVIII

Le Penseur aux yeux fermés

2 février 1924

[Retour à la table des matières](#)

Un conte oriental que je lisais me fit de nouveau penser aux rêves. Ces contes sont des rêves ; et j'y remarque deux choses, une partie miraculeuse et une partie raisonnable. La partie miraculeuse, de génies, de changements à vue, d'oiseaux gigantesques, vient des rêves, et témoigne d'un état d'enfance où les rêves, par souvenir, sont pris pour des événements réels. Mais la partie raisonnable, qui développe les fictions selon la commune logique, se trouve aussi dans les rêves, ou, si l'on veut, dans les récits que l'on en fait. Soit une vallée de diamants, d'où nul ne peut remonter ; soit des aigles très forts ; on conçoit une industrie qui consiste à jeter dans cette vallée de forts quartiers de viande, que les aigles remontent dans leurs aires, et auxquels se trouvent attachés quantité de petits diamants. Chacun des chercheurs de diamants possède en propre une aire d'aigles, comme on a un bureau de change. Tout se tient et s'explique ; mais le fait manque. Ce n'est pas ainsi.

La raison ne manque pas dans les rêves ; c'est plutôt l'expérience qui y manque. L'objet est très bien pensé, mais très mal constaté. Nous appliquons des pensées raisonnables à un monde inconsistent. Un fait étrange, à peine une fois entrevu, transformé dans le récit, telle est l'occasion d'extravagances raisonnables ; ce n'est point que notre esprit soit faux, mais il manque alors d'un objet. J'entends un objet qui reste, dont nous puissions faire le tour, en l'explorant et l'interrogeant à loisir. Notre esprit a besoin de ce support, non pas une fois, mais toujours. Faute de quoi nous nous perdons en des possibles

indéterminés. Ce merveilleux pouvoir de combiner, de supposer, d'expliquer, est toujours ce qui manque le moins. Et, par malheur, l'étrange et l'unique est naturellement ce qui intéresse le plus.

Le choix qui fait le penseur, c'est celui qui retient un objet tout à fait ordinaire et commun. Comme un boisseau de blé, qui tient dans la moitié d'un sac ou dans vingt écuellles. Cette expérience continuellement à portée, sur les récipients, les grains, les fluides, sur les surfaces et sur les longueurs, fut le soutien de la géométrie, et l'est encore. Les astres, en leurs retours, nourrissent les pensées de l'astronome. Au contraire le rare ou bien ce qui n'est qu'une fois égare toujours, parce qu'il nous livre à nos seules pensées. Celui qui n'aurait vu un aimant qu'une fois serait tombé dans quelque folle théorie. Et, par exemple, cette fiction de l'île aimantée qui arrache les clous du navire ne vient pas tant d'un faux raisonnement que d'une observation trop peu suivie. Sur quoi l'on voudrait dire qu'il faut se borner à observer, et se garder de penser ; toutefois ce n'est pas si simple. Penser sans un objet présent est vain ; mais manier et éprouver l'objet sans penser est un autre genre de sottise, que l'on reconnaît dans les anciens métiers. On peut être hardi à penser, et il le faut, mais sous la condition que l'existence porte nos pensées, et ne cesse jamais de les confirmer. La promenade instruit encore le géomètre. Au lieu que la pensée d'Einstein est encore à l'état de monstre, par ce développement sans mesure d'une théorie peut-être fort logiquement conduite, mais qui ne touche aussi à l'existence que par la fine pointe d'une expérience rare et délicate. Je crains le penseur aux yeux fermés.

2 février 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LIX

La lune à l'horizon

4 février 1924

[Retour à la table des matières](#)

Le vide de l'imagination est justement ce que l'on veut le moins croire. Encore une fois interrogeons cette lune à son lever. Quand elle se montre au-dessus des maisons éloignées et parmi les branches, vous voulez jurer qu'elle paraît alors plus grosse que lorsqu'elle est suspendue au sommet du ciel. Le contraste est bien frappant en cette saison, parce que la pleine lune d'hiver suit le chemin du soleil d'été ; ainsi en aucune saison le globe lunaire ne s'élève plus haut dans le ciel ; et l'on dirait bien que ce globe au-dessus de nos têtes ne paraît que la moitié de l'autre, celui qui étonne notre regard lorsqu'il se montre au-dessus de l'horizon parmi les arbres et les cheminées. Que cela ne soit pas, nous le croyons bien ; mais que cela ne paraisse même pas, voilà ce qui est plus difficile à croire.

Là-dessus presque tous résistent, voulant dire d'abord : « Si cela me paraît ainsi, il est certain que cela me paraît ainsi ; de la même manière qu'un homme vu du haut d'une tour me paraît tout petit. Je sais bien qu'il n'est point tel ; mais je sais qu'il me paraît tel, et je sais même pourquoi, par les lois de l'optique. Et si je mesure ce petit homme en son apparence, par le moyen d'un grillage régulier tenu au bout du bras, je saurai quelle est exactement cette petitesse d'apparence. Eh bien, pour cette grosse lune il en est de même ; quelle que soit la cause, réfraction ou ce que l'on voudra, je puis mesurer sur mon grillage tenu au bout du bras cette grosseur apparente. » Essayez donc ;

mesurez par ce procédé les deux apparences de la lune, et vous reconnaîtrez que ces deux apparences ont la même grandeur dans l'apparence. N'importe quel livre d'astronomie vous confirmera là-dessus. Toutes les constellations de même, notamment Orion si aisé à reconnaître, paraissent ainsi plus grandes au voisinage de l'horizon ; bien plutôt elles ne paraissent point plus grandes, mais nous croyons qu'elles paraissent telles.

Savoir pourquoi nous croyons cela, ce n'est pas facile. Toujours est-il que, hors de cette opinion, sans doute liée à une sorte d'émotion ou de surprise, il n'y a rien du tout de changé dans l'apparence de l'objet. Nous jurons que nous voyons la lune plus grosse à l'horizon, or nous ne la voyons point telle. Revenons à d'autres exemples. Je crois voir un visage dans cette souche d'arbre ; je vois les yeux, le nez, la barbe. Mais point du tout ; je ne vois qu'une souche d'arbre. Le surplus n'est qu'opinion en moi, je dirais presque éloquence, ou bien préparation de tout le corps, émotion tantôt subie et tantôt jouée ; et l'image n'est rien. Si vous réfléchissez là-dessus, vous croirez moins vite qu'un passionné, un délirant ou un fou voit ce qu'il décrit avec tant d'éloquence. L'imagination se réduit toujours à cette mimique persuasive, à cette incantation qui jamais ne fait rien paraître, mais aisément nous fait croire que quelque chose paraît, fantôme ou spectre, hallucination, création. Ainsi l'imagination nous trompe deux fois, nous montrant ce qui n'est point, et ne nous le montrant même pas. Aussi presque toutes les théories de l'imagination sont elles-mêmes imaginaires.

4 février 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LX

Deux genres de merveilleux

20 février 1924

[Retour à la table des matières](#)

L'agriculture est une action que l'homme commence, et que la nature achève après un long temps, parmi des circonstances que l'homme ne peut point du tout prévoir. Le blé est mis en terre ; peut-être la moisson déjà mûre sera-t-elle foulée par la pluie et l'ouragan ; mais c'est ce que le semeur ne peut savoir. Aussi sème-t-il selon une année moyenne, qu'il ne verra jamais et que personne n'a vue. C'est la tradition qui le conduit, c'est-à-dire une somme d'expériences où les différences des années se perdent. Sa prudence n'est donc point réglée par une perception nette. Il suit la règle ; et c'est seulement après une longue suite d'années qu'il saura qu'il avait raison de la suivre.

L'action du marin est tout à fait autre. Il tend sa voile, l'incline, l'étale ou la roule selon le moment ; il surmonte une vague après l'autre, toujours au guet dans un monde mouvant, toujours attentif, toujours rompant la coutume. Car il n'y a point de règle pour le coup de barre ; c'est toujours l'exacte perception et le prompt jugement qui en décident. Mais aussi le sillon qu'il creuse se referme derrière lui ; la mer est toujours jeune, et tout est toujours à recommencer.

Les corps solides gardent l'empreinte et la forme. Je creuse un fossé ; il reste, assurément ce n'est qu'apparence, car tout est liquide ; mais la terre coule lentement ; les pierres s'usent lentement ; tout semble durable, et beaucoup de choses semblent immuables. Les vagues de la terre ferme veulent des millions d'années pour s'élever et redescendre. Ainsi dans le monde des corps solides, chaque petit système, fossé, mur, colline, ravin, semble indépendant des autres ; la nature se trouve ainsi divisée et subdivisée. Ce spectacle n'instruit point. On pourrait décrire d'après cela une pensée continentale, conservatrice des métiers, des castes et des traditions, et, pour mieux dire, morceleuse en toutes questions et casseuse de cailloux. L'idée de la liaison, de la continuité, du balancement de toutes choses et en même temps l'esprit d'oser et d'inventer ont sans doute pris terre par les anses et les criques, remontant les fleuves comme font les saumons. Celui qui voudra comparer l'immense et massive Asie aux découpures de la petite Europe comprendra bien des choses.

Je ne compte pas le plus important, qui est cette politique marine, si différente de la terrienne. Un bateau est un système politique clos ; les forces y sont bien aisées à compter, et l'exil par-dessus bord est de prompt effet. Mais, par compensation, le pouvoir du plus savant s'établit aussitôt, et se maintient par une continuelle épreuve, et par le jugement de tous. N'oublions pas que l'exécution immédiate, concertée et même rythmée, est ici la loi de toutes les actions ; ainsi l'action du pouvoir circule dans le corps social tout entier ; l'obéissance est subite, sans réflexion ni temporisation ; le jugement s'oriente toujours vers la chose présente. En revanche je ne vois rien qui sente l'esclavage. Le travail serf suppose le fossé de terre, lent à se refermer. Sur la mer l'action ne laisse pas de traces et tout homme gouverne à sa place.

Remarquez encore ceci, qu'on n'écrit rien sur la mer ; au lieu que la terre habitée est aussitôt couverte de signes, sentiers, tombeaux, vestiges, tisons éteints, ossements. L'homme suit l'homme, et pense selon une action étrangère. Un chemin est une sorte de loi, plus vénérable d'âge en âge. D'où une sagesse liseuse et historienne. L'antiquité fait preuve, et le signe écrit. Au marin c'est le lointain qui fait preuve, et l'inouï, sur le témoignage du dernier revenu. D'où deux genres de merveilleux.

20 février 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXI

Noël et Pâques.

12 avril 1924

[Retour à la table des matières](#)

Noël à date fixe, et Pâques au contraire flottant d'année en année selon la rencontre de l'équinoxe et de la lunaison, voilà de belles métaphores. Noël n'est qu'espérance ; mettons la bûche au feu, gardons les portes fermées, et cherchons la joie en nous-mêmes. Mais Pâques est la fête païenne, moins de foi que de nature ; Pâques doit ses preuves, en lumière, chaleur et renaissance ; on y compte, on guette les signes, on ouvre trop tôt la fenêtre. Si vous cherchez, en cette fin de carême, le soleil à son lever, vous le trouvez déjà vers le nord ; ce signe de l'été fait scandale, car en même temps l'infatigable vent du nord vous souffle au visage, il sent la glace et la neige. Les arbres n'ont plus leurs feuilles pour nous garder ; nous aussi nous sommes dégarnis de prudence. Tout homme en cette saison accuse la nature maîtresse. La fête de Pâques est donc mobile par nature, et liée à des hasards.

Ce serait beau si la Pâque tardive annonçait toujours un printemps tardif, comme on peut voir cette année, où les narcisses sont en retard d'un mois, tout comme la liturgie. Mais autant que je sais et autant que j'ai lu, il n'y a pas ici de règle. Pourquoi, si la pleine lune vient avant l'équinoxe, faut-il attendre une lune encore ? Les lunaisons apportent-elles le froid ou le chaud par tranches de vingt-huit jours ? C'est une très vieille idée, que la nouvelle lune apporte un régime nouveau ; toutefois c'est une idée qui n'est point vérifiée. Non

qu'elle soit fausse absolument. Il est hors de doute que le cours de la lune agit sur l'atmosphère par des marées, comme on sait qu'il agit sur l'océan. Mais de quelle manière ? Nous ne pouvons le dire exactement, d'autant que le père soleil, en cette marche précipitée à travers l'équinoxe, produit bien d'autres changements dans cet air instable, le raréfiant aux points chauffés, et attirant ainsi des régions, polaires ce glacial vent du nord ; sans compter que les glaces polaires se disloquent et se rapprochent de nous, comme un autre vent plus lourd et plus lent. Ces contrariétés sont sensibles à chaque moment ; on dirait qu'un ciel pur annonce le froid ; la lumière change soudain, les nuages se hâtent, le grésil tourbillonne. En ces causes entrecroisées, Pâques n'a rien pu fixer ; mais errant lui-même d'un mois à l'autre, selon une règle arbitraire, il signifie la vérité de la saison, qui est l'instabilité elle-même. Ces surprises du calendrier expriment qu'à un mois près on ne peut pas compter sur le printemps. Il faut donc tenir l'espoir en bride, savoir attendre, et s'exercer enfin à ne pas être trop content ; ce qui est faire carême.

Les fêtes sont de saison et de nature, et la religion aussi à ce que je crois ; car la religion fut toujours principalement la science des fêtes ; et l'accord entre les préceptes et la naïve disposition des cœurs fut toujours la plus forte preuve. Si les fleurs pensaient, elles acclameraient le théologien qui leur annoncerait en quel temps elles vont fleurir ; mais plutôt les fleurs elles-mêmes seraient cette gloire et acclamation. On sait, qu'au temps de Jules César, le calendrier n'était plus d'accord avec les saisons réelles, jusqu'à ce point que la fête des moissons pouvait tomber un jour de neige ou de gelée. César y porta remède, donnant son nom au calendrier julien. Mais sans doute était-il trop tard ; et les fêtes païennes avaient perdu leur âme. Un sévère physiologiste remarquerait que la décadence du paganisme se fit voir justement dans le même temps où cette grave négligence des théologiens ne pouvait plus être ignorée. Et quelle vraisemblance en une religion dont les solennelles annonces ne s'accordent plus avec les mouvements naturels de la vie ? Ce désaccord atteint la croyance au plus profond ; sans compter que le bon sens fait aussi ses remarques. Une telle faute déshonorait à jamais les théologiens de la religion agreste.

12 avril 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXII

Rapport de la raison et de l'expérience

14 mai 1924

[Retour à la table des matières](#)

Les miracles sont toujours contés. Cela ne fait pas qu'on y croie moins ; tout au contraire. Il nous semble que l'esprit humain a des règles pour décider du possible et de l'impossible ; et cela est vrai en un sens. L'homme qui perçoit ne cesse pas de surmonter des apparences et de chercher la chose. Ce genre d'attention, que l'on voit dans le chasseur, dans le marin, dans le guetteur, c'est l'incrédulité même. Ici la raison s'exerce, parce qu'elle a un objet. Mais si l'homme fuit devant l'apparence ou s'il frappe la terre de son front, ou s'il se couvre la tête de sa tunique ou de son drap de lit, la règle du possible et de l'impossible est comme perdue. Il se fait à lui-même des contes, et se croit lui-même ; il contera aux autres cet événement qu'il n'a point vu, et les autres le croiront ou non, selon la confiance, selon l'amitié, selon le désir, selon les passions ; non point selon l'expérience.

L'idée de l'expérience ne remplace nullement l'expérience. Je pense à un cheval volant ; cette expérience, qui est seulement supposée, n'a point de consistance. Je ne saurais dire comment les ailes tiennent au squelette ; je ne vois point la place, ni le volume des muscles puissants qui mettraient ces ailes en mouvement. Je ne constate rien. Cela est familier. Mais on ne pense point assez que, si je veux imaginer un cheval galopant, je n'approche pas davantage de ce que l'on appelle percevoir ou constater. Le choc des sabots, la

violence faite au sol, le jeu corrélatif des muscles, les cailloux lancés, tout manque ; ce n'est qu'un discours que je me tiens à moi-même. La raison ne s'exerce nullement sur un discours comme sur une chose. Ce sont mes préjugés qui décident alors, et non point mes idées. En vain j'essaie, sur de tels exemples, de croire comme il faut et de douter comme il faut. Peut-on sculpter sans une pierre ? Non, parce que tout manque ; parce que l'outil ne trouve point résistance. De même l'homme ne peut penser sans la chose. Ce fut en hiver, et en pays neigeux, que Descartes se mit à penser à la neige ; en été, et sous le soleil chaud, il aurait pensé de la neige n'importe quoi.

On dit bien que, si je voyais un cheval volant, je devrais raisonnablement accorder mes idées à ce spectacle nouveau. Et très certainement je le ferais. C'est ce que fait le médecin pour tout malade, car rien au monde jamais ne recommence. Je vois un homme ; si je le perçois d'après une idée toute faite, je le prendrai pour un autre ; mais la moindre attention y remédie. Me voilà à penser en percevant ; en un sens d'après mes idées ; mais aussi je les plie et je les conforme à la chose. La vraie géométrie nous enseigne là-dessus ; car ses formes rigides ne sont que préparation à saisir toute forme, et toute courbe par des droites. Si le gibier rompt le filet, c'est le chasseur qui a tort.

Maintenant vous me demandez de plier mes idées à un récit. Comment ferais-je ? Je n'en puis même pas former une idée, je ne puis que croire tout à fait ou douter tout à fait. C'est folie de croire qu'une pensée vraie puisse se continuer seulement une minute, et par pure dialectique, dès qu'elle perd le contact de l'expérience réelle. La raison est virile devant l'objet, puérile devant le récit. Cette idée-là est la plus importante que l'on puisse trouver à lire Kant, mais la plus cachée aussi. Je ne la trouve point assez marquée, ni même bien saisie en ces savants mémoires où l'on a célébré ces temps-ci le centenaire du penseur de Königsberg.

14 mai 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXIII

La hache de silex

20 mai 1924

[Retour à la table des matières](#)

On voudrait des pensées bien prouvées, et puis n'y plus penser ; cela ne va point. On dit bien que la terre tourne sans nous ; mais dans notre esprit elle cesse de tourner dès que nous ne la poussons plus. L'astronome lui-même, dès qu'il en est sûr, il n'en sait plus rien. Il s'en tire par un doute élégant, disant qu'il n'est assuré d'aucune chose, que tout est hypothèse en nos connaissances, et autres remarques à faire pitié. C'est qu'ils ne savent point faire revivre le jugement investigateur, et ainsi ne découvrant point ce qu'ils savent, ils ne le savent plus. L'illustre Poincaré qui a écrit de ces choses, fait voir ici ensemble le vieil homme et l'enfant. Souvent il se trouve au point mort, et pyrrhonise alors assez bien ; mais promptement il retrouve le mouvement d'inventer, et l'on voit revivre Thalès, Galilée, Newton ; de nouveau la terre tourne. Or le lecteur voudrait là-dessus quelque parole d'honneur, et le dernier mot. « Savoir, disait le sot, si l'espace est plan ou courbe. » Ici on peut rire de bon cœur, parce que chacun rit de soi.

J'ai le bonheur de ne point croire à ce que je sais ; ce genre de doute guérit de douter. Je connais des gens qui furent euclidiens, et qui ne le sont plus. Ces gens-là vont trop vite pour moi. Comment cesserais-je d'être euclidien si je n'arrive pas à être euclidien, j'entends être euclidien comme on est catholique ? J'en suis toujours à admirer que la somme des angles d'un triangle soit

égale à deux droits. Si je me remets cette chose en mémoire, je n'en suis pas assuré pour cela ; à mes yeux ce n'est qu'une de ces choses qu'on dit. Et, dans le temps qu'un docteur de Sorbonne est bien fier de dire enfin autre chose, j'en suis toujours à vouloir comprendre cette chose que je me dis. Je ne m'amuse point à réfuter la vieille preuve. Comment réfuter ce qui n'est pas encore une pensée ? Mais plutôt revenant à saisir comme vrai, si je peux, ce qui est tombé au lieu commun, je considère une fois de plus cette nature du triangle, ces trois droites tournantes, ces trois angles liés en cet être complet, en cet univers que je nomme triangle. Je le mets donc à la question, m'en tenant à cette idée inflexible, et à ces mille formes qui ne la changent point, qui tiennent toutes en l'idée. C'est ainsi que j'ai le bonheur de penser, et de découvrir dans mon coin ce que Thalès savait déjà ; toujours d'autre façon, car je me moque de ces preuves machinales et de ces parades trop connues ; c'est ferrailer. Qu'ai-je gagné ? Je tourne autour de ce divin et merveilleux triangle ; j'en prends des copies, des aspects, des perspectives, des accidents ; mais enfin ce que c'est que cette loi d'entendement qui épuise les combinaisons de ces trois tournantes, je sais que je ne le sais pas bien, que je ne le sais pas tout à fait ; je le devine à travers la preuve, et c'est alors que la preuve est belle. Mais que dis-je là du triangle ? La ligne droite offre assez de champ aux méditations. J'y revenais l'autre jour en concevant une sphère immense sur laquelle il est clair qu'un arc de grand cercle viendrait à la droite d'Euclide, au lieu qu'un cercle parallèle n'y vient point du tout. J'ai toujours de quoi me perdre et me retrouver. J'invente la poulie à chaque fois et le levier à chaque fois. Cette méthode de l'âge de pierre ne me donne guère d'avantage dans ces problèmes simples, où je fais figure d'ignorant. Toutefois dans les problèmes composés, où les habiles usent leurs armes, il m'arrive d'être de bon secours avec ma hache de silex et mon aiguille d'os.

20 mai 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXIV

La pomme de Newton

22 mai 1924

[Retour à la table des matières](#)

Puissance ne vaut rien pour l'esprit. Un tyran ignorera toujours tout, par la hâte de changer. La vraie figure du physicien est ce Thalès immobile, bien différent de ces agités qui font un volcan de mélinite et y mettent l'étincelle à une heure fixée, tandis que des milliers d'observateurs attendent avec calepin et chronomètre. Je sais ce qu'on nous dira, que nous ne savons rien, que les météores sont des phénomènes fort compliqués, par l'entrelacement des causes, et qu'enfin cette expérience nous a mis en possession de précieux documents que l'on gardera aux archives. Mais où est la pensée ? La pensée lira les archives, fera des sommes et des moyennes, enfin jugera sur pièces, comme un conseiller à la Cour des comptes.

J'admire comment la méthode expérimentale, ainsi administrée, car c'est le mot, se nie finalement elle-même. Car l'expérience des paperasses est aussi loin que possible de l'expérience naturelle ; et le grand chef des observateurs se trouve séparé de ce monde des choses, qui devrait régler continuellement les moindres démarches de l'esprit. Par cette belle méthode, de recueillir et de dépouiller, le physicien se fait historien. Saint-Simon le duc pouvait écrire de guerre et de politique, ayant approché les deux ; mais l'historien ne le peut, quand il aurait tout lu. Il n'a point l'expérience de ces choses, quoiqu'il raisonne continuellement d'après l'expérience. Ou bien, s'il sait lire passablement les textes, c'est qu'il observe à la manière de Thalès quelques hommes

ou femmes qui tournent autour de lui. La manière d'un garçon de restaurant peut nous expliquer les Pharaons. Le malheur est que l'historien presque toujours pense aux Pharaons et ne voit point le garçon. Pareillement je ris d'un politique qui prétend connaître les Français par les rapports des préfets, et qui ne connaît point sa propre femme. L'objet véritable est sous notre nez ; c'est le seul qui puisse nous instruire. On trouvait Descartes contemplant un veau ouvert par le milieu. « Voilà mon livre », disait-il. Darwin ne pensait qu'en percevant. Ici est la règle des règles. Rien ne remplace l'objet. En tous les liseurs, en tous les statisticiens, en ces gens qui sont informés de tout, je sens le même creux, j'entends la sonorité suspecte de cette connaissance indirecte d'où n'a jamais réussi une pensée. Et j'irais jusqu'à dire que nous ne pensons point par souvenir. Le souvenir d'une chose n'est nullement une chose. Aussi l'explication de l'événement rare, et que l'on n'a vu qu'une fois, se trouve-t-elle toujours dans les choses ordinaires, et que l'on voit continuellement. Newton vit tomber une pomme ; entendez bien, il vit réellement une pomme qui tombait ; de ce centre rayonna et fulgura une pensée immense ; tous les astres furent pris au filet.

Donc la raison se trouve sans doute dans la fabrique du corps humain, régulateur de nos pensées, mais perturbateur aussi, et le plus souvent. Là-dessus, je dirais en gros qu'il ne se peut point que l'âme, comme on dit pour abrégé, pense de son côté pendant que le corps est occupé d'autre chose. Au contraire, il faut que pensée et corps aillent ensemble, et que la chose présentement perçue règle à la fois le corps et la pensée. C'est ce qui ne peut arriver dans un homme assis à son bureau, à moins qu'il ne pense bureaux, écritoire, buvard et choses de ce genre. Et l'on voit trop que nos politiques pensent l'homme devant un bureau Louis XIV. S'il résulte de cette méditation quelque ombre de pensée sur l'homme, elle vient de l'ornement, empreinte et signe de l'homme ; mais je crois plutôt qu'elle vient de l'huissier.

22 mai 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXV

Le morceau de plomb

22 juin 1924

[Retour à la table des matières](#)

Je ferais un physicien lent, car je ne sais pas juger sur pièces. Une expérience que l'on me rapporte n'est rien que je puisse connaître. Si ordinaire qu'elle soit, je n'y puis croire. Tout au plus croirai-je que celui qui me la rapporte est un fort honnête homme ; mais cela ne m'avance point. Je cherche objet et ne trouve que papier. Comment douter d'une expérience sur papier ? Et comment y croirais-je, si je n'en puis douter ?

Je n'en puis douter. Je n'en ai que l'écorce, sans espoir de trouver quelque chose dessous. Il me conte ce qu'il a vu. Fort bien. Mais quand je vois moi-même quelque chose, aussitôt je mets cette apparence à la question. Je m'embusque, je change un peu de place, je tourne autour ; je guette les échanges et les reflets, car tout dépend de tout, et c'est le soleil qui m'explique l'ombre, et non pas le bâton tout seul. Toutefois il faut se défier aussi de l'attention, où il entre toujours un peu de sottise. Je prends relâche, je repose mes yeux, je rêve à d'autres choses, je me remets à neuf. Ainsi j'arrive parfois à ce regard du coin de l'œil, qui fait voir plus d'étoiles que le regard direct. Montaigne avait cette nonchalance bien rusée ; Molière sans doute aussi. Si l'on n'imite point quelquefois le chat qui dort, on ne voit que ce qu'on veut voir. Hélas, on voit sa propre idée ; ce n'est que trop vite fait. Celui qui vérifie ne s'enrichit point. Mais il faut pourtant vérifier. Ainsi, tantôt rassemblé et tantôt dispersé, tantôt en arrêt et tantôt battant la luzerne, il m'arrive de trouver la caille en cherchant le lièvre. C'est ainsi, à ce que je crois, que Descartes regardait la neige. J'ai

souvenir d'un bon chimiste qui faisait une leçon tout à fait simple sur les métaux. Il en savait assez et trop là-dessus, aussi n'avait-il point de papier sous les yeux ; mais il tira de sa poche un morceau de plomb, et ne cessa pas un moment de manier, de soupeser, de faire sonner cette chose existante. Toutes ses pensées venaient se rejoindre là.

Julius Robert Mayer naviguait à travers l'Atlantique lorsqu'il découvrit le principe de la conservation de l'énergie. Je crois que ses méditations là-dessus ne furent autre chose que des perceptions continuées, tantôt distinctes, tantôt diffuses, toujours présentes et régulatrices. Continuellement balancé, toujours soulevé et retombant, comme ces vagues qui couraient sous ses yeux, il ne cessait point de percevoir par tout son corps la pesanteur en, mouvement et cherchant équilibre ; ainsi était-il toujours ramené au cas le plus simple par cette balance des travaux, sur laquelle il pesait et éprouvait, en quelque sorte, ses pensées de chimiste et ses pensées de médecin. D'où résulta ce fameux et précieux Mémoire, si simple et si riche que les pédants de mathématique n'y comprirent d'abord rien du tout. C'est la folie propre aux passions que de mettre sa tête dans ses mains et de penser à des choses que l'on ne perçoit point ; la pensée oscille alors de tout croire à ne rien croire, sans pouvoir du tout s'assurer. Je ris de nos savants d'Institut qui jugent sur pièces, comme font les conseillers à la Cour. La nature des choses leur parle par la bouche d'un conseiller rapporteur. Affaire Einstein contre Brillouin ; appelez les témoins. Par bonheur il se trouve toujours là quelque conseiller physicien qui a apporté un morceau de plomb.

22 juin 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXVI

L'instinct

3 juillet 1924

[Retour à la table des matières](#)

Le dernier mois de ce beau printemps fut un peu grondeur ; mais presque toujours la querelle des nuages était sans conséquence. J'observais en ces beaux jours une couvée de merles. On ne voyait d'abord qu'un petit tas de feuilles mortes qui remuait un peu. Soudain quatre têtes rondes s'élevaient, et presque aussitôt le noir navigateur accostait, sans agiter seulement les feuilles, glissant entre elles d'un vol sinueux et ralenti. Alors, dressé sur le côté du nid, il distribuait les nourritures, et disparaissait comme il était venu en même temps que les quatre têtes avides. Il est très difficile de ne point supposer quelque sentiment et même des pensées en des actions si bien mesurées. C'est pourtant comme si nous supposions une connaissance du centre de gravité dans le danseur de corde. Mais au contraire la précision des mouvements nous conduit à percevoir le merle, l'arbre, le nid et la proie comme une seule chose, quasi météorologique. Au vrai ce père nourricier circulait comme le vent, la lumière ou la sève des arbres.

Vers le milieu de l'après-midi, comme je revenais à guetter le nourricier, je vis quelque chose d'inusité. Il se tenait immobile au bord du nid, au-dessus des nourrissons, et comme prêt à les couvrir. Eux dressaient la tête souvent et ouvraient le bec ; mais le pouvoir paternel les remettait rudement en place et les tenait sous son regard vigilant. Je m'assurai à plusieurs reprises qu'il ne bougeait point et que le soin de nourrir était comme suspendu par quelque

cause. Mais comment savoir ? Je n'attendis pas deux heures. Il vint au ciel un nuage tordu, le vent retourna les feuilles, la grêle sonna sur les toits, et je vis rouler des grêlons gros comme une noisette. Il n'est pas miraculeux que des mouvements si bien réglés dans l'ensemble des choses soient changés aussi selon le soleil, la chaleur et le vent. Cette soumission parfaite prévoit mieux que notre inquiète pensée. Comme la fumée indique le vent, ainsi l'oiseau indique le temps. Cependant si je ne puis m'empêcher de supposer quelque intelligence en cet oiseau, supérieure à la mienne, qu'en devait penser le chasseur d'oiseaux des anciens temps, observant ces signes et d'autres, non pas une fois, mais mille fois ? N'allait-il pas, dans le doute, imiter l'oiseau, et rassembler lui-même sa couvée quand il voyait que le merle veillait sur la sienne ? Il reste partout des traces de cette attention religieuse aux mouvements des oiseaux. Les Romains rompaient une affaire s'ils voyaient un corbeau à leur gauche ; et leurs généraux ne donnaient point la bataille avant de savoir si les poulets sacrés avaient bien mangé. La pensée humaine ne pouvait manquer de construire sur tant de remarques, et sur les récits que l'on peut imaginer, un système théologique composé. On se fait naturellement une grande idée des maux que l'on a évités en suivant les augures ; ce qui n'est pas ne tombe point sous l'expérience. Et les signes tirés du vol des oiseaux devaient s'étendre à tout, par la supposition d'un savoir surhumain en ces bêtes. Mais je crois qu'avant qu'il y eût des théologiens de ces choses, l'observation des présages fut purement une pratique, entendez une imitation. Le chasseur fit le merle, fit le canard, fit le-perroquet, s'appliquant à ressembler, dans tous ses mouvements, à ces bêtes prévoyantes. Comprendre un signe c'est d'abord et c'est toujours imiter une action. D'où l'on pourrait trouver moins étranges ces fermes et constantes opinions des tribus arriérées, par exemple de ces Bororos qui sont, disent-ils, des Araras. Sans doute ces familles se trouvaient-elles, par tradition, en accord avec des perroquets pour faire ou ne pas faire ; et la métaphore devait traduire sans nuances cette religieuse imitation ; comme un chasseur dirait : « Aujourd'hui je suis merle », voulant dire qu'il craint la grêle et qu'il reste chez lui. J'avoue que le sociologue qui a cru découvrir ici une autre logique et d'inconcevables contradictions m'étonne plus que Bororos et Araras ensemble.

3 juillet 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXVII

Les esprits coureurs

26 août 1924

[Retour à la table des matières](#)

J'ai connu deux ou trois hommes qui cherchaient la vérité comme une chose neuve et que les hommes n'auraient point encore aperçue. Je les ai vus fatigués et bientôt désespérés. Quelques-uns intéressaient par l'effort, mais ce n'étaient toujours que des préambules et des préparations, au bout de quoi l'on ne voyait rien. Voilà ce que c'est que de vouloir penser autre chose que les lieux communs. Les lieux communs sont plus vieux que les rues. Usés et piétinés. Chacun se dit : « J'ai vu cette idée-là quelque part. » Par exemple que les sens nous trompent, cela est bien connu ; et aussi que ce ne sont point les sens qui nous trompent, mais que c'est notre jugement qui nous trompe ; cette seconde idée suit la première comme son ombre, depuis que l'on écrit et peut-être depuis que l'on parle. Est-ce une raison de passer en courant ? Ou de fuir dès que l'on entend dire que les passions nous aveuglent, chose rebattue ? Si les esprits coureurs voulaient bien s'arrêter un peu à ce que l'on répète, qui est tout vrai, ils découvriraient d'abord qu'il n'est point commun que l'on pense bien ces vérités communes, et même que ce n'est point facile. Le bâton dans l'eau, qui paraît brisé, cela n'est point si aisé à décrire exactement. Cela est vrai ; mais cela n'est pas développé ; on dirait mieux en disant que cela n'est point faux, et que cela n'est point vrai non plus tout à fait. Je ne sais pas tout à fait ce que je dis, quand je le dis. Qu'ils essaient donc de savoir ce qu'ils disent ; ils verront que tout ce vieux est tout neuf. Toute pensée est la plus neuve des choses et la plus vieille, comme le printemps. On chante

depuis des siècles que la force n'est pas le droit. Mais il faudrait le penser. Le travail attend l'ouvrier. Les mots y sont, le sommaire y est. Rien n'offre plus de sécurité, ni aussi plus de difficulté. Le principe d'Archimède est vrai, et ici personne ne doute. C'est vrai, mais qu'est-ce que c'est ? N'est-ce point la définition même d'un liquide ? Là-dessus Maxwell travaille, et refait Archimède. Il faut refaire Archimède et tout. Quand Maxwell fait voir qu'une chandelle est un solide mou et la cire à cacheter un liquide dur, je commence à comprendre que lorsque l'on me met une vérité dans la main tout n'est point fini. De toutes les vérités connues et trop connues, je remarque une chose, c'est qu'on en peut douter ; on est ferme alors dans le doute parce que l'objet tient bon. Mais douter de ce qui est incertain, c'est tomber sans fin. Penseurs pâles, de quoi doutez-vous ?

Quand on a découvert ce que je viens de dire, et c'est selon moi la maturité de l'esprit, suite naturelle de l'initiation sophistique, on découvre encore autre chose, c'est qu'il y a beaucoup de vérités et presque trop. Car elles ne s'accordent point et l'une détruirait l'autre ; mais c'est ce qu'il ne faut point apercevoir trop tôt, car ce ne serait qu'un thème de la sophistique. Il faut d'abord avoir éprouvé par le développement que chaque vérité tient ferme ; alors la contradiction nous pique ; car elle n'est certainement point sans remède. Il est vrai que toute connaissance est d'expérience ; mais il est vrai aussi que la connaissance du triangle des géomètres est de logique et non d'expérience. On peut y voir le signe que les deux sont faux, mais il n'y a rien à trouver par là ; quand on commence par penser toute idée comme fausse, la contradiction est une sorte de consolation. Au contraire, si l'on pense d'abord les idées comme vraies, alors la contradiction n'est qu'un défaut d'ajustage ; il faut s'y remettre ; le chantier bourdonne. C'est le moment plaisant, et le plus beau. Le doute actif circule sous ces grandes voûtes d'idées contraires et affrontées. C'est un triste moment quand le moteur refuse d'aller, triste pour celui qui ne sait pas ce qu'il y a dans la boîte ; il n'y voit que malice. Mais tout est sagesse pour l'ouvrier véritable, et même ce qui bute l'instruit mieux que ce qui va ; car on dormirait. Avec cette différence que les idées ne butent que selon la force d'esprit. Ainsi la difficulté est une sorte de preuve.

26 août 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXVIII

Saint Christophe

1^{er} septembre 1924

[Retour à la table des matières](#)

Je vois que l'on célèbre saint Thomas d'Aquin. Je le veux bien, et j'ai grand respect pour la fameuse *Somme*, où je me suis plu quelquefois à retrouver Aristote, auquel je tire aussi mon bonnet. Maintenant il faut que je dise en quoi cette théologie me semble fautive. Frère Thomas a formé cette idée que le plus puissant des êtres existe certainement. Affaire de définitions et vous devinez l'argument. Toutefois, au lieu de raffiner sur la preuve, je veux bien contempler cette immense existence comme puissance démesurée. Mais la respecter, pourquoi ? Là est le passage difficile. Il faudrait me prouver, ou plus simplement me montrer que, selon le raisonnement et l'expérience, sagesse, justice et bonté se trouvent du même côté que la puissance. Descartes, qui voulait que le parfait existât, se gardait de confondre l'infini de la puissance avec l'infini de l'esprit. Et bien explicitement là-dessus il a refusé d'être thomiste. J'irais à même fin par mes petits chemins. Une pierre est bien forte pour me tuer ; mais, pour mon estime, la plus grande pierre du monde est comme rien. Plus prudemment encore, et regardant aux puissances humaines, j'aperçois pourquoi l'esprit s'en retire, et pourquoi le vainqueur risque toujours d'être un sot. Plus près de moi encore je vois que l'argent, cette puissance, détourne de savoir et même d'observer, par la facilité d'entreprendre. Je vois que, dans les sciences mêmes, pouvoir détourne de savoir ; l'aviateur s'envole et se passe très bien de comprendre comment cela se fait. Bref là puissance est un attribut que je n'arrive pas à joindre avec la sagesse ;

comment le joindrais-je à la justice et à la bonté ? Et comment, ainsi disposé, me risquerais-je à les joindre encore abstraitement ? C'est adorer le bâton. Non, Dieu n'est point maître.

Je sais, pour l'avoir éprouvé, que l'on est disposé quelquefois à adorer le bâton. Celui qui fait sentir son pouvoir à toute minute, on finit par lui savoir gré de tout le mal qu'il ne fait pas. L'éloge, dans sa bouche, peut même plaire plus qu'il n'est convenable. Encore faut-il dire que, né dans un heureux temps, je n'ai point connu de tyran à la rigueur. Toutefois il a suffi de quelques années de guerre pour que je forme l'idée d'un esclave adorant, c'est-à-dire qui prenait par reflet la joie et la peine de son maître, ce qui est la perfection de l'obéissance. Je ne parle pas de théologie du maître, où naturellement puissance et perfection se trouvaient jointes ; mais l'esclave non plus ne pouvait séparer puissance de sagesse, je dirais même de bonté ; et cet humble sentiment parcourt encore nos esprits comme un éclair, quand nous en sommes réduits à souhaiter que le maître soit content. Je vois maintenant, il me semble, l'origine de cette antique idée que puissance est vénérable. Les trompettes ont sonné cela jusqu'à assourdir. Assez maintenant. Cette puissance, il me plaît de la nommer force, et j'espère, à sa rencontre, enfoncer toujours mon chapeau, comme Beethoven fit.

La légende de saint Christophe m'instruit mieux. Car ce géant, né pour servir, à ce qu'il sentait, ce géant Porte-Christ allait de maître en maître, cherchant le plus puissant des maîtres, comme seul convenable pour le plus puissant des serviteurs. Or que trouva-t-il ? Quand vit-il fleurir son nouveau bâton ? Quand il porta un faible enfant sur ses épaules. Charge lourde, il est vrai ; mais autre genre de poids. Puissance qui pèse tout. Esprit, ou qu'on l'appelle comme on voudra, qui ne s'ébahit point de la puissance ; qui n'admire point le double du double. Attentif à d'autres valeurs. Ne demandant point qui est plus fort, mais qui a droit. Mettant à part l'obéissance, et n'y mêlant point de respect. Ce que l'Enfant-Dieu et le Dieu supplicié symbolisent depuis dix-neuf siècles. Je conviens que cette immense idée est difficile à penser théologiquement ; et c'est tant pis pour la théologie.

1^{er} septembre 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXIX

Les métiers et la raison

15 novembre 1924

[Retour à la table des matières](#)

Le métier va toujours à humilier l'intelligence, parce que le savoir-faire est autant dans les mains que dans l'esprit. Un bon cimentier étonnera toujours l'ingénieur. L'ingénieur conçoit passablement cette cristallisation du ciment, qui commence aussitôt que l'eau a rendu mobiles les fines particules et leur permet de s'entrelacer selon leurs formes. Des pavés en tas ne font point un mur ; il faut les remuer de nouveau et les rapprocher autant qu'on peut selon leur forme si l'on veut avoir quelque chose de solide ; mais il est clair que le mur serait plus solide encore, si, au lieu de pavés, on avait des pierres taillées selon des reliefs et des rentrants qui se correspondraient ; toutefois il faudrait les remuer beaucoup avant de les ajuster. Il est vraisemblable que les petites parties du ciment sont ainsi faites, et qu'elles restent à l'état de poussière tant qu'elles sont entassées n'importe comment, au lieu que le brassage dans l'eau les ajuste et les entrelace. Il se peut que l'ingénieur ait poussé assez loin la vérification de ces idées. Mais le cimentier procède autrement ; depuis les premiers jours de l'apprentissage il vit dans ces travaux-là ; l'imitation des anciens, la forme même des outils ont réglé peu à peu ses mouvements ; il est à la fin cimentier des pieds à la tête. Une sorte d'instinct acquis lui fait trouver la quantité d'eau, le temps du brassage, et le moment où il faut finir, choses qui varient selon le travail, selon le terrain, selon le temps qu'il fait. Là-dessus, il se moque de l'ingénieur, de façon que bien souvent l'ingénieur aussi se moque de lui-même, et renonce tout à fait à savoir comment les choses se

passent. Il est à croire que les briquetiers de l'ancienne Babylone, cinquante siècles peut-être avant nous, connaissaient déjà la brique et le mortier aussi bien que notre cimentier connaît le ciment. Mais ce n'était qu'un esprit dormant dans leurs membres, comme on voit les abeilles, les fourmis et les castors. Les métiers n'ont point éveillé la raison.

D'après ce que l'on sait, la raison s'est éveillée, chose digne de remarque, dans ces connaissances fantastiques, et bien au delà de nos moyens, sur la destinée après la mort, sur les dieux, sur les présages et divinations, sur les spectres et autres contes de nourrices. Ces connaissances étaient orgueilleusement publiées ; mais elles n'avaient point de preuves à donner aussi solides que le mur du cimentier. Bien au contraire ; et il arrivait comme on dit que la foudre frappait aussi bien le temple même de Jupiter. Ici l'intelligence reprenait avantage, et se fortifiait devant ces erreurs évidentes. Sans compter que ces choses merveilleuses éveillent l'attention par-dessus toutes les autres ; en sorte que la vénération elle-même fut excellente pour l'esprit. Encore aujourd'hui les esprits les plus redoutables aux chimères de la superstition sont ceux qui y croient de bonne foi. Un Luther défait la religion parce qu'il y croit ; un Pascal de même. Et nul ne fera plus attention à l'éclipse que celui qui est disposé à la prendre pour miracle, et qui ne peut croire que les journaux l'annoncent à une minute près. De scandale en scandale, si l'on peut dire, l'esprit réfléchit sur soi, et prend force aux erreurs redressées. D'où l'on comprend que l'esprit scientifique s'est formé par les religions plutôt que par les métiers. Aussi je crois que l'histoire des religions forme mieux l'esprit que ne peut faire l'expérience des métiers. Il n'y a d'esprit fort que l'esprit douteur ; et il est à parier que la vérité incontestable, sans le sel de l'erreur, endormirait l'esprit à la manière des métiers. Que me veut le sulfure de fer ? C'est que je n'avais pas ici d'opinion fausse ; ainsi la vérité que je reçois n'a point cette vivacité de l'erreur redressée. Qui ne s'est point trompé d'abord, il n'apprend point. « Ne sois point droit, disaient obscurément les stoïciens, ne sois point droit, mais redressé. »

15 novembre 1924.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXX

Machines à penser

5 août 1925

[Retour à la table des matières](#)

Cette publique condamnation du darwinisme et des darwiniens étonne. J'ai connu des catholiques fort scrupuleux, certainement plus attachés à l'ordre public qu'à la liberté des individus, et qui n'auraient jamais eu même l'idée qu'un enseignement selon Darwin pût être interdit par mesure de police. Peut-être tous les paradoxes se développent-ils dès que la liberté de penser est purement extérieure ; car il ne peut manquer de se former alors des sociétés fondées sur la conformité d'opinion, d'où une ivresse de puissance et un fanatisme juré. Je pense à ces immenses cortèges de spectres blancs et masqués qui établissent en certaines régions de la grande république des États-Unis un régime de terreur et de persécutions dont nous n'avons même plus l'idée. Machines à penser. L'idée est plus forte que l'homme. L'instruction ne manque pas là-bas ; mais je crois qu'il y manque le doute, ce sel de nos pensées. Et il se peut bien que le darwinisme, en ce régime, soit aussi une machine à penser, seulement moins puissante que les autres. Chacun sent qu'il y a un régime de liberté purement extérieure, fondée sur un compte bien clair des suffrages, et qui bien vite tyranniserait. Un tel régime s'esquisse à peine chez nous et périt aussitôt par le bon sens.

Nous ne savons pas assez comment le doute est enseigné chez nous. Cela n'est point en affiche ; aussi cela ne s'improviserait point, mais plutôt c'est un élément de cet air respirable où nos pensées prospèrent. Même les esprits

tyrans, chez nous, tyrannisent plutôt par passion que par idolâtrie de la preuve. Aussi l'esprit est régulateur en tous plutôt qu'excitateur. L'esprit nous retire en nous, et même nous garde à l'abri des preuves dans le dernier donjon. C'est ce que dit si bien Montaigne, nourriture commune chez nous ; non qu'il soit lu par beaucoup, mais il est lu par des esprits de toute espèce, et de là un esprit de doute et de paix descend et circule partout. D'où une manière décente de croire et de ne point croire.

Mais il faut voir plus près, en regardant toujours aux meilleurs modèles. Pascal est fort lu. Mesurez ce genre de fanatisme qui est le sien, non pas fondé sur les preuves, mais plutôt fondé sur les ruines de toutes les preuves. Je l'imagine lisant nos journaux, jugeant les darwiniens et ceux qui jugent les darwiniens. Voilà, dirait-il à lui-même, d'étranges théologiens, qui ne butent qu'au singe. Il y a d'autres difficultés, et qui sont vérités non point pour d'autres, mais pour moi. Il est sans doute plus aisé à un croyant de chez nous d'être darwinien que d'être seulement géomètre. La force du croyant, ainsi pressé de toutes parts par des idées, dont quelques-unes invincibles, vient de ce qu'il se reconnaît plus fort que les invincibles, les éloigne de lui et les juge. Bien loin donc de risquer tout son avenir sur une idée, il se fie plutôt à cette puissance de douter et de penser enfin, qui fait et défait. Selon ce que j'ai pu comprendre d'un éminent catholique, c'est plutôt ce doute même, ce doute royal, qui est dieu. Toute cette doctrine est en Descartes, d'où cet esprit prudent et plus que prudent devant les novateurs, mais assuré aussi contre sa propre précipitation. La fureur d'affirmer est au même niveau que la fureur de nier. Darwin lui-même est bien loin de l'une et de l'autre, et je n'ai point vu une seule de ses pensées qui ne fût éclairée par un doute admirable. Mais aussi il arrive que ce qui était pensée chez le maître est idée chez le disciple et théologie chez le disciple du disciple. D'où ces rencontres là-bas de machines à penser qui nous font d'abord rire.

5 août 1925.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXI

Les maux imaginaires

15 novembre 1925

[Retour à la table des matières](#)

« Voilà un bel automne », dit l'un ; « mais un peu trop froid », dit l'autre. Je leur dis : « Froid et beau ; c'est tout un. Il suffit de considérer le cercle bas et court que décrit le soleil en ces courtes journées pour comprendre que la terre se refroidit plus longtemps qu'elle ne s'échauffe ; à quoi il n'y a qu'un remède, qui est qu'elle s'enveloppe de nuages et de brumes, et qu'elle récupère par des pluies cette chaleur qui est dans la vapeur d'eau. Il faut donc payer les journées claires par des nuits froides. » « Mais, dit l'autre, ce beau raisonnement ne me réchauffe point les pieds. »

À chaque misère son remède. Il faut faire du feu ou battre la semelle, voilà pour les pieds. Mais pour cette partie de l'humeur qui vient de la tête, un bon raisonnement est utile. Aux prodiges qui voudraient s'enrichir, il n'est pas mauvais de comprendre que cela ne se peut point. Vouloir dépenser, cela n'attire point l'argent. Mon charbonnier est plus riche que moi ; mais c'est qu'il pense à gagner. L'argent est juste comme l'eau ; il ne coule jamais à contre-pente. Juste est le froid et juste est la pluie. Penser malice c'est mal penser.

Les hommes d'autrefois avaient grand-peur des éclipses parce qu'ils n'en saisissaient pas les causes. C'est ainsi que les fantômes et apparitions épouvantent le plus haut de l'esprit ; on ne sait d'où ils viennent ni où ils vont.

Mais celui qui suit la lune en ses voyages célestes, et qui voit reparaître le croissant après la lune nouvelle, comprend que l'invisible lune passe chaque mois très près du soleil, jusqu'à nous le masquer quelquefois comme un écran. On peut calculer ces rencontres, sans se tromper d'une seconde. Et la plus grande sagesse est de considérer l'éclipse comme un fait qui ne cesse point. Un corps opaque frappé par le soleil promène à l'opposé un cône d'ombre. Cette nuit de l'éclipse se déplace en même temps que la lune ; il arrive seulement que, par le mouvement de la terre, quelquefois nous passons dans cette ombre. La nuit elle-même n'est qu'une éclipse du soleil par la terre ; elle ne cesse pas d'être ; nous y entrons et puis nous en sortons par le mouvement de rotation de la terre sur son essieu.

Les saisons, non plus, ne naissent ni demeurent. Nous y entrons et nous en sortons par le mouvement de la terre autour du soleil, et par cette inclinaison de l'essieu, qui reste la même, et présente au soleil tantôt un pôle, et tantôt l'autre. Présentement l'autre hémisphère connaît le printemps et va vers l'été ; son automne sera notre printemps. Comme nous savons que le soleil ne s'éteint pas tous les soirs, ainsi nous devons savoir que le printemps ne périt point.

« J'entends bien, dit l'autre. Tout cet univers est une machine où tout se tient, et qui ne veut rien. Me voilà bien avancé. Une machine n'est point méchante, mais elle n'est point bonne. Elle coupe, elle déchire, elle pique. Présentement la grande machine me donne l'onglée. »

Je n'aime point être égaré dans un bois la nuit je redoute autant qu'un autre les loups et les voleurs, sans compter la fatigue, le froid, la faim. Mais quand je pense aux terreurs sans mesure de ceux qui croient aux apparitions, fantômes et revenants, ce qui fait que, hors de tout danger réel, ils gâtent des heures passables et même bonnes par des tortures d'imagination, j'aime le spectacle de cette grande machine qui n'est que ce qu'elle est. Je m'oriente par la lune, autant que je sais ; et il me plaît de voir sur son lobe brillant, comme sur un sommet plus haut, la preuve que le soleil luit pour d'autres et luira bientôt pour moi. Délivrons-nous des maux imaginaires ; c'est toujours autant de gagné.

15 novembre 1925.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXII

Pensées d'ozone

15 janvier 1926

[Retour à la table des matières](#)

Je n'étais qu'un petit écolier quand j'eus la bonne chance de voir la neige se former, pour ainsi dire, à mon commandement. Un jour de rentrée c'était justement dégel ; tout craquait ; les gouttes qui tombaient des arbres et des toits faisaient des trous dans la neige. Il soufflait un vent chaud chargé de pluie. Ce sont des heures agréables. Or, j'entrai le premier dans une salle de classe fermée depuis plusieurs jours, où l'ancien froid, le froid sec, était demeuré. J'ouvris aussitôt une petite fenêtre, et je vis entrer le courant d'air chaud, car il se trouva marqué par une neige légère et toute fraîche, qui ne venait point du dehors, mais qui se formait aux frontières de l'air chaud et de l'air froid. La zone neigeuse se repliait en volutes, comme font les fumées. Quelques flocons se posèrent sur les tables. Je fis grande attention à cette expérience involontaire, et depuis j'y ai pensé plus d'une fois. C'est ce qui m'a permis de voir, tout récemment, la vapeur d'une locomotive qui s'enroulait autour des arbres, jeter aussi des flocons légers comme des plumes d'oiseau ; ce sont des faits qu'on ne remarque guère, surtout dans le temps où il neige souvent, et où les arbres sont chargés de neige. Or ce que l'on n'a point vu, on ne le sait jamais bien.

Au contraire, devant cette neige à l'état naissant, je trouvais beaucoup à penser. D'abord, je remarquai, en l'une et l'autre occasion, que la neige se formait par minces pellicules, et non point par masses. Il le faut bien ; car

c'est au contact de l'air chaud et humide avec l'air sec et froid que la vapeur d'eau se trouve soudain gelée. Après cela, je poussais plus avant mes réflexions. Comment est la vapeur d'eau dans l'air ? C'est ce qu'on ne sait point. Mais il faut supposer que les parties de l'eau sont alors dans un état d'extrême division, ce qui explique cette glace légère, divisée, groupée en rosaces cristallines, enfermant des parties d'air dans ses menus intervalles. Comme ces chambres de glace sont plus petites que toutes nos mesures, petites même au delà de toute limite assignable, et puisque l'air n'est qu'un mélange, on peut conjecturer que des parties d'azote et d'oxygène se trouvent ainsi séparées et chambrées. La neige serait donc à la fois un excitant, par l'oxygène séparé, et un engrais, par l'azote séparé. Que la neige fertilise la terre, les paysans l'ont toujours soupçonné. Que la neige soit tonique, et excellente pour les gens fatigués de vivre dans les villes, c'est ce qu'éprouvent ceux qui vont chercher la neige sur les hauteurs, et qui jouent sur traîneaux et patins. J'imagine cette neige secouée et rompue, et nous piquant de ces fines parcelles d'oxygène pur. Mais ce n'est peut-être qu'un jeu d'imagination, puisque l'oxygène et l'azote se mélangent aussitôt.

Je suivais ces idées incertaines, pendant qu'un joyeux chimiste, qui n'était à ce moment-là qu'un animal vigoureux, me disait à travers la neige voltigeante : « Sentez-vous l'ozone ? Sentez-vous les piqûres, les effluves, le brûlant contact de l'oxygène concentré ? Voilà le sel de notre vie et de nos pensées. Voilà qui nous sauve de ce perfide été, qui nous fait esclaves, despotes, passionnés, résignés selon l'occasion. Sentez-vous l'aiguillon de la liberté ? Maintenant nous ne devons compter que sur nous-mêmes. Nous voilà réveillés et en bataille. » Je pensais comme lui. Descartes et Spinoza ont pensé dans la neige. Je sens dans leurs pensées les rudes piquants de l'ozone, bien loin de cette molle poésie qui ne se tire de somnolence que par la fureur. Au diable la vie facile ! Dans le vrai j'aime le doux soleil et les zéphyr ; et je ne suis pas bien sûr qu'il y ait tant d'ozone dans la neige voltigeante. Mais je suis sûr que cette pensée d'ozone est très bonne par le froid piquant. Il faut toujours s'arranger de ce qui est ; et si on peut s'en réjouir, c'est encore mieux.

15 janvier 1926.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXIII

Crédules et incroyables

20 septembre 1926

[Retour à la table des matières](#)

« Il est remarquable, dit l'un des mécréants, qu'un évêque ne se trompe jamais gravement, dès qu'il parle de guerre et de paix. Ils ne sont pourtant point sans passions, et l'on voit que la politique les porte à ménager beaucoup les puissances rétrogrades. Mais la doctrine est plus forte qu'eux. Ils ont appris à ne point changer les anciennes paroles ; cela les garde de se croire et de s'emporter. La guerre n'est qu'emportement, au bout du compte ; et les doctrines de guerre ne se tiennent que par une laide colère. La seule crainte de tomber dans quelque hérésie apaise les passions et détourne d'abord des erreurs les plus grossières ; or toutes nos erreurs sont grossières, peut-être. »

« Il faut dire plus, répondit l'autre mécréant. Ce n'est pas la tradition qui est forte, c'est le vrai, qui est fort. Une église qui veut être universelle s'éloigne par cela seul des opinions qui sont particulières, et de circonstance. Le mouvement religieux va toujours cherchant l'arbitre et les pensées d'arbitre. Chaque homme depuis des siècles a suspendu comme en offrande à l'autel ses meilleures pensées, non point son intérêt propre et ses flatteries à lui-même. Qu'ils soient écrivains, peintres, sculpteurs, ou architectes, nul n'a pu songer à orner le temple de ses guerres privées, de ses vengeances, de ses impatiences, de ses fureurs. Outre que, comme vous disiez, la plupart de nos erreurs sont des fautes de goût, et laides, la recherche même de ce qui durera, de ce qui aura encore valeur humaine après nous, est une méthode à délivrer le

bon sens. Et enfin si l'erreur, comme on dit, n'est que privation et absence, tout ce qui exprime est vrai, et toute pensée commune est vraie. Le fait est que la suite des religions est comme une pensée qui se développe ; et, s'il reste de l'obscurité dans les anciens mythes, du moins dans les mythes qui s'expriment encore aujourd'hui je ne vois rien qui ne s'accorde avec nos meilleures pensées, si l'on veut seulement y faire un peu attention. »

« Laissons, dit le premier, les pensées abstraites, qui sont livrées aux discuteurs et n'intéressent peut-être qu'eux. Mais j'ai contemplé ces temps-ci de belles images, et je n'ai point remarqué que ce cercle des saints sculptés, avec leurs maximes, ni ce cercle des vertus peintes, avec leurs attributs, enferment la plus petite erreur concernant ce qui est admiré universellement. Simplicité, sobriété, pureté, courage, noblesse, sagesse, tout y est, et la forme répond à l'idée. Toutes ces perfections nous jugent, et voilà nos pensées. »

« Aussi, dit encore l'autre, je ne crois point qu'un homme occupant la position d'arbitre, et qui considère seulement ces belles images en se tenant au-dessus des passions, puisse se tromper jamais quant à la conduite humaine et à l'avenir humain. L'infailibilité du pape est en somme une idée raisonnable. »

« Il reste, dit un troisième personnage, que vous fassiez tous deux votre conversion, et cela étonnera. » Mais tous deux secouaient la tête ; et celui qui avait parlé le second dit enfin ceci : « Vous ne verrez point cela. Communément ceux qui se convertissent sont des incrédules, j'entends des hommes qui ont méprisé l'esprit, et qui sont punis, comme il est juste, d'ironie et d'irrésolution. En ce désespoir ils se jettent à tout croire. Ils feraient mieux, selon moi, s'ils usaient de leur esprit, avec la part de fermeté, de doute et d'espérance qui convient ; toutefois je ne puis les juger. Mais ceux qui ont réfléchi sur cette suite admirable des religions, les prenant comme des expressions de la pensée universelle, en son développement, ceux-là ont surmonté l'ironie, je dirais même qu'ils recommencent tous les matins, redisant leurs preuves comme des prières, devant fatigue, passion, opinions, prestiges et charlatans, qui ne manquent jamais. Ils ont leurs grâces et leur culte ; car que faites-vous donc en admiration devant les belles images ? Et croyez-vous qu'ils ne s'accusent pas aussi de leurs fautes, et qu'ils ne savent pas par quel genre de pensées et d'actions ils s'en pourront laver, et juste autant qu'ils voudront. Ces choses ne sont point cachées et ténébreuses, mais très claires au contraire. Ce serait un peu trop ridicule si j'allais solennellement déclarer, maintenant, que je n'y comprends plus rien du tout et que j'en croirai désormais ce qu'on m'en dira. »

20 septembre 1926.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXIV

Candide

12 janvier 1927

[Retour à la table des matières](#)

La neige tombe. Aussi loin qu'on puisse voir ce n'est que changement monotone en apparence, variété sans recommencement si l'on regarde mieux ; il n'y a point deux flocons qui aient la même forme, ni deux flocons qui suivent la même route. Quelquefois on devine un souffle d'air d'après un mouvement du blanc rideau ; mais regardez plus attentivement, vous devinez d'après ces chutes sinueuses l'air continuellement tordu, tourbillonnant, plein de remous. Par choc ou par fusion ou par congélation peut-être, au contact de ces filets d'air chaud et d'air froid entrelacés, de fragiles existences naissent, grandissent et meurent en un moment ; mais aucune d'elles n'est rien en elle-même, toutes sont par les voisines et se défont par les voisines ; c'est le royaume de rencontre ; chaos et désordre. L'esprit en est comme hébété ; oui, l'esprit nourri et trop nourri d'apparences stables et qui lui ressemblent. Uniformes, fonctions, temples, discours, tout recommence le même. L'esprit adore ce monde ordonné. Il me plaît de savoir d'avance ce que sous-préfet dira, ce que curé, pasteur, rabbin dira. D'avance les saisons je les sais, et même les éclipses d'après l'idée. Je calcule et le monde obéit. Ce monde est le miroir de ma raison. Je suppose un ordre et de grands desseins en toutes ces choses, et la subordination des parties à quelque ensemble bien composé. Ce n'est pas comme cette neige.

Cependant elle tombe. Elle me déroule l'existence nue. Pangloss n'entend point cela ; il refait la bonne chanson. « Vêtement pour les maisons et pour la terre. Ô le bon duvet ! Chaque feuille en reçoit le plus qu'elle peut dans son creux comme dans une corbeille. Il est vrai que cette branche vient de casser sous le poids ; mais ce n'est qu'un désordre particulier ; la loi est bonne. » Rêverie faible. La loi n'est ni bonne ni mauvaise. Il s'est produit quelque chose comme ceci. Le soleil remontant a chauffé nos terres tempérées ; l'air plus chaud et plus léger à ce contact s'est élevé et raréfié ; un air plus froid et venant du nord a roulé dans ce trou d'air ; il s'est mêlé à l'air chaud par entrelacements et replis ; sur ces surfaces contournées l'eau qui se trouvait en vapeur dans l'air chaud, se change en dentelles liquides, aussitôt gelées, qui s'accrochent à d'autres et tombent selon le poids et le volume, sans aucun droit à l'existence, ni sans égards d'aucune sorte. Ici rien ne veut rien ; tout est égal. Selon ce qui l'environne, la parcelle liquide se condense ou s'évapore, tombe ou s'élève. À ce spectacle l'entendement s'éveille, déchire les lois d'apparence, et découvre la loi.

Voltaire vivait selon les lois de l'apparence lorsque, vers le milieu de ce siècle-là, et par le frottement de l'existence sans dessein, tout d'un coup la ville de Lisbonne fut abattue comme un château de dominos, et là-dessous dix mille créatures humaines indifféremment écrasées, le meilleur et le pire selon la même loi des pressions et des résistances, aussi variée en ses effets que cette neige tourbillonnante. Pangloss naquit. *Candide* est le poème de l'existence fortuite, poème amer et durable. La *Henriade* était déjà morte, fade poésie selon l'idée. L'*Iliade* a vécu au contraire et vivra par ce tableau de la nécessité extérieure. « Les générations des hommes sont comme les feuilles des arbres. » « Les Troyens s'élevèrent comme une tempête de paille et de poussière à la rencontre de deux vents. » Ici la comparaison n'est pas un jeu. Voltaire, laissant ce qui n'était plus que jeu, a livré au vent une poussière d'honnêtes gens, de voleurs et de rois ; et c'est *Candide*.

Grande chose. Voltaire n'a pu porter l'idée ; mais du moins il l'a formée. Voltaire n'était ordinairement que raison ; il suivait et adorait Newton en ces majestueuses lois, qui ne sont au vrai que des abrégés. Il n'en savait pas assez pour ramener tout l'univers des choses aux frottements, chocs et échanges d'une partie, aussi petite qu'on voudra, avec ses voisines, selon la mâle sagesse de Descartes. Encore bien moins aperçut-il que cette aveugle nécessité sommait l'homme de vouloir. Du moins il refusa un moment cette raison d'état, masquée en raison universelle, et qui tue dix mille hommes pour le bien de l'ensemble. Ce jour-là il prit de l'humeur, et de l'humeur fit entendement. Œuvre mêlée ; œuvre d'homme.

12 janvier 1927.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXV

Libre pensée

3 septembre 1927

[Retour à la table des matières](#)

La libre pensée mène fort loin ; il n'est même pas d'elle de se fixer des limites et de décider jusqu'où elle ira. C'est donc une aventure. Comme il faut examiner avant de respecter, il n'y aurait plus de rangs ni de pouvoirs, mais seulement des fonctions, et en quelque sorte des métiers ; ce serait un métier d'être ministre, comme d'être maçon ou plombier. Et comme le plombier n'est pas mon maître, car c'est plutôt son métier qui est son maître et le mien, nul n'obéirait jamais qu'aux nécessités extérieures. Ici règne un pouvoir qui ne peut être contesté ; il faut obéir à l'eau, d'où le toit et la gouttière ; il faut obéir à la pesanteur, d'où l'équerre et le fil à plomb. Si le mineur n'étaie pas la galerie, il est promptement puni et sévèrement. Et si le marin se trompe en une circonstance critique, il n'a point recours ; tout se passe entre la coque de son bateau et les rochers, et les vagues, choses sourdes et impitoyables. Il faut donc que l'homme règle son action sur les choses ; il le faut ; mais sans respect, et cela n'humilie point.

Remarquez qu'il n'y a pas ici de méthode consacrée ; le succès est tout. L'homme n'a point d'égards pour le rocher ; il n'en a point pour l'arbre qu'il coupe ; ce n'est que prudence. Il montre quelquefois une sorte de respect à l'égard des bêtes, mais juste autant que les bêtes lui ressemblent, et cela ne va pas loin. Quand le congre a avalé l'hameçon et s'accroche à quelque trou de rocher, le pêcheur est seulement soucieux de ne point rompre son cordeau. Le libre penseur mange très bien le congre. L'action est toujours féroce. Si un fou

massacre autour de lui, il faut l'enchaîner, et tout de suite ; on n'y peut mettre beaucoup de douceur. Il faut choisir entre pitié et pitié, car les victimes aussi demandent pitié. Il vient donc un moment où la pensée termine ses délibérations et laisse aller le poing. À quel moment ? Il n'y a point de règle. Tous les cas sont neufs.

Telle est la position du penseur affranchi. Il ne peut point jurer qu'il respectera la forme humaine ; il ne peut point jurer qu'il réduira la souffrance, même de son semblable, au minimum possible. Et si l'on regarde bien, on aperçoit que celui qui croit suivre la pitié et la justice a moins de scrupules qu'un autre. Qui ménagerait un monstre à face humaine quand il s'agit de sauver une vie innocente, cent vies, mille vies ? Telle est la libre pensée en son tribunal ; elle ressemble beaucoup à n'importe quel juge. La libre pensée se détourne d'abord de violence ; mais comprenant que laisser faire c'est complicité de violence, et qu'empêcher c'est encore violence, elle s'irrite d'elle-même en cette contradiction, jusqu'à cet état de fureur, et exactement de fanatisme, où la fin justifie les moyens.

En quoi la libre pensée, qui est révolution, n'est pas moins redoutable que la pensée serve, qui est conservation. L'une et l'autre vont aux excès. L'anarchiste ressemble au juge ; il prononce la sentence, et ensuite il l'exécute. Ce n'est plus qu'une question de force, pour l'un comme pour l'autre.

Je me méfie des choses jugées ; de toutes. Je me méfie de ceux qui passent à l'action ; de tous. Non que je veuille tout suspendre ; je ne puis ; personne ne le peut. Le monde va ; et moi-même je me garde de délibérer sans fin, ni sur tout. Mais la grande source des maux est à mes yeux cette assurance dogmatique, qui voudrait habiller l'action de pensée, lui donner enfin ce passeport qui veut respect, et que la pensée aurait signé. La pensée ne signe rien, elle refuse tous ces faits accomplis. Elle ne veut point du tout que ce qui est fort soit jamais dit juste. Nécessaire, soit ; mais nécessaire comme sont les choses, à l'égard desquelles on ne cesse de chercher une meilleure manière de les exploiter, de s'en garder. De même, laissant passer ces actions qui se veulent justes, je refuse le visa. C'est la plus belle chose au monde que cette impérieuse action qui réclame le sceau de la justice, qui en, a besoin ; ainsi cette guerre ; par le seul soupçon de n'être pas juste, elle languit en ses suites ; non pas tuée, mais blessée. Ainsi la libre pensée peut beaucoup par refus d'adorer ; beaucoup et même plus qu'on n'oserait espérer, mais pourvu qu'elle ne vienne pas, à son tour, à faire police de ses refus. Toute action est guerre.

3 septembre 1927.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXVI

La foi qui sauve

17 septembre 1927

[Retour à la table des matières](#)

Il y a croire et croire, et cette différence paraît dans les mots croyance et foi. La différence va même jusqu'à l'opposition ; car selon le commun langage, et pour l'ordinaire de la vie, quand on dit qu'un homme est crédule, on exprime par là qu'il se laisse penser n'importe quoi, qu'il subit l'apparence, qu'il subit l'opinion, qu'il est sans ressort. Mais quand on dit d'un homme d'entreprise qu'il a la foi, on veut dire justement le contraire. Ce sens si humain, si clair pour tous, est dénaturé par ceux qui veulent être crus. Car ils louent la foi, ils disent que la foi sauve, et en même temps ils rabaissent la foi au niveau de la plus sotte croyance. Ce nuage n'est pas près de s'éclaircir. Mettons-nous dedans ; ce n'est déjà plus qu'un brouillard. On discerne quelques contours ; c'est mieux que rien.

Dans le fait ceux qui refusent de croire sont des hommes de foi ; on dit encore mieux de bonne foi, car c'est la marque de la foi qu'elle est bonne. Croire à la paix, c'est foi ; il faut ici vouloir ; il faut se rassembler tout, comme un homme qui verrait un spectre, et qui se jurerait à lui-même de vaincre cette apparence. Ici il faut croire d'abord, et contre l'apparence ; la foi va devant ; la foi est courage. Au contraire croire à la guerre, c'est croyance ; c'est pensée agenouillée et bientôt couchée. C'est avaler tout ce qui se dit ; c'est répéter ce qui a été dit et redit ; c'est penser mécaniquement. Remarquez qu'il n'y a aucun effort à faire pour être prophète de malheur ; toutes les

raisons sont prêtes ; tous les lieux communs nous attendent. Il est presque inutile de lire un discours qui suit cette pente ; on sait d'avance ce qui sera dit, et c'est toujours la même chose. Quoi de plus facile que de craindre ?

Il est difficile d'espérer et d'oser. C'est qu'ici il fa-ut inventer. Si les inventeurs suivaient les lieux communs, ils ne trouveraient rien ; ils retomberaient de ce que tout le monde dit à ce que tout le monde fait. Le téléphone n'est pas une chose de nature ; il ne suffisait pas de l'attendre, il fallait le faire, car il n'était pas. De même il n'y a point égalité d'existence entre guerre et paix. La guerre est ; laissez aller les choses, répétez ce qu'on a toujours dit, faites ce qu'on a toujours fait, la guerre sera ; elle est déjà, sous le nom trompeur de paix. Et cela même est la plus forte preuve, dans ces discours mécaniques qui toujours reviennent. « Qu'a-t-on vu au monde, si ce n'est guerre ? Quelle fut la plus chère pensée des puissants, sinon régiments, canons, munitions ? Je fais de même : régiments, canons, munitions. À tout le reste je suis sourd. » La guerre est. La paix n'est pas ; la paix n'est jamais ; il faut la faire, et d'abord la vouloir, et donc y croire. Je vous tiens là ; si vous n'y croyez pas, vous ne la ferez pas. Il faut y croire.

Il faut. Ces mots ont deux sens aussi. Il faut des régiments, des canons, des munitions ; ici c'est la nécessité extérieure qui parle ; la guerre, c'est le monde comme il est, c'est le monde comme il va. En quoi il va mal. Il faut vouloir qu'il aille bien ; il faut croire que cela dépend de tous, et donc de chacun ; il faut se sentir obligé et responsable. Oui, coupable chacun de nous de tout ce sang, coupable s'il n'a pas fait tout le possible, s'il n'a pas fermement voulu, s'il n'a pas osé croire. Dire qu'il y aura toujours la guerre et qu'on n'y peut rien, c'est se coucher pour penser, c'est s'endormir pour savoir, c'est croyance. Penser debout au contraire, vouloir la paix, tenir à bras tendu cette espérance, c'est refus de croire et c'est foi. Contre quoi la religion voudrait s'inscrire, mais elle ne peut. Dans la religion il y a une forte pensée, qui ne peut longtemps dormir. Dans l'apparence, religion c'est croyance et sommeil ; mais ces textes vénérables sont plus forts que les hommes. Religion, ce n'est point croyance, c'est foi ; c'est volonté de croire et de faire. Cette puissante idée paraît de moment en moment à travers les nuages, comme le soleil de cette saison-ci. Mais il faut réveiller les docteurs ; ils n'aiment point trop cette idée-là. C'est qu'ils sont assis dans ce qui est, comme toute puissance.

17 septembre 1927.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXVII

La charpie

3 juillet 1928

[Retour à la table des matières](#)

Créer n'est pas difficile ; c'est décomposer qui est difficile. Dieu avait devant lui le chaos ; il ne se heurtait pas à des droits acquis. Mais les arrangements vaille que vaille ont fait un désordre de belle apparence, qui nous cache la nature. Là-dedans il faut vivre, et le compromis répond au droit acquis. La politique se meut sur des ossements, car nous ne sommes point des dieux. Cela accordé, on ne peut dire jusqu'où descendrait la politique si elle n'était que politique. Par bonheur le jugement, cet incrédule, met tout en charpie d'abord. La monnaie est un être second que le banquier et le, politique manient sans le défaire. L'avare aussi est un être second ; le brave et le lâche, l'impérieux et le timide, le vaniteux et le cynique sont de même ; ce ne sont point des éléments. Composer un roman par un rapprochement de caractères, c'est vouloir faire un monde avec des idées.

Quand j'étais enfant, je croyais qu'un nuage était un être qui venait tout fait de quelque part. L'apparence vérifie quelquefois cette supposition, mais non pas toujours. En observant mieux, j'ai vu des nuages se former dans un ciel pur. Puis, comprenant mieux ce que c'est qu'un nuage, j'ai vu les nuages se former et se dissoudre d'instant en instant, par la rencontre et le brassage des volutes d'air chaud et d'air froid. Par une réflexion un peu plus difficile, j'ai cessé de concevoir la foudre comme un personnage caché dans un nuage bien noir ; mais plutôt j'ai compris la foudre comme une différence de niveau,

comme une relation. Cela est facile, et bien loin de l'homme. Toutefois ces problèmes simples m'ont appris à dissoudre d'autres personnages de belle apparence. Il y a des cas où l'on rit d'avoir pu se tromper. Un peu de vent, un peu de poussière fait quelquefois une larme ; un moucheron dans l'œil aussi.

L'homme est fait d'un cerveau, d'un cœur, de deux poumons, et d'autres organes. Santé et maladie dépendent d'accords ou de querelles entre ces personnages. Et cela est commode pour en parler. Mais le génie médical, en ses éclairs, qui font la vraie médecine, dissout ces personnages de tragédie. Des tissus vivants repliés sur un support rocheux ; le sang lui-même tissu ; cela ramène à l'unité réelle de l'homme ; et, par cette vue même, le monde traverse l'homme et brasse ces tissus comme la mer brasse les algues.

Aussi les pensées, car il faut tout décrire. Et, partant du signe, on devine toujours mieux les vraies pensées d'un homme ; si on les lit dans ce mouvement d'algues remuées. Un diplomate quelquefois, après s'être battu contre toute la politique, lieux communs, précédents, finesses supposées, reconnaît en lumière favorable son frère le madrépore, dépôt rocheux recouvert de végétations flottantes qui disent oui ou non. Il argumente alors de ses propres algues. À quoi les fraises à la crème ou le poulet aux champignons peuvent aider beaucoup. Mais expliquer le lien entre les gestes élémentaires et les plus hautes idées, c'est trop difficile. Je saute donc aux idées les plus hautes, et j'y remarque encore le même art de défaire. Car les nombres faits, nul n'y comprend rien ; les calculateurs se meuvent à l'aveugle dans cette matière seconde. Mais le profond mathématicien se donne un et zéro ; il trouve que c'est encore trop. Il se remet toujours dans la position de départ, supposant qu'il n'y ait pas encore de nombres. Car on ne fait pas une idée avec des idées ; il faut se placer devant le monde tout nu. Chaos, objet de choix.

3 juillet 1928.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXVIII

Division et opposition à l'intérieur de l'esprit

1^{er} septembre 1928

[Retour à la table des matières](#)

S'accorder c'est s'ignorer. Socrate semait la dispute ; et aucun homme n'a plus patiemment cherché son semblable ; aucun homme ne l'a mieux reconnu. Dans la conciliation l'esprit se cache ; bien mieux il s'ignore lui-même ; il se laisse dormir. Ce sont les corps qui composent, par une attentive imitation, qui est politesse. Ce qui nous unit n'est jamais une pensée. C'est pourquoi les partis ne savent jamais ce qu'ils veulent ; et les églises non plus ne savent jamais ce qu'elles croient ; ce ne sont plus que des mots. D'où cette parole fameuse : « Il est bon qu'il y ait des hérétiques. » Bref, dès que l'on s'accorde, on ne sait plus sur quoi l'on s'accorde.

Même loi dans l'homme. S'il croit, il ne sait plus ce qu'il croit. Les fantômes et les apparitions sont de ces choses auxquelles on croit ; aussi on ne les voit jamais. Je crois, c'est-à-dire je fuis, ou je me cache la tête. Le rêve absolu n'est connu de personne ; il n'y a de rêve que devant le réveil, qui est doute. Dans ce monde des choses où je cherche ma route, il n'y en a pas une que je croie. Ou bien c'est la chose tout à fait familière, comme mon escalier ou ma serrure ; alors je ne les vois pas. Au rebours les choses que je vois sont des choses auxquelles je ne me fie pas, que je ne crois jamais. Elles sont niées et encore niées, discutées et encore discutées. Une allée d'arbres, une colonnade, sont d'étranges apparences ; tous les arbres sont comme sur un plan, et

inégaux ; toutes les colonnes, de même ; mais je nie qu'elles soient inégales ; je nie qu'elles soient toutes à la même distance de moi. L'astronomie, comme on sait, ne cesse de nier ce que les astres ont l'air d'être. La lune, dans l'éclipse, recouvre exactement le soleil ; mais je nie que la lune soit aussi grosse que le soleil ; je nie aussi qu'elle soit presque à la même distance. Je nie enfin que la terre soit immobile, apparence bien forte. Toutes nos pensées sont des disputes contre nous-mêmes.

Et toutefois, en ces pensées astronomiques qui sont dites vraies, il y a encore un germe de mort, qui est qu'on les voit vraies. Si je m'accorde à les dire, si je ne saisis plus cette contradiction entre l'apparence et ce que je dois penser de l'apparence, alors le vrai, si l'on ose dire, n'est plus vrai. C'est le mouvement, c'est le passage qui est le vrai. Celui qui croit à la géométrie, celui-là ne la sait plus. Il parle, il agit ; il ne pense plus. C'est ce qui m'a fait dire quelquefois qu'il est bien difficile de savoir la géométrie, attendu qu'elle est prouvée ; car, qui est saisi dans la preuve parfaite, celui-là est machine aussi. Il pense comme la machine à compter compte. Mais soyons tranquilles ; aucune preuve n'est sans défaut ; la géométrie n'est pas toute prouvée ; il y a les demandes.

L'esprit se connaît lui-même dans cette division et opposition sans fin à l'intérieur de lui-même ; et il se reconnaît de même dans le semblable, par une opposition où il reconnaît sa propre nature. La pensée de l'autre est encore une pensée ; il m'invite à la former, je puis la former ; c'est en cela que consiste l'opposition ; car les pensées ne se heurtent pas comme des pierres ; elles se heurtent à la condition qu'on les reconnaisse pour légitimes ; tant que je ne comprends pas en quoi l'autre a raison, ce sont les poings qui se heurtent, non les pensées. Aussi la méthode de persuader est-elle toujours celle de Socrate, qui pense avec l'autre tout aussi sincèrement et naïvement qu'avec lui-même. Quand il réfute l'autre, c'est qu'il plaide pour l'autre, et de bonne foi. Mais cette grande lumière nous fait peur. « Cherchons ce qui nous unit, non ce qui nous divise. » Ô troupeau, puissant et stupide berger de toi-même !

1^{er} septembre 1928.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXIX

Léviathan

3 octobre 1928

[Retour à la table des matières](#)

Léviathan fait courir ses mille pattes avance en colonne serrée. Ceux qui le composent n'en sont point maîtres ; au contraire ils reçoivent avec enthousiasme les signes de ce grand corps, et s'accordent à ses mouvements. Honte si l'on ne les devine ; honte si l'on commence à les rompre. Ainsi Léviathan se resserre et se durcit. Ceux qui le regardent passer voudraient être écailles ou griffes de ce monstre. Objet de l'amour le plus puissant peut-être, le plus naturel, le plus facile. Le plus grossier est sublime alors. Comment n'aimerait-on pas ce qui rend courageux, imperturbable, infatigable ? Mais étrange objet d'amour. Car ce grand corps ne sait rien, ne voit rien, et se croit lui-même, comme les fous. Nulle pensée ici que l'erreur adorée, la passion adorée, la violence adorée.

Voici le même corps en assemblée, et s'exerçant à penser. La dispute y fait deux ou trois monstres, et chacun pense contre les autres. Nul ne résiste à ces répulsions et attractions. D'où une pensée convulsive, sans preuves, sans examen, et qui se connaît elle-même par la vocifération. Qui s'y laisse emporter admire après cela d'être assuré de tant de choses, et ami d'hommes dont il ne sait rien, mais ami à se faire tuer pour eux. Que sera-ce si l'accord se fait dans l'assemblée par quelque chant ? Alors tout semble évident, juste, facile. Mais quoi ? Une seule chose évidente et juste, c'est que l'assemblée unanime a raison. Léviathan est assuré ; mais de quoi ? De ceci qu'il est assuré. La

grande réconciliation a balayé toutes les pensées, hors celle-ci : « J'ai raison. Raison je suis. Preuve je suis. Mais de quoi preuve ? Je ne sais. » On s'étonne de tant d'absurdes croyances, dont on retrouve la trace dans le cours des âges. On s'étonne parce qu'on essaie de comprendre, ou seulement de savoir, ce que Léviathan a pensé. Mais regardez mieux ; il n'a cru jamais qu'une seule chose, qui est qu'il ne se trompe jamais. Cette pensée efface toutes les pensées.

Tout fragment et même le plus petit morceau de Léviathan frétille comme son père, et pense de même. Aussi d'un parti, d'une académie, d'une commission, de trois hommes et même de deux, je n'attends guère. Non pas même s'il s'agit de choisir la couleur d'un timbre-poste ou la marque d'un sou. Car les partis se forment, et sont heureux de se former ; l'union fait la force, et la force fait preuve. Et l'accord final est assez content de soi. Ainsi toute décision est faite d'absurdes morceaux. Vous ne trouverez pas une Commission qui, pour finir, ne monte l'hélice d'un avion sur les ailes d'un autre. Tout programme d'études rassemble les contraires et impose l'impossible. Et cela par le double mécanisme de la contradiction qui met tout en pièces, et de la réconciliation qui précipitamment et aveuglément recolle, tant l'amitié est douce. Il reste un grand espoir que l'avion volera tout de même. Mais les choses n'ont rien entendu. L'air est toujours le même, la pression toujours la même. L'insensibilité des mécaniques est scandale aux cœurs généreux.

Léviathan est un sot. Ouvrier des sentiments délicieux, et, par là, ouvrier des plus grands maux en ce monde. L'assemblée des hommes fait reculer l'humanité. La guerre en est une preuve assez forte. Trop forte, car elle nous enivre comme un vin, pour ou contre. Et chacun connaît les trois degrés de l'ivresse, singe qui imite, lion qui s'irrite, pourceau qui se couche. Ce troisième personnage exprime la puissance des besoins, et la source impure de la résignation. Cercle infranchissable, tant que l'on va chercher à l'assemblée ce qu'on doit penser. Mais nul homme n'est sot. Que chacun pense donc en son recoin, en compagnie de quelque livre écrit en solitude. Autre assemblée, invisible assemblée. Ces courts moments de refus suffiraient, si l'on comprenait par les causes qu'un amas d'hommes peut faire une redoutable bête.

3 octobre 1928.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXX

Calcul mental

3 novembre 1928

[Retour à la table des matières](#)

Il m'est arrivé de réfléchir avec suite sur le calcul mental. Ce genre de savoir est utile en mille circonstances. En tous les achats, en tous les projets et pour toutes les affaires sans exception, il donne une première vue, et approchée, au sens exact du mot. Et cela tient à la méthode même qui commence par les grands nombres et finit par les petits, au rebours du calcul écrit. Si vous faites une addition la plume à la main, votre attention en sa fraîcheur se porte sur les centimes ; la plus grosse erreur serait donc la plus probable ; tout au moins une grosse erreur est tout aussi possible qu'une petite. Chaque chiffre étant pris pour ce qu'il est, la fonction du jugement est comme suspendue. En de telles opérations, la machine l'emporte de loin sur l'homme. Au contraire, dans le calcul mental, vous vous assurez d'abord des mille, puis des centaines, et ainsi de suite, formant une somme toujours approchée, mais dont la partie principale ne recevra plus de grands changements. Cette manière de compter tient le jugement en éveil. L'esprit juste est moins dans l'exactitude à la rigueur que dans une précaution constante contre les grosses erreurs, et un mépris, au moins provisoirement, des petites.

Je remarquais en ces exercices encore un autre avantage pour la formation de l'esprit ; c'est la nécessité où l'on se trouve d'inventer une méthode pour chaque problème. Par exemple, pour multiplier par vingt-cinq, vous multipliez par cent et vous prenez le quart. Pour multiplier par vingt, vous multipliez par

dix et vous doublez. Chacun se donne ici sa règle, d'après les facilités qu'il aperçoit et d'après une expérience de ses propres aptitudes, ce qui encore tient en éveil la fonction du jugement. Il faut alors explorer les nombres, y reconnaître comme des points de division, enfin penser continuellement le rapport des grands nombres à des nombres plus petits. Au lieu que, dans l'opération écrite, on ne pense jamais qu'entre un et vingt. Je m'occupais donc à chercher des méthodes pour compter vite et à les mettre en expérience, assuré que je cultivais ainsi une attention de haute qualité. Cette sorte de jeu intéresse aussitôt tous les âges.

Seulement j'y découvris, et vous y découvrirez aussi, une difficulté à laquelle je n'avais point pensé. Dès que l'on se propose d'aller vite et, par exemple, de trouver un résultat dans un temps mesuré, soit trois secondes comptées par le juge du camp, on aperçoit qu'il faut alors surmonter une sorte de terreur qui d'abord rend stupide. Dans cet étrange état, on sait bien ce qu'il faudrait faire, à savoir se représenter les nombres, les diviser, les grouper autrement, à peu près comme on ferait manœuvrer des troupes. On sait ce qu'il faut faire donc, mais on ne le fait pas, parce que l'on revient à cette idée de traverse que le temps passe et qu'on n'arrivera point. Si un physiologiste étudiait à ce moment-là, par des instruments explorateurs, l'organisme de celui qui s'efforce à compter et ne peut, il mettrait au jour les signes de la peur, de l'impatience et peut-être de la colère. Mais vous ne le croirez point. Vous direz plutôt : « Je ne sais pas compter ; je ne suis point doué pour cela ; le problème est trop difficile pour moi. » Telles sont les ruses des passions, qui jamais n'avouent. Faites donc l'essai, sur un enfant, d'un calcul très simple et qu'il fait ordinairement en moins de trois secondes sans songer au temps. Changez les données et avertissez-le de ceci que le temps sera compté. Vous verrez ce que peut la peur de soi ; vous assisterez à une déroute de l'intelligence. Expérience amère, que tout homme a faite plus de cent fois, et toujours, à ce que je crois, sans bien la comprendre, parce qu'il se hâte de juger et de condamner le haut de son esprit, au lieu de faire attention aux conditions basses, invincibles tant qu'on les ignore. Et bref, c'est toujours la passion qu'il faut vaincre, dès que l'on veut former le jugement.

3 novembre 1928.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXXI

Philosophie de l'histoire

28 mai 1929

[Retour à la table des matières](#)

La philosophie de l'entendement est à la base ; et, faute de savoir exactement ce que c'est que penser, c'est-à-dire penser universellement, on n'avancera point dans la connaissance de l'homme. Mais il est clair aussi que cette philosophie de l'éternel n'est point une philosophie de l'histoire, et que l'histoire est quelque chose. Platon pensait comme nous, mais il ne vivait pas comme nous. C'est dire que, pensant d'après les mêmes règles que nous, il appliquait pourtant ses pensées à une situation tout autre, où la navigation à vapeur, l'automobile, l'avion, ne figuraient même pas à titre d'espérances. En un sens l'homme recommence toujours, parce qu'il est commandé par sa structure d'homme ; mais, en un autre sens, l'homme ne recommence jamais, car une situation conduit à une autre, qui n'était même pas concevable sans la première. C'est ainsi que nos automobiles sont des petites filles de la chaise à porteur, et que le moteur d'avion descend en ligne directe, par les pistons, bielles et soupapes, de la machine à vapeur. Les constitutions, les coutumes, les mœurs, les religions, machines bien plus compliquées, sont marquées aussi de tout ce qui a précédé. Et ce qui a précédé ne pouvait rester tel, mais exigeait, au contraire, d'autres inventions. Présentement, comme ce fut toujours, nous sommes en transformation. Sagesse vaine, si, naviguant sur ce courant, nous ne savons ni observer, ni prévoir, ni gouverner.

Ces pensées, trop étrangères à mon métier, m'attaquaient en force, comme je lisais un pamphlet marxiste, où une philosophie à la mode d'hier, et que du reste je n'aime point du tout, était à belles dents déchirées. Il ne faut pas dix ans, me disais-je, pour connaître assez la philosophie transcendante, qui décrit le penseur éternel. Après cela l'homme soucieux de penser, et non pas d'enseigner, devra penser l'histoire. Il n'échappera au marxisme qu'en le traversant. Et qu'est-ce donc que cette philosophie de l'histoire ?

Premièrement c'est une philosophie de l'idée mais il faut l'entendre au sens hégélien. L'idée n'est pas ce qui nous attire, mais ce qui nous pousse ; l'idée n'est jamais suffisante, et, par l'insuffisance, nous jette à une autre, et ainsi sans fin, d'après les exigences de la logique éternelle. Ainsi il faut comprendre le marxisme comme une philosophie du changement sans fin. Par exemple le capitalisme porte en lui l'exigence d'autre chose ; il n'a cessé de changer ; il ne cesse de changer. La république ne cesse de changer ; le droit ne cesse de changer. Ce dernier exemple est parmi les plus clairs ; ce qui fait vivre le droit, c'est l'idée de l'insuffisance du droit. Qui ne sent pas, qui ne suit pas, qui ne précède pas ce changement par l'idée, celui-là n'est pas un homme.

Très bien. Mais le marxisme s'intitule matérialisme. Que veut dire cela ? Que l'idée réelle n'est point abstraite ; qu'elle est concrète, et qu'elle pousse, comme l'idée dans la plante pousse la plante à bourgeonner et à fleurir. Ainsi le développement de l'idée réelle est lié à toutes les circonstances de la vie universelle. Et bien avant que l'on comprenne l'insuffisance de l'idée, on la sent, on l'éprouve, de la même manière qu'un homme sent qu'il est malade bien avant de comprendre qu'il l'est, et souvent sans jamais le comprendre. C'est dire que c'est l'inférieur, comme faim, soif, colère, tristesse qui nous amène à penser ; c'est dire que c'est la morsure de la nécessité qui fait éclore, dans l'histoire, un nouveau moment de l'idée. Ainsi la guerre suppose la paix et porte en elle la paix ; on peut le comprendre ; mais c'est par la faim qu'on l'apprend d'abord. Cette autre logique, où c'est toujours l'inférieur qui nous éveille, définit l'histoire, c'est-à-dire le matérialisme de l'histoire.

28 mai 1929.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXXII

Passions d'été

28 août 1929

[Retour à la table des matières](#)

C'est maintenant la saison des crimes par amour. On ne lit que cela dans les nouvelles. Beaucoup de causes ici s'entrecroisent. Outre que l'insomnie, en ces jours torrides, est naturelle, et conseille très mal, il faut compter que le soleil verse l'énergie, non seulement sur la terre nourrice, mais directement aussi sur les bêtes et les hommes. Il la faut distribuer. Ceux qui n'ont pas une moisson à faire sont des faucheurs redoutables. L'imagination nous trompe ici par une sorte de paresse qu'il faut nommer royale, parce qu'elle vient de ce que la nécessité extérieure nous pique moins ; le soleil nous nourrit, nous habille et nous loge à peu de frais ; aussi nous ajournons l'utile. Il n'en reste pas moins une différence de niveau entre l'homme et les alentours, et une pression croissante qui nous pousse du dedans au dehors.

Un maître d'escrime m'instruisit autrefois là-dessus, me faisant voir par l'expérience qu'on n'est jamais si léger et si vite que sous la sueur d'été. Tout s'accorde à cette idée. Le printemps conviendrait mieux pour les guerres et les révolutions, parce que l'été se trouve en réserve, et nous promet audace sur audace ; mais ce n'est là qu'une vue de raison. Les décisions téméraires, qui sont comme des ruptures de digues, se font voir plutôt aux approches de la Canicule. Le 14 juillet et le 2 août sont des dates assez éloquentes. En ces passages, l'homme sent sa propre puissance, et se trouve disposé à changer soudainement ce qui lui déplaît. L'hiver est au contraire un refuge de patience et de ruse. Et j'ajoute, pour revenir à mon propos, que l'été est le temps des

promenades, et que les amours y sont plus découvertes. Voilà donc l'homme parti en chasse, l'homme qui a oublié l'art d'être malheureux, en cette heureuse saison.

L'esprit, le pilote, a son coup de soleil aussi. Tous les sages ont remarqué que les passions sont d'autant plus vives que l'on suppose plus libre l'objet chéri et détesté auquel elles pensent. On ne hait point le voleur parce qu'on sait bien qu'il ne veut rien et qu'il ne peut rien. Il pousse fort, mais il est poussé. Comme un homme qui bouscule, lui-même bousculé, on l'excuse. Au contraire, de même que l'amour s'attache aux signes de la liberté, et les adore, de même il ne compte comme fautes que ce qui pouvait ne pas être fait. Une trahison est toujours supposée libre. On veut faire cet honneur à l'objet aimé d'être libre quand il aime ; de même on fait cet honneur à 'l'ennemi d'avoir changé soudainement tout, et jusqu'à l'aspect et la saveur des choses invariables, par un décret de souverain. D'où le sentiment de l'offense, et cette fureur cuite et recuite, et d'autre part suspendue au plus haut, sur le bord du dénivellement et sur le point d'imminente chute. Cette menace que l'on sent en soi est irritante ; il faut s'en délivrer. Heureux alors celui qui aura à faucher, à lier, à porter la gerbe au bout de la fourche.

L'esprit trouverait secours dans la saison même, s'il contemplait. Car la lumière d'été ne laisse guère d'ombres, et l'immense nature apparaît aisément comme elle est, en ses tourbillons, en ses remous, en ses calmes, toujours faits de plusieurs tempêtes. L'homme se sent barque, et soulevé, puis précipité selon des plis liquides qui dépendent du vent, de la lune et du soleil. Cette vue devrait conduire à considérer les folles actions comme aussi imprévisibles et aussi irrésistibles que les caprices de l'eau sur la bordure océanique. Raison de ne pas haïr, et peut-être d'aimer ; car il y a un amour secret et bien fort de ces choses balancées qui n'ont point égard à nous. Les êtres de même forme que nous ne seraient alors que tourbillons de quelque durée, fils du soleil et messagers du monde. Poèmes purs et objets de l'éternel poème. Mais la ruse du poète nous prend aussi par le dessous, offrant, au lieu de la chute à corps perdu, ses belles marches pour descendre, et la loi de mesure. La prose ne peut que conseiller.

28 août 1929.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXXIII

Le bon usage des idées

3 septembre 1929

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est pas rare que les hommes qui réfléchissent prennent les idées comme vraies ou fausses ; et quelquefois les mêmes hommes deviennent sceptiques, par l'effet de cette erreur proprement scolastique. Cela ne serait point si l'on reconnaissait dans l'idée le mécanisme du savoir, qui n'est jamais suffisant, mais qui n'est non plus jamais utile ; et je nommerais homme de jugement celui qui surmonte les, idées sans les mépriser. Mais, parce que tout jugement se sèche en idée, comme un fil de soie, me voilà à fermer mon cocon. Un exemple viendra à propos. La Rochefoucauld écrit qu'il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit. C'est bien là une idée ; mais admirez comme l'application même la divise et la rompt presque, la préparant aux applications. Au contraire si je dis que tous les défauts de l'esprit viennent de l'humeur, me voilà dogmatique, et près du pédant ; dont La Rochefoucauld s'est bien gardé, du moins en cet exemple, voulant nous avertir seulement et nous apprendre à chercher, ce qui est vouloir mesurer la part de l'humeur dans chaque mouvement de l'esprit, en tel moment, en tel homme ; et cela c'est connaître. C'est par ce secours que je passerai de l'opinion que tel enfant est peu intelligent à cette vue plus humaine, qu'il est surtout affectueux et ombrageux, ce qui le rend souvent distrait et toujours timide. Il n'y a point de formule qui dessine l'homme une fois pour toutes, et qui permette enfin de deviner au lieu d'observer, tâche ordinaire des disputeurs ; bien plutôt ces

idées d'intelligence et d'humeur sont des instruments d'observation, ou des références, comme on dit quelquefois, qui font paraître en sa juste proportion d'intelligence et de folie l'homme du moment, l'homme qui argumente en serrant les poings. La formule éclaire le réel ; mais elle ne le représente point. Le réel déborde toujours, et c'est en le regardant à travers l'idée, en quelque sorte, que l'on découvre que l'idée n'était pas vraie ; à bien regarder, il n'y a point d'autre découverte que celle-là. Le cercle du géomètre n'est ni vrai ni faux. L'ellipse non plus. Aucun astre ne décrit un cercle, et les anciens ont fini par s'en apercevoir ; mais aucun astre ne décrit une ellipse ; aucun astre ne ferme sa courbe ; et même il ne décrit aucun genre de courbe ; c'est nous qui décrivons la courbe, et qui attendons l'astre sur sa courbe. Référence, ou grille tendue entre l'objet et nous ; nous ne notons que des écarts. Il est vrai qu'en revanche l'écart ne serait rien sans l'idée ; en sorte qu'il faut dire que l'expérience n'est que par les idées et que toute connaissance est d'expérience. Les longues disputes sur l'idée et le fait viennent ici mourir. J'appelais scolastique cette dispute, parce que l'école a pour fin seulement de nous rendre familières les idées ou références ; mais comment ne glisserait-elle pas à croire qu'elle enseigne des vérités ? C'est le risque du métier. Le pédant croit que les astres obéissent aux lois. Un mathématicien qui avait bien de l'esprit a écrit : « La mathématique est une science dans laquelle on ne sait jamais de quoi l'on parle, ni si ce qu'on dit est vrai. » Mais il faut laisser ce paradoxe en son état naissant ; il n'en pique que mieux.

Revenons à La Rochefoucauld. Il ne nous dit point que l'humeur explique tous les défauts de l'esprit. La distinction de l'esprit et de l'humeur est une forme qui ne définit rien ; et même cette distinction est fausse, puisque l'esprit et l'humeur sont toujours ensemble, et indivisibles ; il n'y a pas plus d'esprit séparé que de cercle parfait ; et l'humeur pure ne serait plus humeur ; et c'est parce qu'il y a une pensée dans le poing fermé que ce poing est de l'homme, et difficile. Ainsi cet exemple est propre à faire voir qu'on peut se servir d'une idée en sachant très bien qu'elle n'est pas vraie. Il faudrait mille exemples, et enfin une pratique constante de ce doute investigateur, pour arriver à comprendre que c'est ce doute même qui fait l'idée et la garde transparente. Et, faute de cet étrange refus d'être content de ses pensées, l'idée se durcit et s'épaissit ; on ne voit plus qu'elle ; on ne voit plus le monde au travers. D'ici, de ce poste mouvant, on peut juger ces critiques si connues, si justes, et si vaines, qui visent l'esprit mathématique. Elles n'atteignent que le pédant de mathématiques, qui croit que les mathématiques sont vraies. Cet homme-là ne voit que ses lunettes.

3 septembre 1929.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXXIV

La toupie

5 septembre 1929

[Retour à la table des matières](#)

Une toupie nous pose un beau problème. Car il est clair que la toupie se tient en équilibre oscillant parce qu'elle tourne. Mais comment les choses se passent, c'est ce que j'aperçois d'abord mal. Je commence par imaginer avec force que c'est cette impulsion tournante qu'elle garde en sa masse qui fait qu'elle ne peut tomber. Toutefois cela est mythologique. Cette toupie montée sur deux cercles, et qui est un beau jouet, si vous la lancez en l'air toute tournante, elle est libre comme une pierre ; mais au contraire si vous la soutenez par un point, elle prend son équilibre de toupie, et vous sentez au bout du doigt les réactions énergiques de la monture, transmettant les chocs de la partie tournante contre la partie fixe. Revenant à la toupie ordinaire, j'aperçois autour du clou tournant un petit cratère de sable, que le clou frôle tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et c'est sans doute la suite de ces petits chocs qui maintient l'équilibre.

Je faisais tout haut ces réflexions, maniant toujours cette toupie montée sur cercles, qui frémit au doigt comme un vivant. Le mathématicien, qui me considérait amicalement, me dit enfin : « Vous labourez avec vos doigts. Nous avons des abrégés pour ce genre de problèmes. Les conditions d'équilibre d'un corps tournant qui a un point fixe nous sont connues, et nous ne perdons pas notre temps à en chercher le pourquoi. Les théoriciens de la mécanique ont été amenés, d'après quelques expériences, à se borner à quelques hardies

suppositions, transformées ensuite selon les règles du calcul ; et ce système tire sa valeur de ses succès innombrables, qui nous dispensent maintenant de pénibles vérifications. C'est comme une machine à penser, dont vous devez vous servir, comme on prend une charrue pour labourer. Or je vois que vous en êtes encore à chercher le pourquoi et les causes, arrivant inévitablement au choc, dont justement nous ne savons rien. Que d'esprit on dépense à inventer ce qui est déjà trouvé ! »

Ce discours écrase, ou plutôt il veut écraser. Mais j'ai saisi, à force de patience, et par une sorte de modestie indomptable, cette impossibilité de comprendre, résultant de trop de savoir ; et je sais que cela est polytechnicien. J'admets qu'il serait avantageux de naître homme, et non pas enfant. Mais enfin, puisqu'il faut grandir peu à peu, j'ai idée qu'il faut aussi s'instruire peu à peu, et penser d'abord par ses idées d'enfance. Il est clair que nos premières idées sont prises de l'ordre humain et par conséquent mythologiques. Ils disent qu'ils ont dépassé aussi ces vues de Comte ; je n'en crois rien. Que nous soyons théologiens premièrement, et par quelles causes, cela me ravit toujours et m'instruit ; je n'épuise point ce grand sujet ; comment le dépasserais-je ? Et j'en tire qu'en tout mouvement de réflexion, si l'on n'est pas théologien d'abord, on laisse dormir l'enfant, ce qui fait que l'on sera théologien plus tard. Avec ses erreurs faire des vérités ; tâtonner ; ne point craindre de se tromper ; se donner cette petite honte, qui est piquante, qui est tonique, qui est saine. Et il importe peu que l'on prête à rire aux techniciens comme aux logiciens, qui sont souvent le même homme. La grande affaire est de débrouiller ses propres idées, et non d'y superposer celles d'autrui. Des inventeurs comme Archimède, Galilée, Descartes, Leibniz, ont raisonné péniblement, gauchement. Le polytechnicien suit maintenant des chemins tout tracés. Cela trompe d'abord sur l'état réel des connaissances humaines, car les savants sont bien loin de la masse humaine. Mais cela trompe aussi sur ce qu'on peut trouver d'humanité réelle dans ces orgueilleux penseurs. Le polytechnicien offre souvent, avec un savoir de demi-dieu, des idées d'enfant en bas âge. Et il y a une grande et arrogante et violente partie de lui-même qui en est encore à l'âge du sorcier, comme leur politique et leur guerre le font voir assez et trop.

5 septembre 1929.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXXV

Du miracle

5 octobre 1929

[Retour à la table des matières](#)

On me contait des histoires de Lourdes ; notamment qu'un brave homme de prêtre, évidemment de bonne foi, se proposait d'exiger de tout malade un dossier complet, un examen radiographique, enfin, une description aussi serrée que possible de la maladie avant le miracle. Méthode que l'on jugeait imprudente. Qu'une guérison prompte, accélérée par un mouvement enthousiaste, soit prise pour miracle par une foule vociférante, cela sera toujours ; et ceux qui veulent conduire les hommes d'après le jeu puissant de l'imagination feraient bien mieux de s'en tenir à cette touchante apparence, attendu que le miracle, considéré à la loupe, risque d'être toujours contestable. Sur le fond même, que dire ? Nous ne savons pas tout ; sommes-nous jamais en position de nier ? Voilà ce que j'entendais, et autres propos.

Là-dessus, il me vint à l'esprit d'attaquer le problème en me servant d'un outil un peu plus robuste. Un miracle, me dit-on, est fort difficile à constater. Qu'est-ce que constater ? Voici un faiseur de tours très habile. La muscade était sous le gobelet ; je la retrouve dans ma poche ; je me défiais, je surveillais, j'ai même obtenu que le miracle fût recommencé. En vain. Toujours la muscade fond ici et se montre là. Je n'y comprends rien ; mais enfin je constate ; il le faut bien. Maintenant qu'est-ce que je constate ?

Quand une muscade passe d'un lieu dans un autre (et c'est cela que l'on veut me faire croire), comment est-ce que je constaterai qu'elle a réellement passé du gobelet dans une poche de gilet ? Il faudra que je puisse la suivre de position en position, soit que je perçoive le mouvement au ralenti, soit que je la saisisse par quelque procédé d'enregistrement, comme la photographie, soit que je la surprenne au passage par des traces ensuite soumises au grossissement. Mais le néant ne peut être constaté. Tant qu'elle passe sans laisser de trace, ni aucun genre d'effet appréciable sur le parcours, je ne puis pas constater qu'elle passe ; au contraire je constate qu'elle ne passe pas. D'ailleurs je puis faire toutes les suppositions que je voudrai, deux muscades semblables, des doubles fonds, ou seulement l'extrême dextérité du faiseur de miracle, ou bien une attention insuffisante dans le spectateur. Mais aucune de ces suppositions ne me dispense de constater ; tant que je n'arrive pas à vérifier, au moins par quelques indices perceptibles, une de ces suppositions, ou bien toutes ces suppositions ensemble, mes suppositions ne sont point des connaissances.

Je serre le miracle de près ; c'est qu'il le faut. Avant que je croie, il faut que je sache à quoi je vais croire. Or, si un miracle se laissait suivre de l'œil en quelque sorte, si je pouvais le ralentir, le grossir, le recommencer, le creuser, comme je fais d'une bille qui roule, d'un gaz que je prépare, d'une nourriture dont je suis les effets et les résidus, ce ne serait plus un miracle ; ce serait un fait comme tous les faits ; car il n'y a pas un seul fait réel que l'on connaisse parfaitement bien, par exemple, éclipse, réaction chimique, digestion ; mais il suffit qu'on soit sur le chemin.

Si au contraire vous définissez le miracle par cette condition qu'il y a un trou dans l'événement, une partie où la connaissance n'a pas les moyens d'entrer, enfin un néant d'objet, comment voulez-vous que je constate cela ? Il n'y a rien alors à constater dans ce qui est proprement miraculeux ; on ne peut que croire, sans pouvoir dire même ce que l'on croit. Car que l'arsenic pénétrant dans les tissus en dose faible active la nutrition, on peut le constater ; mais que la Vierge ait cicatrisé une plaie, on ne peut que le croire ; et tant que l'on constate seulement bourgeonnement, défense contre l'infection, élimination, et choses de ce genre, on décrit seulement, dans le miracle, ce qui n'est pas miracle. Comme dans l'exemple des muscades, il ne peut y avoir miracle que par l'absence, sur le parcours, de quoi que ce soit qu'on puisse constater. Je constate qu'elle est ici, puis qu'elle est là ; et pour le passage, je constate, s'il y a lieu, que je ne constate rien. Maintenant puis-je constater qu'il ne peut y avoir rien à constater ? Cela est absurde. L'impossibilité de constater n'est pas un fait alors, c'est une idée ; je dirais plus simplement une supposition.

5 octobre 1929,

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXXVI

Rançon de la politesse

1^{er} décembre 1929

[Retour à la table des matières](#)

La politique de l'enfant gâté va directement contre cette vie des travaux et des marchés qui est la vie politique même, et qui devrait porter la pensée politique. Mais nous avons vécu d'abord selon la famille, c'est-à-dire selon la tyrannie du sentiment. Le sentiment est ami du don, et ennemi de l'échange. Aussi celui qui vit de plaire, à la manière de l'enfant, veut-il mépriser les affaires d'argent. Il ne le peut, et nul ne le peut. Mais toujours est-il que, par l'ordre et la division des travaux, il se rencontre trop de ces grands enfants qui n'aperçoivent point de lien entre leurs faciles travaux et les profits qu'ils peuvent espérer. Un banquier, un avocat, un professeur finissent par considérer leur gain comme un salaire, c'est-à-dire l'équivalent d'actions suivies et souvent ennuyeuses dont ils se chargent, et dont ils délivrent ceux qui sont occupés à produire. Ils finissent ainsi, mais ils ne commencent pas ainsi. Ils croient d'abord et ils aiment à croire qu'ils sont payés pour plaire et pour persuader. Ils croient vivre de faveur, et peut-être est-ce d'abord vrai. Dans les professions dites libérales on ne peut servir que si l'on est d'abord choisi et préféré. Ce genre de prudence, qui se compose de politesse, et aussi d'un fond de gentillesse ou de grâce enfantine, définit la vie bourgeoise en ses premiers pas. D'où l'on peut attendre un genre de religion et un genre de politique. Et c'est un aspect de l'idée marxiste, d'après laquelle les opinions, les mœurs et l'idéal d'un homme dépendent de la manière dont il gagne sa vie. J'ai observé

que les hommes nécessaires, j'entends qui sont choisis sans se soucier de plaire, sont aussi moins empêtrés de politesse et en quelque façon plus prolétaires que leurs médiocres seconds. Il y a heureusement un peu de cynisme en tous ceux qui exercent une vraie puissance.

Je dis heureusement. Pourquoi ? C'est que les plus grands maux humains se développent par ce que j'appellerai la surenchère des sentiments sublimes. Il y a bien de la politesse dans l'esprit de guerre. Une des faiblesses du pacifique, c'est que, par un effet assez paradoxal, il est déplaisant. La prudence est utile dans les actions, mais elle dépare les discours. La plus difficile condition de la paix est un refus de concorde, par vouloir examiner. Et au contraire l'accord de politesse, qui s'élève aussitôt à l'enthousiasme, est la guerre même en son départ, comme on l'a vu cent fois. Ces moments sont heureux ; il en reste quelque chose dans toutes les conversations flatteuses. La déclamation belliqueuse s'avance, plus ou moins discrète, mais toujours comme un lieu commun assuré d'approbation, et presque comme une leçon de bienséance. Il faut être enragé à se nuire pour ne point saluer ces drapeaux de la bonne société. On devine que l'homme qui cherche faveur se fait aussitôt portedrapeau. Ces discours ne sont pas difficiles à faire ; ils ne coûtent rien ; aussi vont-ils à l'extravagance. Ajoutons, afin d'être juste, que le sublime est agréable à ressentir, et enfin, ce qui est honorable, que tout homme est prêt à tenir les beaux serments qu'il a faits ; car la honte est un sentiment insupportable.

Le prolétaire pur est celui qui n'entre point du tout dans ce jeu ; celui qui ne fait que servir, et qui n'a jamais besoin de plaire. L'industrie usinière produit en abondance ce genre d'homme. Mais dès que l'ouvrier s'emploie à de petits travaux sous l'œil d'un homme poli, la flatterie revient. Et, bien mieux, on peut dire que l'industrie même prélève, pour des travaux de bureau, les meilleurs souvent des prolétaires, dont elle fait aussitôt des bourgeois, seulement par cet air de faveur qu'elle leur donne à respirer. Le moindre changement dans le costume en dit assez long là-dessus. Il y a des têtes de fer qui ne changent point, surtout lorsqu'ils ont vu comment le piège est fait. Mais on peut donner comme règle que ceux qui participent d'une façon ou d'une autre à la fonction de penser pensent presque tous bien, comme on dit, c'est-à-dire mal ; j'entends qu'ils pensent pour plaire. Et je crois que les intérêts des puissants ne jouent ici aucun rôle ; l'homme n'est pas si rusé. Tous les maux de la guerre se préparent, et enfin se font par le bonheur d'être approuvé, par la coutume d'être poli, par ce mirage de la faveur, suite d'enfance, qui nous cache les vrais ressorts. L'économique, il est vrai, nous mène, et finalement nous ramène ; mais nos chères pensées d'enfance s'étudient à le mépriser ; et, si l'âge nous éclaire, il apporte aussi avec lui des raisons trop pressantes de chercher faveur. Tout mendiant est bourgeois.

1^{er} décembre 1929.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXXVII

Le supérieur et l'inférieur

21 janvier 1930

[Retour à la table des matières](#)

Turenne fut un des chefs les plus aimés ; et cela n'allait pas si loin qu'on pourrait croire. J'ai trouvé dans les Mémoires du cardinal de Retz un récit que les pieux biographes aiment mieux passer sous silence. Au plus fort de la Fronde, Turenne prit parti pour les Parisiens, et se mit en marche depuis l'est avec une armée bien entraînée, d'une vingtaine de mille hommes ; la plus grande force de France et même d'Europe en ce moment-là. Or Mazarin manœuvra contre Turenne et mieux que Turenne, car il fit passer six cent mille livres à cette armée, qui laissa promptement M. de Turenne tout seul. Napoléon fut l'homme le plus acclamé, et aussi le plus promptement abandonné dès que les plus bas intérêts trouvèrent passage. Il faut rappeler ces vérités peu agréables. Ce qui me paraît le plus déplaisant dans la politique de nos chefs de section, c'est un genre de déclamation creux, et une méthode de mentir à soi et de s'étourdir.

Il faut que l'homme mange ; il faut que l'homme dorme. Ce n'est pas sublime, mais c'est irrésistible. On peut obtenir d'une troupe qu'elle tienne sans espérance ; on ne peut pas obtenir qu'elle tienne sans manger ni dormir. Ces conditions sont humiliantes ; toutefois elles sont réelles. Tous les méprisent, et tous y cèdent. Ce n'est pas pour la pâtée qu'un homme se fait tuer ; mais si la pâtée manque, il s'en va la chercher, toute autre affaire cessante.

L'argent ne fait que traduire cette puissance de l'inférieur, qui n'a nullement besoin d'être respectée ni estimée. On sait qu'on y cédera. Pourquoi faire des phrases ? Les folies de la politique reposent toujours sur la prétention d'être adoré de ce qu'on méprise. Les travailleurs, comme Platon disait déjà, représentent le ventre avide, le ventre toujours pauvre ; mais entendez bien ; non pas leur ventre à eux, mais le commun ventre, le ventre de société. Il faut produire, et d'abord produire les aliments et les abris pour tous. Les arts et les pensées fleurissent par rares îlots sur une masse énorme de nourriture, et par le balayage d'une masse énorme de déchets. Il est sans respect d'imaginer ce que deviendrait Polyeucte sans aucune nourriture. Le penseur et le héros reçoivent la becquée au moins deux fois en vingt-quatre heures ; le calcul de l'astromoine suppose le petit pain et le beurre.

Ce genre de réflexions, qui n'est ni rare ni relevé, me venait comme je relisais *Les Paysans* de Balzac. Certes cet auteur tient compte de tout et met tout en place ; mais il ne peut s'empêcher de mépriser ces insectes obscurs qui rongent un beau et grand domaine. Qu'un général, sa femme et un parasite de talent se promènent pendant six mois dans un beau parc, cela ne plaît point au tailleur de haies ni au journalier. Basse envie ? C'est bien à ce jugement qu'on veut m'entraîner. C'est à peu près comme si l'on me prouvait qu'il est vil d'avoir faim. Le travailleur, c'est celui qui songe à la nourriture et aux premiers besoins. Non pas seulement pour lui, mais pour tous. Et certes ses pensées sont rivées là, et ne s'envolent guère ; mais cette condition est de tous ; et tous devraient se mettre en chasse comme des animaux si le travailleur cessait de produire plus qu'il ne consomme. Qu'on épilogue sur les droits acquis, et autant qu'on voudra. C'est tout de suite, et non pas demain, qu'il faudrait se mettre en chasse. Qui sent cette dépendance qui ne cesse jamais, et à laquelle les millions accumulés ne changent rien, il est bon politique. Celui qui déclame, et qui montre l'ordre des valeurs, je le soupçonne de se tromper lui-même, et de vouloir ajouter une scène à une comédie sans consistance. Il y a une frivolité dans la politique élégante, une frivolité bientôt irritée. Et cet oubli de la condition humaine ne me paraît pas tant injuste que sot.

Napoléon à Sainte-Hélène, se promenant dans un sentier étroit en compagnie d'une femme sans métier, savait bien dire en apercevant l'humble porteur : « Place au fardeau. » Des vues comme celle-là, justes au sens où l'on dit un esprit juste, des vues comme celle-là, et encore bien rares, ont contribué à le faire puissant par-dessus les puissants. Mais qu'il cessât une minute de regarder à ses pieds, il tombait déjà. L'inférieur méprisé riposte aussitôt sans le vouloir, et ne manque jamais son coup.

21 janvier 1930.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXXVIII

L'avion tyran

1^{er} mars 1930

[Retour à la table des matières](#)

L'aviation est un jeu tyrannique. Cette idée est d'abord sensible par cette puissance concentrée, fruit d'immenses travaux, et remise aux mains d'un seul. Combien de journées de bœuf pour qu'un avion vole pendant deux heures ? Au reste cette tyrannie-là aussi est adorée. L'ouvrier et le paysan admettent très bien, et même d'enthousiasme, que l'excédent de leur travail s'en aille ainsi en vitesse, bruit et fumée. Tout homme a le culte de l'homme, et se réjouit de la puissance humaine, surtout éclatante et volant haut. Les antiques métaphores nous montrent le ciel comme lieu des suprêmes puissances, et cela vient, je crois, de ce que la pesanteur est notre constante ennemie. Or l'homme volant se meut dans le champ de l'admiration. Qui pense au mineur ?

L'admiration est un sentiment agréable, mais qu'il faut payer. Cette tyrannie là-haut développe irrésistiblement ses conséquences. La foule se plaint d'une vie difficile, et d'un travail qui paie mal. Et ceux qui piochent au plus bas remarquent avec indignation une coutume de répartir les produits qui amasse d'immenses réserves aux mains d'un petit nombre d'hommes. Néanmoins toute cette foule admire et acclame quand l'avion a passé les mers. Il est pourtant clair que l'homme ne volerait point si l'excédent du travail était employé premièrement aux plus pressantes nécessités. Mais ce raisonnement déplaît. On aime mieux s'imaginer que cette puissance de l'oiseau mécanique

est prise à la nature et non pas au travail quotidien ; qu'elle coûte déjà moins ; qu'elle coûtera moins encore si elle se multiplie ; que chacun bientôt prendra l'avion comme il prend l'omnibus automobile. On ne se demande point si un tel progrès ne suppose pas un dur régime de travail forcené et d'injuste répartition. L'argent tyrannise ; on le sait, on le voit ; et considérant la masse des travailleurs, on se demande comment cela est possible. Mais c'est l'avion qui tyrannise. Un continuel plébiscite lui demande seulement de voler plus haut et plus vite.

Autre conséquence. Le pouvoir politique devient plus fort, par ce rassemblement de la puissance. Après avoir payé tant de guerres, l'homme du commun se méfie ; il prend des mesures contre le rassemblement des armées ; il touche presque au but. Mais la puissance de guerre se transforme. Si quelque chef veut mener une guerre foudroyante, il ne s'agit plus pour lui de persuader deux millions d'hommes. Il ne faut que mille hommes pour conduire mille avions ; mille hommes choisis, bien payés, audacieux. Or on dit maintenant et on prouve que mille avions porteurs de bombes peuvent anéantir la population d'une capitale, c'est-à-dire produire en une seule nuit l'effet d'Austerlitz multiplié peut-être par cent. Il y a encore un peu de romanesque dans ces visions ; mais tout change vite dès qu'on ne compte point avec la puissance, dès qu'on la paie pour régner. Le jour viendra, par cette agréable folie, où paix et guerre dépendront d'un pouvoir s'exerçant sur un camp fermé et retranché, ayant préparé là un prodigieux explosif d'atomes, de machines et d'hommes, aussi sensible et docile que la détente d'un fusil. Et le Néron de ces choses sera un homme très instruit, à l'ordinaire très sage, mais inévitablement tyran par cette puissance démesurée dont il disposera. Chacun saura, et même avant l'expérience, qu'il ne faudra point pousser jusqu'à l'impatience l'homme porteur d'un tel fusil à tuer d'un seul coup tout un peuple. D'où l'on voit, plus clairement que jamais, qu'il faut noyer l'explosif, ou, plus sagement, l'empêcher d'être ; et d'abord paralyser, par une obstinée résistance, ce pouvoir violent qui déchire le ciel. Sagesse triste, et qui ne persuade point. Mais pourquoi ? C'est qu'on ne fait point le compte des journées de travail qui se dépensent là-haut. C'est qu'on croit à une puissance gratuite ou presque, obtenue par science. La connaissance du travail est encore à l'état d'enfance, et exactement scolastique.

1^{er} mars 1930.

Vigiles de l'esprit (1942)

LXXXIX

Les abstractions

1^{er} janvier 1931

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque Hegel s'en allait faire son cours, une pantoufle d'un pied et un soulier de l'autre, on pouvait croire qu'il n'était plus sur cette terre, et que ses spéculations abstraites ne toucheraient jamais le laboureur. Si pourtant on se donne le spectacle de l'histoire humaine, comme il nous a appris à le faire, on est amené à penser que son système philosophique est le seul, depuis le christianisme, qui ait labouré la terre. Car, enfin, les marxistes sont des hégéliens ; et, quand ils nieraient, de plus près encore qu'ils ne disent, ce qu'ils nomment l'idéalisme hégélien, c'est très précisément en cela qu'ils le continuent. Hegel lui-même nous apprend à nier l'idée pure ; et sa célèbre logique, où l'on reste trop volontiers, ne fait rien d'autre que nous déporter hors de la logique, par l'insuffisance des grêles et aériennes pensées qui s'y jouent.

Le vieux Parménide, dès qu'il eut fait un pas dans la logique pure, s'y trouva enfermé, et battit les maigres buissons de l'être et du non-être ; ce qui éclate dans le disciple, dans ce Zénon qui, ne pouvant saisir le mouvement par ses rudimentaires outils intellectuels, s'obstina à le nier. Diogène se levait et marchait ; tout le monde riait. C'était comme le balancement du vaisseau avant qu'on coupe l'amarre. N'importe qui, il me semble, seulement un peu éclairé par des lumières vives et dispersées du Platonisme, doit comprendre que l'opposition entre Zénon qui nie le mouvement et Diogène qui marche, est

trop abrupte, et qu'il manque ici des moyens ou échelons par lesquels on ferait le passage de la flèche à l'archer. Ces moyens ou échelons, l'histoire humaine les fait voir assez. Par exemple on voit les anciens se buter à la chute des corps, et n'y rien comprendre, et Galilée débrouiller avec peine le fait de la chute par des idées qui veulent encore s'accrocher selon l'être et le non-être. Car, certes, les faits étaient variés, éloquents ; mais l'homme pense, c'est-à-dire qu'il s'empêche lui-même, comme on voyait au temps de Galilée, par ces théologiens qui ne pouvaient comprendre que la terre tournât.

Or, Hegel, observant ces longs débats de l'esprit humain avec lui-même, aperçut que ces contradictions surmontées et dépassées formaient un système de la logique véritable, de celle où l'on ne peut rester. Et, quand il eut parcouru ces cercles polytechniciens, du oui et du non, du grand et du petit, de la cause et de l'effet, enfin des relations nues, par l'insuffisance, l'ennui et le stérile de ces choses sans corps, il se jeta dans une intrépide zoologie, où il voulut deviner ces mêmes oppositions et ce même drame de l'esprit, mais dessinés cette fois par la nature comme elle est ; ce qui était voir qu'on ne pense point sans d'abord vivre, et enfin que l'esprit est à la nage comme Ulysse, penseur court, mais penseur réel. Cette partie du système, qui est la philosophie de la nature, a été fort sévèrement jugée ; plus d'un Ulysse s'y est noyé. Il fallait regarder au loin ; car ce naufrage de logique à nature n'était que l'autre commencement.

L'humanité s'est sauvée ; non point par la logique abstraite, mais par la logique terrestre, fondant des cités, élevant des temples, inventant des dieux ; selon la nature, c'est-à-dire selon les vents et les eaux, selon les âges et les besoins ; mais selon l'esprit aussi, comme l'histoire le fait comprendre. Par exemple il y a un contraste bien frappant entre l'idée pure de la justice, qui toujours se nie elle-même, et le droit qui est une justice réelle, une justice qui nage et qui se sauve comme elle peut ; et nul ne peut méconnaître en cette histoire de l'esprit en péril, un reflet brisé de la logique. On en jugera assez par ces philosophies de l'art et de la religion, constructions colossales faites de terre, de briques, et d'hommes vivants ou, pour dire plus fortement, d'animaux pensants. La preuve était faite, par cette moisson d'idées réelles, que nos instruments intellectuels pouvaient saisir jusqu'à l'histoire comme elle fut, comme elle est. Et l'histoire marchant toujours, d'autres chercheurs retrouvèrent les étranges et gauches moyens par lesquels l'esprit se sauve, entendez l'esprit vivant, c'est-à-dire mangeant, dormant, s'irritant, se recouchant, mourant pour renaître. On a donc vu cette philosophie après une longue descente et une longue histoire, toucher enfin et ouvrir la terre de maintenant. Diogène marche, et personne ne rit plus.

1^{er} janvier 1931.

Vigiles de l'esprit (1942)

XC

Le roi Semblant

9 avril 1931

[Retour à la table des matières](#)

Le semblant mène le monde des hommes. Un peuple assemblé a des opinions de fétichiste. Personne ne croit que Joffre s'est battu, que Foch s'est battu ; personne ne croit que Mangin s'est jeté intrépidement sur l'ennemi. Personne ne peut le croire. Ordonner une action difficile et même impossible, ce n'est pas la même chose que de la faire. Le bon sens ici ne se trompe pas d'un cheveu. En n'importe quel récit de guerre vous lirez que l'État-Major parle à son aise, et sans connaître réellement la situation, quand il téléphone qu'il faut reprendre le terrain perdu coûte que coûte. Il n'est pas nécessaire d'avoir été fantassin pour comprendre cette loi de nos guerres modernes, selon laquelle l'énergie qui décide est séparée de l'énergie qui exécute. Le plus modéré et le plus prudent des hommes dira tout au plus là-dessus qu'il faut qu'il en soit ainsi ; que cette terrible méthode est justement celle qui obtient d'une troupe d'élite toute la patience possible et tout l'effort possible, comme il est clair que la cravache et l'éperon feront encore gagner un mètre, ou ne serait-ce qu'une encolure, au cheval le plus généreux. Et, ajoutera l'homme modéré, il faut bien accepter cette méthode-là dès que l'on se bat. De ce qui est nécessaire on ne demande pas si c'est bien ou mal.

Mais ici Machiavel parle et ajoute encore une petite chose : « Il faut, dit-il, qu'il en soit ainsi ; il faut que l'homme qui décide si l'on tiendra ou si l'on attaquera ne mette pas sa vie en jeu. Et il n'est pas bon non plus que l'exécu-

tant ait la vue nette de ces choses. Il faut que tout soit mêlé. Il faut que le courage du soldat orne le général. Il est même bon que l'on considère comme plus difficile de pousser les autres à la mort que de s'y pousser soi-même. Il faut donc que le jugement individuel soit étourdi et comme noyé ; cela fait partie de l'armement. Gouverner, c'est faire croire. »

On y arrive. Les pompes, les cortèges, les discours publics, tout cela a pour fin de persuader l'individu par la foule. La foule le prend au corps et l'entraîne. Il est ému sans savoir pourquoi ; il est touché, comme on dit si bien, par l'enthousiasme ; il court et il acclame comme s'il croyait. C'est cela même qui est croire. L'homme ne croit point alors, mais plutôt il croit qu'il croit. Cette illusion produit des maux eux-mêmes incroyables, et qui persuadent par l'incroyance. Le mystère fascine. Le dogme des religions qui sont actuellement pratiquées, je dirais affichées, chez nous, n'est pas plus croyable que telle superstition de sauvage dont nous savons bien rire. Pourtant qu'on nous montre mille personnes que nous savons aussi raisonnables et clairvoyantes que nous-mêmes, qu'on nous les montre témoignant pour le dogme, par cérémonie ou cortège, alors nous ne rions plus. Nous ne sommes pas loin de croire que la foule humaine a un sens de plus, qu'elle perçoit des choses qui nous échappent. Et c'est ainsi que chacun est persuadé par tous ; non pas peut-être persuadé, mais au moins ébranlé, mis en doute au sujet de ses propres lumières ; et dans le doute il se laisse conduire.

J'ai fait paraître Machiavel ; mais ce personnage est imaginaire. Il n'y a aucune ruse dans un général ni dans un chanoine. Considérez qu'ils sont persuadés par leur propre pouvoir, qu'ils n'ont point de doute là-dessus ; et que simplement ils louent et récompensent tous ceux qui travaillent à élever le décor et le semblant, ce qui fait des partisans de bonne foi, dont le sérieux est bien persuasif. Un huissier à chaîne et un suisse d'église sont persuadés et persuadants. Qui donc a jamais douté d'un banquier qui paie bien ? Le dividende persuade. Persuade de quoi ? On n'en sait rien ; on ne cherche pas à savoir. Comptons aussi que toute pensée demande un peu de peine. Ainsi il n'est pas difficile de croire, ou, pour mieux dire, de se persuader que l'on croit. Les raisons de douter, on s'en détourne alors ; on ne les aime point. Qui comprend un peu cet art royal de faire croire s'étonnera moins de l'ordinaire aveuglement, et découvrira les moyens de s'en préserver. Et d'abord, bien loin d'attendre pour juger que les autres jugent, il commencera par juger tout seul et selon lui, détrônant en son cœur le roi Semblant.

9 avril 1931.

Vigiles de l'esprit (1942)

XCI

L'amitié selon l'esprit

3 décembre 1931

[Retour à la table des matières](#)

Ce que j'ai lu de la *Vie de Lucien Herr* me plaît parfaitement. J'y trouve cette buée de sentiment qui est le fond convenable pour un tel portrait. Toutefois je pense que ses amis ne peuvent manquer de l'adoucir trop. De toute façon je dois donner mon témoignage. Je l'ai connu bibliothécaire et dans la force, en fait directeur d'études et déjà directeur de consciences, moi simple élève, et indiscipliné. Après dix ans de province et de rares entrevues, toujours orageuses, je l'ai retrouvé souvent, retranché dans son bureau comme dans une forteresse, nulle part ailleurs. Il n'était point question d'amitié ; à la fin il y en eut comme l'ombre. En revanche, une familiarité entière, sans aucune trace de politesse ni de cérémonie. Je connus un homme dur et sans pardon. Et comme je n'ai ni attendu, ni espéré, ni mérité l'indulgence, cela pouvait marcher. Ce visage de maréchal d'empire passait en revue ses propres troupes et les forces ennemies ; il méprisait le franc-tireur. Qu'est-ce qu'un radical aux yeux d'un socialiste pur ? Cela fait de tristes alliances, comme on a vu et comme on verra. Il m'attendait, je suppose, à ma première trahison. Ayant pesé en ses justes balances la faiblesse humaine, et la gravité du combat, il exigeait un parti, et des vœux irrévocables ; cette précaution est bonne, les vrais amis à part, connue il est naturel.

Je faisais grande opinion à ses jugements, et fort peu à ses opinions. Je savais qu'il ne changerait pas, qu'il ne trahirait pas. Tel est à peu près le mariage du vrai radical et du vrai socialiste ; le radical reçoit les injures et ne les rend pas. Le jeu de province, que j'avais joué cent fois, me rendait encore plus indifférent à ces choses. En revanche je recueillais fidèlement, sans en rien marquer, les oracles de l'homme qui savait tout. Quant au fond de la doctrine, il me semble que je ne risque guère de me tromper, par cette raison que cet homme très tendre n'avait aucune tendresse pour moi. Je suis assuré qu'en cet esprit encyclopédique il s'est fait une digestion de l'hégélianisme selon la puissance propre de ce système jusqu'à un pur marxisme, perpétuellement recomposé au bord même de l'événement. Et si je rappelle que le marxisme est la vérité du pragmatisme, j'aurai dit en bref tout ce que j'ai pu deviner de ce penseur secret. Et quand il me disait, sur quelque boutade intemporelle de l'incorrigible platonicien : « Prenons la chose au point de vue historique il faut toujours en venir là », je crois que je le comprenais assez bien, et assurément mieux qu'il ne croyait. Mais peut-être voyait-il très clair. Ce n'était nullement un régime de ménagements ni de compliments, de lui à moi ni de moi à lui. Les temps furent difficiles, et le sont, et le seront ; les progrès aussi, chèrement achetés, promptement perdus là-dessus du moins nous étions d'accord.

Lorsque, après la guerre, et chargé d'un métier qui exclut l'érudition, je me risquai à enseigner Hegel, naturellement je le lui dis, et je fus un peu surpris de le trouver bienveillant et secourable. Un ami commun me dit plaisamment : « C'est qu'il vieillit. » Ces manières rudes sont saines, et nous ne ferons rien par la douceur. Si les hommes de gauche, qui sont des esprits libres, apprenaient à aimer les vérités désagréables, et à ne point rompre l'unité d'après des dissidences, ils apprendraient beaucoup. Certes, la marque du collier d'honneur sur le cou du chien, il est difficile de l'aimer, et il est très prudent de tirer au large, comme fit le loup. Mais à des amis pauvres et sans honneurs on peut permettre le coup de dent, et même il le faut. Les hommes de la pure doctrine sont dans des greniers, comme ils furent toujours, et chacun seul dans sa pure doctrine ; et ils sont profondément étrangers aux douceurs académiques, d'ailleurs si perfides. Il faut avouer que la condition de la libre pensée est difficile, mais essentiellement difficile. Car si quelqu'un forme une pensée universelle, sans aucun doute il la formera dans le silence, et par un mépris parfait des approbations ; mais il pense alors au péril de ses passions, et la grande défiance de lui-même s'étendra naturellement aux autres hommes. Et pourtant l'approbation et l'accord sont l'expérience finale que toute pensée cherche et attend. L'amitié selon l'esprit est exigeante et difficile. Et cela même on peut le comprendre ; mais il est plus rare et plus beau de s'en réjouir.

3 décembre 1931.

Vigiles de l'esprit (1942)

XCII

L'éternel Aristote

25 janvier 1932

[Retour à la table des matières](#)

Qu'on suppose Aristote revivant au siècle de Kant et de Laplace, et jugeant de nouveau l'éternel platonisme ; voilà Hegel. L'esprit de Platon ne se lasse pas d'interroger la connaissance en vue de se représenter l'être ; et toujours il se retrouve en face de ses propres formes, et d'une physique abstraite. Si pourtant Platon pensait à sa propre idée, il apercevrait que cette idée vraie de Platon est autre chose que la représentation de Platon pour Platon. Car l'idée vraie n'est pas une formule qui ressemble à l'être, c'est l'intérieur même de l'être, c'est sa vie avant d'être sa pensée. C'est ainsi que le nouvel Aristote entreprit de lire de nouveau la nature entière et l'histoire humaine non pas selon la science de Newton, science morte, mais selon l'esprit vivant.

Aristote s'était d'abord délivré de Platon par sa célèbre *Logique*, où il tentait de faire l'inventaire des formes. Hegel pareillement se délivre de la science abstraite dans sa *Logique*, mais en poussant plus avant le système des formes, de façon à montrer comment l'on passe inévitablement d'une logique de l'être à une logique du rapport, c'est-à-dire à un univers d'atomes, de mouvements et de forces, univers tout à fait creux. D'où il ressort clairement qu'il faut attacher de nouveau les attributs aux substances, ce qui sera penser l'idée réelle. Penser Socrate par des rapports, c'est perdre le vrai Socrate. La vertu de Socrate ce n'est pas ce que Platon pense de Socrate ; c'est l'idée

même de Socrate se réalisant en lui à travers des contradictions surmontées, qui sont de réelles épreuves. Socrate à la guerre, Socrate en face des trente tyrans, Socrate en face d'Alcibiade, Socrate devant ses juges, Socrate devant Criton qui le vient délivrer, voilà la dialectique réelle par laquelle Socrate conquiert ses illustres attributs, aussi inséparables de lui que sa propre vie. D'après cet exemple, on peut comprendre que l'idée réelle d'un être, c'est la vie de cet être dans le monde des hommes et dans le monde des choses, aventure unique, histoire plus ou moins illustre et qui ne se recommencera jamais. Socrate, exemple éminent et très explicite, nous éclaire une multitude d'autres vies, plus fermées, où le philosophe s'efforcera pourtant de deviner les mouvements de l'esprit en travail. Car on ne peut penser comme objet le vide du rapport extérieur. Donc, si quelque chose est, l'idée est nature.

Retrouver l'idée dans la nature, c'est difficile et périlleux quand la nature n'est qu'astronomie inerte et physique décomposée. Mais dans la vie des animaux il se montre déjà comme une ombre de l'esprit ; toutefois la grande nature domine et reprend ces êtres sous la loi du recommencement. Il n'en est pas ainsi de l'homme ; car l'histoire humaine laisse d'éternelles traces, art, religion, philosophie, où il faut bien reconnaître le pas de l'esprit. Cette histoire absolue éclaire l'histoire des peuples. Les constitutions, le droit, les mœurs sont encore d'autres traces, des traces de pensée. Mais il ne faut pas confondre ces pensées réelles avec les pensées de l'historien ; de la même manière que la pensée qui est en la Vénus de Milo est autre chose que la pensée du critique. Ainsi on est amené, si l'on veut penser vrai, à retrouver les pensées organiques qui ont travaillé à l'intérieur des peuples et des hommes, ce qui est lire l'histoire comme une délivrance de l'esprit. Or cette histoire réelle est bien une dialectique qui avance par contradictions surmontées ; sans quoi l'esprit n'y serait pas. Mais cette dialectique est une histoire, en ce sens que la nécessité extérieure et la loi de la vie ne cessent d'imposer leurs problèmes. Par exemple l'enfant est un problème pour le père, et le père pour l'enfant. Le maître est un problème pour l'esclave, et l'esclave pour le maître. Le travail, l'échange, la police, sont des nécessités pour tous. Aussi ce qui est sorti de ces pensées réelles, ce n'est pas une logique de la justice, c'est une histoire de la justice, c'est le droit. Le droit est imparfait, mais en revanche le droit existe ; et le droit est esprit par un devenir sans fin à travers des contradictions surmontées. Contradictions nées de la terre, des travaux, des liens de famille, des passions rebelles, de la vie difficile, enfin d'une lutte sans fin contre les nécessités inférieures. Ainsi c'est bien l'idée qui mène le monde, mais au sens où c'est l'idée qui se montre dans la statue. L'idée abstraite, ou idée du critique, n'a jamais rien fait et ne fera jamais rien. Une telle idée est bien nommée utopie ; elle n'a pas de lieu ; elle n'a pas d'existence. Qu'on juge déjà d'après ce résumé si les marxistes peuvent être dits hégéliens, et si le matérialisme historique est tellement étranger au moderne aristotélisme. Rien n'est moins abstrait que Hegel. Ne croyez pas ce qu'on en dit ; allez-y voir.

25 janvier 1932.

Vigiles de l'esprit (1942)

XCIII

Penser juste

15 février 1932

[Retour à la table des matières](#)

Penser vrai, n'est-ce pas la même chose que penser juste ? Non certes ; les belles métaphores ne trompent point. La justice serait donc au-dessus du vrai ? Oui, sans doute. Non pas que le juste puisse se passer d'être vrai. Mais ne peut-on pas dire que le vrai se passe aisément d'être juste ? Il y a du divertissement et même de l'égarement quelquefois dans le vrai. Le vrai est immense, et l'on y trouve des parties frivoles. Tous les jeux, les échecs comme le bridge et les mots carrés, ont une infinité de solutions vraies que les joueurs aiment à nommer solutions justes ; c'est que les joueurs ont transporté la justice dans leurs combinaisons arbitraires ; et c'est là qu'ils usent l'esprit de justice, toujours exigeant. Les mathématiques offrent aussi des espaces imaginaires où l'esprit de justice peut se contenter, mais plutôt se perdre en des vérités qui ne coûtent rien. C'est un plaisir d'aimer le vrai. On se dit qu'on ne reniera pas le théorème, quand le tyran l'exigerait. Mais le tyran se moque bien du théorème ; il se peut aussi qu'il s'y plaise, ou aux mots carrés. Croyez-vous qu'il acceptera une solution fausse s'il la soupçonne fausse ? L'esprit a son honneur. Honneur frivole comme celui de l'homme qui paie un pari et qui ne paie pas son tailleur.

Leibniz a dit une chose cinglante, c'est que si nos passions avaient intérêt dans la géométrie, on y verrait des erreurs obstinées et des yeux volontairement fermés. Il en donne même un exemple ; car il connut un bon géomètre, qui ne voulut jamais croire ni comprendre que les sections d'un cône ou d'un

cylindre par un plan fussent les mêmes courbes. C'est qu'il ne l'avait point trouvé lui-même, alors qu'il l'aurait pu ; ainsi la vérité l'humiliait ; c'est pourquoi il la niait, et ne céda jamais. En quoi l'on peut dire qu'il avait l'esprit injuste ; et cette expression, qui d'abord choque, est pourtant ce qui donne tout son sens à l'esprit juste. Ce géomètre refusait de regarder en face une vérité désagréable ; désagréable par sa propre imprudence ; avec un peu plus d'érudition, il aurait mieux connu le terrain des choses prouvées. Mais prudence n'est pas encore justice.

L'esprit juste n'est pas tellement prudent ; au contraire il se risque. Il ne s'assure point tant sur les preuves connues et enregistrées ; ce n'est toujours que peur de se tromper. Au fond c'est se changer soi-même en règle à calcul. C'est s'appuyer sur un mécanisme infaillible. C'est un refus de juger. L'illustre Poincaré disait que même en mathématiques il faut choisir, ce qui est garder les yeux sur ce monde, et s'orienter déjà vers la physique, où se trouve le risque. C'est déjà savoir que l'esprit clair n'est qu'un instrument pour les choses obscures. Cette orientation, si fortement marquée par Descartes, est celle d'un esprit qui ne craint pas de vivre ; lisez le *Traité des Passions*. Descartes s'était juré à lui-même d'être sage autrement que dans les nombres et figures théoriques. Il faut voir comment le philosophe explique à la princesse Élisabeth les causes d'une fièvre lente, et que le sage est médecin de soi. Seulement ce n'est plus alors l'ovale de Descartes, et choses de ce genre, où il n'y a point de risque ; c'est esprits animaux, glande pinéale, cœur, rate, poumons, explication des mouvements de l'amour et de la haine, où il y a grand risque. L'esprit essaie ici d'être juste, et refuse les raisons d'attendre, qui sont toujours de belle apparence, et ne manquent jamais. Quand l'affaire Dreyfus éclata, il y avait de belles raisons d'attendre. Fausse sagesse, celle qui attendit. Attendre que tout soit clair, développé, étalé comme la table de multiplication, c'est proprement administratif. Le vrai vrai, si je puis dire, est plus dangereux que le vrai des choses seulement possibles.

Un magistrat pourrait bien refuser de juger, disant qu'il n'a pas tous les éléments d'une preuve à la rigueur ; car il ne les a jamais. Or c'est un délit ' qui se nomme déni de justice. Il faut juger. Juge ou non, dans ce monde difficile, il faut juger avant de savoir tout. La science, si fière de savoir attendre, ne serait qu'un immense déni de justice. Mais heureusement il s'est trouvé quelquefois un physicien qui s'est dit : « À quoi bon toute cette préparation et toute cette patience si je ne m'assois pas enfin au siège de l'arbitre ? L'esprit serait donc une si belle épée qu'on n'ose jamais s'en servir ? » Platon ne voulait pas que, l'on passât toute sa vie dans la caverne ; mais il voulait aussi qu'on y revînt. Cette idée est encore neuve maintenant. Quelque vieux renard dira à l'homme instruit : « Ne faites donc pas de politique ; cela n'est pas digne de vous. » Dans le fait la politique est sans esprit parce que l'esprit est sans justice. L'esprit juste est donc celui qui revient parmi ses frères et qui se mesure aux ombres de ce monde-ci, s'étant juré à lui-même que l'esprit se sauvera autrement que par la fuite. Car, dit Aristote, « ce ne sont pas les plus beaux athlètes qui sont couronnés, ce sont ceux qui ont combattu ».

15 février 1932.

Vigiles de l'esprit (1942)

XCIV

Un nouveau dieu, le probable

7 décembre 1932

[Retour à la table des matières](#)

Il faut pourtant que je dise une fois tout ce que j'ai pu penser du probable ; et il restera encore une large frange d'incertitude. Mais il se trouve quelquefois une énorme erreur qui arrête tout départ de la réflexion ; c'est bien le cas ici. Auguste Comte, non sans colère, a reconnu dans la probabilité des physiciens une superstition déguisée. Qu'est-ce que superstition ? Exactement croire que nos pensées sont dans les choses et les meuvent ; ou, pour autrement parler, une confusion du sujet et de l'objet. Ce prélude abstrait suffira.

Un gros glaçon s'en va à la dérive ; un paquebot suit la route la plus courte sur l'océan. La rencontre se fait ; mille vies sont englouties. Cet événement était fort peu probable ; mais c'est encore trop dire ; car il était juste aussi probable que n'importe quel événement d'une traversée, tel poisson effleurant la coque ou telle goutte d'eau la heurtant ; les destins de mille bestioles en sont changés. Toutefois n'en jugeons pas en bestioles. Une des coïncidences qui font l'événement est aussi improbable qu'une autre ; dire cela c'est définir l'événement, c'est définir l'existence.

Ici le calculateur se moque de moi. Je compare, dit-il, un événement tragique tel qu'un naufrage à toutes les autres navigations qui se font sans naufrage. Je néglige les bestioles. Très bien. David Hume, dans son analyse

fameuse du coup de dés, savait déjà dire que si on lisait sur toutes les faces d'un dé, sauf sur une, le même nombre, on inclinera, par les empreintes laissées dans l'imagination, à penser plus souvent et plus fortement à un nombre qu'à un autre, ce qui est attendre plutôt l'un que l'autre. Mais, disait-il, ce n'est pourtant pas cela, c'est-à-dire cette empreinte qui n'est qu'en nous, qui agit sur le dé lancé, et qui l'arrête sur une face plutôt que sur une autre. L'événement, si l'on en retranche ou si l'on y annule l'action de l'homme, n'est nullement déterminé par la force de notre espérance. Et quand vous réduisez cette force en calculs précis, vous ne faites toujours point que le probable appuie sur la chose ; car il n'est qu'en nous.

Il n'est qu'en nous, et on le voit bien, par le joueur qui joue la noire après huit rouges ; il croit fermement, par un raisonnement assez compliqué, mais qui n'importe point, que la noire est plus probable que la rouge ; et le calcul lui donne tort. D'ailleurs il est inutile d'en venir au calcul. Un homme qui viendrait s'asseoir après les huit rouges, et sans savoir que le rouge est sorti huit fois, serait juste aussi renseigné sur le coup suivant que l'autre joueur qui note les séries ; car on sait bien, c'est la roulette même que la couleur du coup suivant ne dépend pas de la couleur des coups précédents ; elle dépend d'une impulsion mécanique déterminée, et d'une multitude de chocs et rebondissements que nul joueur ne peut connaître.

De la même manière on doit dire que le naufrage par rencontre d'un glaçon ne dépend pas des navigations précédentes ; car la somme de ces navigations heureuses, toutes rapportées à nous, n'est qu'en nous. Elle figure dans le pilote ; mais on ne peut savoir si elle agira alors par confiance, prudence ou crainte. Elle n'a pas cette puissance calculable que l'on prête au probable, d'après la comparaison de beaucoup de cas à un seul ; cette comparaison n'est pas dans les choses, et ne se fait pas dans les choses ; la rencontre dépend de la machine, des vagues, des courants, des vents, du soleil, de la pluie, et d'une combinaison unique de ces circonstances. Remontant du choc à l'état précédent très proche, on trouve l'explication ; et l'explication aussi de cet état précédent dans un état précédent du navire, du pilote, des vagues, du bloc de glace et de tout. De même que la rouge sort non point par la vertu magique des noires qui ont précédé, mais par une suite d'états de la bille dont le suivant dépend du précédent. Ainsi, par la supposition de la probabilité agissant comme une cause, on revient exactement à ces causes occultes, que des siècles de science n'ont cessé de rejeter. Il est vrai que l'on voudrait bien rejeter aussi la détermination dans le dernier détail, l'infirmité de notre connaissance étant prise aussi pour une cause cachée dans les atomes d'atomes. Il fallait s'attendre à cela, et Comte avait bien vu.

7 décembre 1932.

Vigiles de l'esprit (1942)

XCV

Fétichisme des physiciens

5 janvier 1933

[Retour à la table des matières](#)

L'idée qu'il y a quelque mystère caché à l'intérieur des choses est une idée folle, mais naturelle ; c'est le fétichisme même, souvenir de nos années d'enfance, et qui nous porte à prier et remercier les arbres, les sources et les rochers, comme nous avons d'abord prié et remercié le papa, la maman, la nourrice, la cuisinière, le jardinier. Nous cherchons toujours des bienfaiteurs, et c'est par quoi je comprends cet éventrement des choses muettes, et cette recherche des dernières parties, comme si l'intérieur devait finalement expliquer l'extérieur. Or l'idée virile au contraire c'est que l'intérieur est toujours extérieur, et qu'il n'y a certainement pas plus de mystère dans les petites parties que dans les grosses. La physique de ce temps-ci fera rire, comme chasse aux lutins.

Ce qui a chassé une bonne fois les lutins, et les chassera toujours, c'est l'idée cartésienne de l'étendue, substance de ce monde, ce qui revient à dire que la vérité de n'importe quelle chose est en dehors de cette chose. Grande ou petite, cette chose est l'atome, c'est-à-dire ce qui est déporté ici ou là par les chocs extérieurs ; et il faut être enfant pour croire que l'atome est petit. L'atome c'est la chose à l'intérieur de laquelle il ne se passe rien. Ou bien, s'il s'y passe quelque chose, ce ne sera encore que relation extérieure entre des éléments dépourvus de nature intérieure ; ainsi l'atome se déplace au cours de nos recherches ; mais le secret des plus petits mouvements est toujours dans l'extérieur, qui nous renvoie à un autre extérieur ; ce que l'inertie, ce principe tout simple, et étonnant par les suites, exprime très bien. Il n'arrive jamais rien

que du dehors ; et c'est pourquoi la géométrie, qui n'étudie rien que le dehors tout nu, est la clef de toutes les sciences.

L'investigation de l'enfant porte sur ceci : quels sont les biens ou les maux enfermés dans une chose comme dans un coffret ? Et je remarque que les coffrets, armoires et portes, toutes choses qu'on ne sait pas ouvrir, et derrière lesquelles il y a jouets ou confitures, sont les systèmes de la vie enfantine. Ce genre de jugement et ce genre de curiosité ne nous quittent jamais tout à fait. C'est un bonheur de découvrir qu'une certaine pierre d'opale porte malheur ; car il est bien facile alors de la jeter à la mer, comme Polycrate fit de son fameux anneau. Et, au rebours, il est agréable de penser qu'un morceau d'or porte richesse, comme il porte densité remarquable et couleur jaune. Mais la vraie physique sait bien dire que l'or ne porte pas en lui cette couleur jaune ; elle lui vient du haut du ciel ; car supposons une lumière sans rayons jaunes, l'or serait noir. Et, pareillement, transportons l'or au pôle, il pèsera plus ; à l'équateur, il pèsera moins. Vainement nos doigts nous font sentir que le poids de l'or est dans l'or. Cela n'est point. Mais, dira toujours l'esprit enfant, le poids de l'or est donc dans la terre, qui attire l'or. On ne se prive pas toujours de penser que le centre de la terre est un point magique qui attire toutes les choses. Allez-y donc ; ouvrez la terre, si vous pouvez, vous trouverez à son centre un point d'indifférence où l'attraction terrestre est nulle. L'attraction est une relation entre deux masses, et l'on ne peut pas dire que l'une attire plutôt que l'autre,

La valeur de l'or est une relation aussi. Enfermez une masse d'or dans un coffre imperméable. Il est connu que l'extraction de l'or, le train de toute la production, le régime des travaux, l'assiette des pouvoirs, enfin le monde entier des valeurs changeront d'instant en instant la valeur de cet or enfermé. Ainsi parle la physique des richesses. Mais l'or est un fétiche. Grandet expirant veut saisir l'or, et refermer ses mains sur cette richesse.

Ce qui nous menace, nous tue ou nous conserve, c'est ce qui arrive ; et ce mot a un double sens plein de sagesse. « Hélas, demande Figaro, pourquoi ces choses et non d'autres ? » La réponse est toujours : « Parce qu'il y a eu à l'instant précédent telles autres choses, et non d'autres ; parce qu'il y a eu autour telles autres choses et non d'autres. » Et ces autres choses nous renvoient encore à d'autres. Au dehors est l'explication. J'ai entendu plus d'une fois qu'on demandait : « Qu'est-ce que l'électricité ? » Or, si je sais que l'électricité n'est pas un certain fluide enfermé dans un corps, je sais déjà quelque chose qui importe ; mais si je connais les différences de niveau, les flux, les balancements, enfin toutes les relations qui allument les lampes, font tourner les moteurs, décomposent les solutions salines, je sais ce que c'est que l'électricité. Cette prétendue substance, comme toutes les substances du monde, se résout en relations extérieures ; et la matière n'est rien d'autre que cette dépendance réciproque de tout par rapport à tout, sans aucun centre de privilège. Et songez que la physique amusante ne nous apprendra jamais cela ; tout au contraire elle nous le fera oublier.

5 janvier 1933.

Vigiles de l'esprit (1942)

XCVI

La technique à son rang

29 avril 1933

[Retour à la table des matières](#)

Imaginez une leçon modèle faite par un apprenti devant un public d'enfants sous le regard critique d'un cercle de pédagogues. Les enfants répondent bien ou mal, l'apprenti fait voir ses connaissances, plus ou moins étendues. Selon le choix, et l'ordre des problèmes proposés, il apparaît que le futur maître apprécie ou non le point d'ignorance où se trouvent les jeunes auditeurs et les difficultés réelles qui arrêtent le jeune âge. Chacun des juges supérieurs trouve à blâmer, à redresser, à conseiller d'après des connaissances plus précises et d'après une longue expérience. Quoi de mieux ? Tout cela est raisonnable, mais tout est vain, le temps est perdu, la raison ne sait où se prendre. Pourquoi ? Par un sujet mal choisi. Quel sujet ? Le verre.

Quand on ferait l'expérience de fondre du sable et de souffler des bouteilles, qu'apprendrait-on ? Pas même à souffler convenablement une bouteille. Au reste ce savoir n'est nullement un savoir. La chimie est opaque aux enfants. De cette transformation d'une poudre jaune qui arrête la vue, en un solide à travers lequel on voit les objets, ils s'amuseraient comme d'un miracle. Dans le fait tout se borne à un maniement d'échantillons qu'ils connaîtront un jour, qu'ils connaissent peut-être déjà. Au fond ce n'est qu'une leçon de vocabulaire, et que je vois bien incomplète, tant que l'enfant n'est pas exercé à lire, écrire, et relire des signes dont on veut lui apprendre l'usage.

Cette leçon de sciences est en réalité une leçon de prononciation et d'orthographe, mais manquée.

Certaines parties de physique éveilleraient mieux l'esprit. Par exemple le principe d'Archimède peut être vérifié aisément et de mille façons. J'enfonce une casserole vide dans l'eau ; je sens et je vois que je soulève un certain volume d'eau. Voilà une balance. L'idée d'une égalité dans tous les cas entre la pression exercée et le poids de l'eau soulevée apparaît à l'esprit. Loi admirable ; loi de travail qui n'a pourtant de sens que si l'enfant a déjà manié et monté des machines simples, balance, levier, poulie. L'ordre est ici de première importance et c'est l'ordre de Descartes, bien connu, qui nous mène par degrés des problèmes les plus simples aux plus compliqués. Je dis bien connu, je devrais dire oublié ; on se jette sur n'importe quelle merveilleuse expérience qui ne produit que l'étonnement, sentiment aussi ancien que l'homme et parfaitement stérile. Qu'y aurait-il à comprendre dans ce changement du sable en verre ? Il faudrait d'abord comprendre un peu ce que c'est qu'opaque et transparent et que cette différence dépend quelquefois évidemment d'un arrangement de parties. Par exemple le verre pilé n'est pas transparent. Mais nous voilà à la réfraction de la lumière, immense sujet qui ne s'éclairera un peu que par l'ordre et qui suppose un long détour de géométrie et de mécanique au-dessus des enfants, au-dessus des maîtres. Ainsi ambition vaine et temps perdu.

Presque tout l'enseignement des sciences est temps perdu, même dans le secondaire. Sous le nom de travaux pratiques on enseigne une technique imparfaite qui n'apprend aucun métier et qui bouche l'esprit. C'est toujours essayer de souffler une bouteille sans d'ailleurs y réussir, et croire qu'on s'instruit par là. L'électricité avec ses mille applications a détourné l'attention de milliers d'hommes bien doués qui cherchent de nouvelles machines et naturellement les trouvent. La technique va toujours en avant et l'homme selon un mot célèbre peut plus qu'il ne sait. Tous les maux humains viennent peut-être de ce que la puissance, dans quelque ordre que ce soit, n'est pas en proportion de la sagesse. Cela est bien connu, mais je veux dire, encore une fois, que cela est profondément oublié. Sans quoi on ne méconnaîtrait pas le principe des principes, c'est que l'enseignement, loin de suivre l'entraînement de la technique, doit au contraire remonter énergiquement cette pente et retrouver l'ordre de l'esprit, je veux dire l'ordre qui éclaire, qui fait comprendre, qui donne quelque idée de la nécessité naturelle, et, par opposition, quelque idée aussi de la liberté de l'esprit, valeur suprême maintenant sacrifiée à l'ivresse du pouvoir.

Me voilà ramené aux plus pressants besoins de l'homme pensant. Savoir ce qu'on dit, connaître les signes, savoir lire, savoir écrire, savoir dire, savoir persuader, savoir instruire et d'abord savoir s'instruire soi-même par son propre discours. Ce qui ne s'obtient que par une familiarité et conversation suivie avec les plus grands écrivains de tous les temps. Tel est l'objet de cette partie de l'enseignement que l'on nomme littéraire et faute de laquelle l'homme le plus éminent manquera d'un instrument convenable pour ordonner ses pensées. L'autre partie, la scientifique, n'a pas moins d'importance pourvu que l'ordre soit respecté. Commencer donc par les expériences les plus simples qui sont d'arithmétique et y découvrir les nécessités les plus évidentes, lesquelles commandent à toute expérience. Continuer par la géométrie en

laquelle il ne se passe rien dont on ne puisse apercevoir les raisons et où l'on ne trouve point de ces transformations mystérieuses qui ont si souvent égaré les chimistes. Et le point le plus haut de cette préparation à la recherche me paraît être dans la mécanique élémentaire. À faire osciller un pendule on s'exerce premièrement à observer, et puis par le plan incliné à remonter jusqu'à la chute ralentie et à la chute libre, c'est-à-dire à éclairer la physique par la géométrie du mouvement, et si l'on voulait quelque application à la nature telle qu'elle se montre, sachez bien que c'est dans l'astronomie qu'on la trouverait, non ailleurs. Et c'est fini ; l'enfant est prêt pour sa tâche d'homme.

29 avril 1933.

Vigiles de l'esprit (1942)

XCVII

La stupide violence

1^{er} juillet 1933

[Retour à la table des matières](#)

La violence est douce, surtout en promesse, et délicieuse lorsqu'elle s'exerce contre l'injustice. La force approuvée par la raison a essayé de grandes choses ; elle n'en a pas achevé beaucoup. Car considérez la difficulté et le piège. Il est très rare qu'un homme libre ait le bonheur de rosser deux ou trois lâches qui seraient ensemble contre une femme ou un vieillard. Il peut arriver et il est arrivé que quelques arrogants d'injustice se rangent par quatre et exigent le salut. Alors c'est un plaisir de tomber dessus et de les mettre en fuite. Mais encore n'est-ce possible qu'en pays bien connu, tout près de nous, et à notre nez. Dès que l'on agit de loin, dès que l'on agit en masses et par grandes vues, alors certes l'enthousiasme peut toucher au sublime ; mais il se trompe à coup sur.

Si les Allemands ont espéré, en 1914, châtier durement les insulteurs professionnels, qui ne cessaient de leur tirer le nez métaphoriquement, ils se sont trouvés loin de compte. Et nous-mêmes avons-nous atteint, avons-nous pu même menacer Guillaume, les hobereaux, les tyrans d'industrie, les littérateurs qui se moquaient de nos lois et de nos libertés ? Point du tout. J'ai vu chez nous les injustes, les provocateurs, les furieux assoiffés de sang germain, je les ai vus, et tout le monde les a vus, s'enfuir à Bordeaux ou à

Aix, afin de menacer mieux et d'exciter mieux. Nous eûmes à tuer de bons Allemands, bien dignes de vivre en paix avec nous. Ils eurent à tuer de braves amis de la justice, qui ne cessaient de se demander : « Qui tuons-nous ? Pourquoi tuons-nous ? Que nous ont-ils fait ? » L'arme traversait plusieurs rangs de justes et n'atteignait point l'injuste. C'est pourquoi il est maintenant cent fois prouvé que, de toutes les manières d'exercer la violence, la guerre est la plus stupide.

« Si ce n'est toi, dit le loup, c'est donc quelqu'un des tiens. » Admirable méthode qui rend responsable toute une famille, tout un peuple. Et ce serait déjà odieux si l'on espérait, dans le massacre uniforme de tous les hommes bleus, ou verts, ou rouges, atteindre tout de même ceux qu'on vise. Mais, bien pis, on ne les atteint jamais. Ces cruels qui se mettent à dix pour humilier ou torturer un homme, si vous pouviez les surprendre à leur besogne, tout irait vivement, et nous aurions reconnaissance à nos poings de frapper juste et de frapper dur. Mais cette satisfaction nous ne l'aurons pas, si ce n'est peut-être chez nous, et encore à condition que les brutes ne soient pas couvertes par deux ou trois rangs d'hommes braves et aveuglés. Encore une fois, nous risquons de taper sur l'ami. Nous ne faisons que cela. Dans le fait, comme nous savons bien, il faut s'y prendre d'avance, et ne pas attendre la bataille rangée, qui est toujours l'opération la plus aveugle, la plus trompeuse, et la plus vaine. Il faut surprendre les lâches à portée de la main et sur le fait. Encore s'ils sont plusieurs, et si quelques-uns s'enfuient, soyez sûrs que ceux qui résisteront seront les meilleurs. Ainsi toute violence enferme un piège.

On ne se bat que pour l'honneur. Ainsi l'idée que des hommes sans honneur se rangeront pour régler une bonne fois le compte de l'homme est une idée absolument folle. Non. L'aviateur mitraillera un homme qui le vaut, et qui est le plus digne d'être son ami. On veut croire que non. On veut croire que quelques-uns des monstres qui préparent la guerre des gaz seront là-haut en grand péril. On veut le croire, et il est difficile de ne pas le croire. Ce n'est qu'après quelques mois de guerre que l'on est détrompé, et que l'on serre la main du vaincu s'il n'est pas tué tout à fait. Mais il est trop tard ; le grand hachoir mécanique est en marche, et les maîtres du jeu ne se laisseront pas couper même un doigt. Les méchants, les impitoyables, les bourreaux, tous ceux pour qui vingt-cinq mille hommes valent tout juste vingt-cinq mille pioches, tous ceux-là meurent dans leur lit. Il est étrange qu'ils s'y résignent, mais ils s'y résignent. Vous pensez qu'il y a des exceptions. Regardez bien, il n'y a pas d'exceptions. Celui qui se bat, c'est qu'il a un idéal, une noble espérance, quelque chose qui est commun à lui et à vous. On ne se bat jamais que pour la paix et la justice, et les tyrans riraient bien s'ils n'étaient occupés à commander de loin.

D'où il me semble que les hommes libres devraient commencer à se donner à eux-mêmes quelques règles de stratégie et de tactique. Et la première est assurément de ne jamais juger de loin et encore moins s'animer ; de ne jamais injurier tout un peuple ; de ne jamais partir en guerre contre des lâches, de savoir, par bon sens, qu'ils ne rencontreront jamais les lâches, ni les avarés, ni les tyrans, ni même les cruels. Les braves ne sont pas cruels. Quelle méthode donc ? Surveiller chez soi et autour de soi. Ne pas laisser dire les parleurs de guerre. Vieux et respectés, il n'importe. Ne pas les manquer. On n'y risque guère, je l'avoue ; car tout de suite ils auront peur. Aussi je ne vous

annonce pas une grande et belle armée, glorieuse à vaincre ; mais une armée de cafards myopes et béquillards ; fausses béquilles souvent, mais d'autant plus touchantes. Ici nulle pitié ; mais point de sang. Les coups de pied se perdront dans le vide, et les fausses béquilles joncheront le champ de bataille.

1^{er} juillet 1933.

Vigiles de l'esprit (1942)

XCVIII

La superstition de l'expérience

20 septembre 1933

[Retour à la table des matières](#)

L'empirisme pur me fait l'effet d'une théologie ; car d'où prend-on que ce qui a réussi un temps doit réussir toujours ? Le succès n'est pas une sorte d'oracle ; et même quelquefois le succès annonce la ruine. Par exemple une fabrication qui enrichit merveilleusement son homme est perdue, car tous s'y jeteront. Et dès qu'il est constant que les intermédiaires gagnent plus que les producteurs, cela cesse d'être vrai, car il y aura trop d'intermédiaires. Les machines pourraient bien être un exemple de l'instabilité ; car une machine nouvelle donne d'immenses avantages, et notamment une avance de vitesse ; mais dès que tous se jettent sur ce merveilleux moyen, ils se ruinent tous. Je veux montrer par ces exemples qu'il n'y a pas de lien substantiel entre un moyen et un résultat, et que, par exemple, une charge d'agent de change ne produit pas un gain certain à la manière d'un corps qui aurait des propriétés, comme le sucre ou le plomb. Tout dépend, au contraire, des relations de cette fonction à d'autres. Et on peut même dire que le moment où la fonction apparaît comme de tout repos est le moment dangereux. Comme la plus sûre des barques, elle devient la pire dès qu'une multitude l'assiège et s'y accroche. Au reste tout le monde sent que les bonnes valeurs cessent d'être bonnes par l'afflux des demandes. Nous avons connu un temps où le métier d'ingénieur était parmi les meilleurs ; cela n'a pas duré ; nous comprenons que cela ne pouvait pas durer. Mais ceux qui voudraient des recettes sûres, et

qu'on leur dise une bonne fois ce qu'il faut faire, et décidément ce qui est bon et ce qui est mauvais, ceux-là s'irritent contre un monde où l'expérience est régulièrement trompeuse. Il leur semble qu'ils sont revenus à une sorte de chaos, et, pire encore, qu'un malin génie se moque d'eux. C'est qu'ils ont cru trop vite à quelque bon génie qui aurait une bonne fois attaché la puissance à un pays, la fortune à une fonction, la durée à une constitution et ainsi pour tout. Et c'est cette supposition qu'ils prennent pour l'ordre de la nature, et, comme ils disent, pour les lois qui la régissent.

L'entendement, qui aime à se dire réaliste, conçoit les lois autrement. D'un côté il se plaît à former lui-même des lois, comme celles des nombres, et là il se moque de l'univers, qui n'intercalera jamais un nombre entier entre douze et treize. Mais d'un autre côté, par se croire lui-même, il se garde de croire que ses lois à lui soient les lois des choses. Bien plutôt il déshabille les choses de ce vêtement de lois. Il pense par lois ; mais, à travers ce merveilleux réseau de mesures, il aperçoit l'universel changement, l'immensité des conditions, les actions de traverse, les remous, enfin tout ce qui aide à penser que la plus horrible tempête ne vérifie pas moins l'hydrostatique que ne fait la mer d'huile des beaux jours d'été. Dès lors, élevé au poste d'observation du vrai physicien, et jurant de s'y maintenir, l'homme d'entendement se garde de croire qu'il y ait des choses nécessairement utiles et bonnes toujours. De ce que l'or est précieux et désiré depuis des siècles, il ne conclut pas que les hommes seraient heureux tous s'ils avaient tous beaucoup d'or. C'est par superstition exactement que nous logeons la valeur dans l'or lui-même. Et c'est ainsi qu'a pensé celui qui a repoussé l'idée d'un bateau en fer ; car, pensait-il, c'est le bois qui flotte, et le fer s'en va par le fond. Les mêmes hommes voudraient inventer une pile qui ne s'use point ; car il leur semble que l'électricité s'écoule de là comme d'une source ; ils n'y retrouvent point le travail qui a changé le minerai de zinc en zinc. Je suppose qu'un Oustric considérerait de même qu'une banque est une source de richesse ; et l'expérience lui a donné raison assez pour qu'il étendît merveilleusement son erreur, d'après une fausse idée des lois. En réalité la même loi qui l'a élevé l'a précipité, mais loi immense, où il n'entrait pas moins que l'ensemble des travaux et des échanges sur notre globe ; comme il est évident qu'une péniche chargée d'oxyde de zinc, et qui va vers l'usine, commence à charger des piles électriques. Mais la pile nous trompe, et la lampe électrique encore mieux, et le chèque encore mieux. Le malin génie, comme Descartes l'avait vu, nous trompe et nous trompera toujours, par des apparences impénétrables et par des miracles diaboliques. Au lieu que l'entendement, s'il va selon son ordre, ne nous trompe jamais, et finit même par débrouiller l'expérience, jusqu'à prévoir les retours de flamme et autres rebondissements, comme des machines, comme du crédit, comme du profit. Ce qui fit paraître un nouveau dieu, qu'on peut nommer courage, qu'on peut nommer patience, qu'on peut nommer sagesse, qu'on peut nommer justice, mais dont le vrai nom est peut-être travail.

20 septembre 1933.

Vigiles de l'esprit (1942)

XCIX

L'élite pensante

4 novembre 1933

[Retour à la table des matières](#)

Au temps des Universités Populaires, nous espérions que l'intelligence voudrait bien descendre des sommets. Avec nous autres, littérateurs, moralistes, philosophes, il n'y avait point de difficulté ; chacun entretenait ses amis prolétaires de ce qu'il savait de plus beau ; et j'ai connu un mécanicien qui raisonnait sur les passions à la manière de Descartes. Devant ces problèmes l'égalité se montre ; on sait qu'Épictète esclave en a parlé aussi bien que Marc-Aurèle empereur. Nous n'avions point à simplifier, à mutiler, à abaisser nos idées. Par exemple, la philosophie des *Misérables* n'est pas une philosophie au rabais ; ce que j'y trouve de clair, d'obscur, de fraternel, de sublime, je puis le communiquer à tout homme, pourvu qu'il soit curieux de l'homme. Et qui ne l'est ? Nous sentîmes plus d'une fois que l'esprit humain n'est qu'un.

Pour les sciences, c'était une autre affaire. La mathématique communément rebutait. C'est peut-être qu'elle ne sait pas redescendre. L'astronomie n'intéressait guère, d'abord faute de notions géométriques, bien nettoyées, et aussi parce qu'il y faut un long temps d'observations ; et c'est pourtant la première école de l'esprit. Nous eûmes heureusement des physiciens et des chimistes qui surent s'arrêter assez longtemps aux expériences les plus simples, selon la robuste méthode de Faraday, de Tyndall, d'Huxley. J'ai moi-même refait les principales expériences concernant les courants continus ; je

me suis instruit et j'ai instruit les autres. C'était selon moi une physique toute vraie et toujours vraie, sans vaines subtilités. Qui a surmonté ces premières difficultés est physicien, comme Thalès était géomètre, assez pour faire un homme complet, quoiqu'il en sût moins qu'un bachelier d'aujourd'hui, mais il savait bien. Et moi-même je suis assuré que je gagne plus à savoir bien ce que Thalès savait qu'à m'étonner de Poincaré ou d'Einstein.

Que ces grands esprits s'envolent à perte de vue, je le veux bien. Toujours est-il qu'ils abandonnent la grande société des esprits. Ce que pourraient dire les illustres mathématiciens et les illustres physiciens d'aujourd'hui devant un auditoire d'ouvriers ou d'écoliers, ce serait de l'information, ce serait du roman ; ils conteraient comme Shéhérazade, ils ne feraient pas comprendre ce qu'ils savent. Savoir qu'un autre sait, c'est comme lire le journal ; ce n'est pas savoir de première main. Tout est ouï-dire, sauf pour deux ou trois. La science se sépare du troupeau ; elle aide par ses inventions et par ses machines ; elle n'aide point par ses notions. Ainsi la partie de mécanique et de physique qu'Archimède pouvait connaître semble comme néant pour un homme d'aujourd'hui ; il veut en être aux plus récentes merveilles ; il croit y être, il ne peut. Il croit savoir ; il est tout au plus capable de raconter ce que savent Langevin, Perrin ou Curie. Et certes ces hommes sont presque toujours de bons frères ; ils ne méprisent point ; mais ce sont de grands frères qui nous traitent en enfants. Nous les croyons ; et soit ; mais nous ne savons toujours pas. L'élite est si loin de nous qu'elle ne peut même plus nous tendre la main. Ils sont à l'avant-garde ; ils nous disent ce qu'ils voient. Nous nous consolons d'ignorer en nous disant que d'autres savent ; cela ne fait pas une société d'esprits.

Quoi ? La fraternité réelle des esprits, le plus éminent aidant l'autre, a pourtant bien plus de prix qu'un progrès dont nous entendons seulement parler. L'humanité ne peut se faire si les plus forts laissent le gros du peloton. Non, ils ne devaient pas s'en aller ; ils devaient revenir ; ils devaient s'assurer qu'ils étaient suivis. Il est triste de penser que la plus haute raison se met hors de portée de presque tous. On dit que c'est l'effet du progrès. Mais que les esprits moyens soient de plus en plus abandonnés, réduits à admirer, réduits à croire, est-ce un progrès ? J'y verrais plutôt un de ces effets de rebroussement que l'on remarque aussi en d'autres domaines, et qui viennent de ce que le haut ne communique plus avec le bas. Oui, bien moins qu'au temps de Socrate, l'homme simple peut espérer d'un grand génie quelque lumière sur ses propres problèmes et sur sa propre confusion et obscurité. C'est arracher le consentement ; c'est penser tyranniquement. Au lieu que penser aristocratiquement, ce serait communiquer au commun des hommes la vertu de connaître qu'on a, et les y faire participer. Le meilleur serait le maître, mais dans le plus beau sens du mot. Le meilleur mènerait le peloton ; il s'assurerait qu'on le suit ; ce qu'il ne saurait pas enseigner à tous, il jugerait que ce n'est pas la peine de l'apprendre. Et alors on pourrait parler d'une société d'hommes. Je ne vois qu'Auguste Comte, parmi les rois de science, qui 'ait porté le regard vers cet avenir neuf. Les autres avancent tout seuls ; et, tout seuls, que peuvent-ils ?

4 novembre 1933.

Vigiles de l'esprit (1942)

C

Le courage de l'esprit

21 décembre 1933

[Retour à la table des matières](#)

Savoir bien, c'est toute l'affaire. Car savoir tout c'est l'impossible ; il y a toujours plus grand que le plus grand, et plus petit que le plus petit. Quelle que soit la puissance du télescope ou du microscope, le problème est toujours le même ; il s'agit de se rendre maître d'une apparence, par une vue de l'esprit libre, qui fait naître et renaître ensemble le doute et la preuve. Que l'on en soit à la presse hydraulique, à la pile de Volta, ou aux derniers corpuscules, il faut premièrement ne rien croire, et ainsi naviguer sur le problème par ses seules forces, se trouver perdu et abandonné comme fut toujours l'homme qui refuse le mensonge pieux, se reconnaître trompé absolument par les apparences, et se sauver, comme Descartes, par les seules constructions de l'entendement. On dira que c'est bien difficile pour un enfant ou pour un ignorant ; mais, tout au contraire, cela convient à l'enfant et à l'ignorant.

Flammarion, qui était bon homme, se laissait souvent entraîner chez les spirites, qui sont adoreurs d'apparences. Et un soir quelque fakir produisit devant ses yeux une pluie de fleurs. L'homme est aisément trompé, et le sera toujours ; mais Flammarion se réfugia dans le désert de l'entendement, où la tromperie n'a plus de lieu. Bien innocemment, et comme s'il voulait mesurer les invisibles fluides, il proposa de peser très exactement le fakir avant et après l'expérience ; et, pour lui-même, il pesa aussi les fleurs. Vous devinez que la perte de poids du fakir était justement égale au poids des fleurs. Il ne dit

rien ; il s'en alla, ayant une fois de plus sauvé son âme. Remarquez qu'il n'était pas curieux de savoir comment le fakir avait joué son jeu d'apparences ; il lui suffisait d'avoir reconstruit le miracle selon l'entendement ; au dernier détail on n'arrivera jamais et ce n'est pas utile. Lucrèce, immortel interprète des anciens atomistes, pouvait sortir de terre, et dire à Flammarion : « C'est bien joué, voilà le coup juste. » Car cet ancien, démuné comme il était d'instruments et d'archives, osait bien dire qu'il n'importait guère d'expliquer l'éclipse par une hypothèse ou par une autre, pourvu que cette hypothèse fût mécaniste. Voilà un trait admirable de ce que je nomme le courage de l'esprit, vertu qui risque de se perdre, dès que la science se propose comme fin de savoir exactement ce qui se passe dans le détail même de la nature. Les physiciens redeviennent alors des sortes de Mages qui promettent la vérité pour demain. Ce que l'esprit se doit à lui-même est oublié, et même publiquement méprisé, que dis-je ? Solennellement répudié. Souvenez-vous. N'a-t-on pas tenté de nous faire croire, d'après les miraculeuses apparences du radium, que l'énergie pouvait naître de rien ? Mais heureusement il y avait toujours quelques-uns de nos grands amis pour tenir bon. Painlevé, si je l'ai bien compris, avait cette vertu-là. Son imperturbable regard, dont je n'ai point vu ailleurs l'équivalent, signifiait à peu près ceci : « Qu'on annonce tous les miracles qu'on voudra il reste vrai que nous savons très bien un certain nombre de choses simples et claires ; que beaucoup d'autres choses peuvent être expliquées d'après celles-là sans grand risque, et qu'il faut parier qu'il en est de même de toutes. » À quoi le chœur indigné des sacristains répond : « Mais enfin qu'en savez-vous ? »

Je reviens à mes moutons. Il n'est pas question de tout savoir. Cela n'a pas de sens. Il faut seulement juger de ce qu'on ignore d'après ce qu'on sait le mieux, et ne jamais oublier la fin suprême, qui est de garder son esprit tranquille et libre. Un exemple simple, et au niveau même de l'enfance, fera comprendre ce que j'entends par là. Il est agréable, quand on est témoin de quelque tour de passe-passe, de surprendre une fois ou deux le secret du magicien, et de savoir par l'expérience que la muscade que je cesse de voir existe encore quelque part, et que l'autre que l'on me montre n'est pas née de rien. Mais une fois qu'on a pu accorder ensemble les apparences et l'entendement, il n'y a pas lieu de tant chercher dans la suite ce qui se passe au creux des mains ou dans le fond des gobelets ; simplement on rit, parce que l'on sait bien que l'apparence nous trompe, et que c'est l'entendement qui a raison. Un enfant de chez nous sait exercer sur lui-même cette précieuse police. Ce qui se passe sous le tapis, à la rigueur il n'en sait rien ; mais il parie pour la raison. Tel est l'esprit d'incrédulité, qui n'est que l'esprit tout court. Et avouez que si l'incrédule se croyait tenu de croire toutes les fois qu'il ignore, l'incrédulité serait de nul usage.

Je veux donc expliquer, et qu'on me pardonne la lenteur, car la faute est d'aller vite au commencement, je veux donc expliquer comment le vrai physicien se propose de tirer au clair quelques-uns des tours de la nature, choisis d'après les plus simples, par exemple l'effet des poulies composées, ou bien les paradoxes de l'hydrostatique, et choses de ce genre, de façon qu'ensuite devant le grand tapis qui nous cache les phénomènes, nous n'allions pas douter de notre esprit et avaler tout ce que nous offriront les charlatans, mais qu'au contraire nous sachions dire : « C'est ici comme dans les autres cas, à la complication près. » Par cette éducation, notre esprit se tiendra debout ; notre

œil investigateur mettra tous les dieux en fuite ; et par ce redressement des valeurs, esprit d'abord et force ensuite, nous serons en état de sourire aux yeux effrayants de la nature, et, même alors, de l'aimer.

21 décembre 1933.

Fin du livre.